L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
Concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

TOME VI^{e}
1866

NÎMES : ADRIEN BOISSIER, Rue Grétry, 15

Édition octobre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – Commentaires sur des textes....1
Éphésiens 2:4-5....1
Colossiens 2:13....3
Romains 6:8 : Vivre ensemble avec Christ....5
2 Timothée 2:11....11
2 – Méditations sur des sujets intéressants....12
La vérité dispensationnelle....12
Dieu pour guide....13
Le sentier assigné....14
La lumière est une armure....14
L'effet d'une association mondaine....15
La responsabilité de la qualité de membre....15
Préparation pour la gloire....16
L'usage et l'abus de l'œil....17
3 – Les trois attitudes de David....17
Prosterné comme un pénitent....18
Assis comme un adorateurs....20
Debout comme un serviteur....20
4 – 2 Chroniques 18....21
5 – Ma grâce te suffit car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité – 2 Cor. 12:9....23
6 – L'esprit du Christ....24
7 – Pensées sur Apocalypse 1....25
8 – Essai sur la portée morale et l'application des citations de l'Ancien Testament en 1 Corinthiens....33
Chapitre 2....34
Chapitre 3....35
Chapitre 6:15....36
Chapitre 9....36
Chapitre 10:7....37
Chapitre 14:21....38
Chapitre 15....38
9 – Ce que c'est que l'Église, comme elle était au commencement et quel est son état actuel....39
10 – « Le cordon de couleur bleue »....45
11 – Les généalogies de Jésus Christ en Matthieu et en Luc....46
12 – La palingénésie (ou régénération)....48
13 – Préfiguration du royaume....51
14 – Le dévouement chrétien....54
15 – La puissance de la gloire pour transformer....59
16 – Dieu et moi....60
17 – Fragments et pensées....60
18 – Poésies et cantiques....63
Elle n'est pas morte, elle dort....63
Tu viens, Seigneur, car ta parole est sûre....63

1 – Commentaires sur des textes

Éphésiens 2:4-5

« Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour, dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce) »

Le premier mot ici est « *mais* » ; petit mot qui montre que ce qui suit est séparé de ce qui précède : dans ce cas-ci, cela est en contraste. Il venait précisément d'être parlé de l'homme – mais maintenant Dieu est introduit en contraste avec l'homme. C'était l'homme, selon ce que Dieu voyait de ses voies, quand il était mort dans les offenses et dans les péchés ; ainsi (v.1), morts dans les offenses et dans les péchés – c'était là leur état. Et voici en quels termes sont décrites (v.2) les marques de cet état, comme on les trouve dans les voies de l'homme : « Une marche selon le train de ce monde », (qui est en inimitié contre Dieu) et par conséquent, marche selon le Dieu de ce monde, qui est le prince de l'autorité de l'air ; l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance ; et la marche habituelle de ceux qui sont tels, la direction suivie par eux, était dans les convoitises de la chair et des pensées, car ils étaient des enfants de colère, comme les autres.

Voilà ce qu'il y avait d'un côté, et la vue solennelle que cela donnait de l'homme. « Mais », de l'autre côté, en contraste avec tout cela, il y avait Dieu, et Dieu conformément à sa nature et à ses voies ; « Dieu qui est riche en miséricorde à cause de son grand amour, dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec Christ ». Ici nous avons Dieu et ses voies merveilleuses en contraste avec l'homme et ses voies. D'abord, *Dieu* en contraste avec *l'homme* – puis son trait caractéristique, *qui est riche en miséricorde* – et ensuite une preuve particulière de cela dans son amour pour nous. Remarquez ici, que la miséricorde, par sa nature même exclut toute idée de dignité, de mérite, de droit, dans la partie vers laquelle elle vient ; elle suppose dans la partie à laquelle elle profite, l'indignité, le démérite, le besoin et la misère ; et que tout le bien conféré découle de la partie qui le confère, sur l'unique fondement qu'Elle peut avoir de la compassion et sentir de la pitié pour la partie dans le besoin, quoiqu'Elle reconnaisse distinctement, au moment même d'agir ainsi, que ladite partie se trouve dans un état tout autre que celui qu'Elle estime heureux ou désirable. Nous *ne* pourrions *pas* dire que Dieu fut miséricordieux pour Christ. Si quelqu'un employait devant nous une expression pareille, nous serions obligés de signaler l'inconvenance de ce langage. Il serait très injurieux et très mauvais, employé dans une pareille liaison d'idées ; car le Christ Jésus pouvait dire : « Celui qui m'a vu, a vu le Père » ; et le Père pouvait dire de Lui : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon bon plaisir ». Le Christ Jésus était venu pour faire la volonté de Dieu, et il la fit parfaitement en toutes choses ; il avait devant Dieu une dignité et des droits que Dieu se plaît à honorer. Il n'était pas l'objet de la miséricorde, ni ne pouvait l'être parce qu'il n'y avait rien en lui de nature à émouvoir la compassion ou la pitié de Dieu ; mais, au contraire, tout ce qui était propre à plaire à Dieu, à faire les délices de Dieu. Se servir d'un pareil langage ce serait (quoique ce fût fait d'une manière inconsciente) parler injurieusement du Seigneur. Car en Christ était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Mais lorsque Dieu arrêta sur nous ses regards, nous étions morts dans les offenses et les péchés ; et la conduite de Dieu envers nous fut une conduite de miséricorde. Il ne pouvait prendre plaisir dans la mort dans les offenses et les péchés ; elle aurait pu faire qu'Il se détournât offensé ; mais il eut pitié de nous, Il fut ému de compassion envers nous ; Il eut de la miséricorde pour nous, et celui qui condamnait les péchés désira sauver le pécheur.

Ainsi nous avons l'homme, sa condition et ses voies ; et Dieu, sa compassion et ses voies mis en contraste. Je dis sa compassion et ses voies, parce que ces paroles « *qui est riche en miséricorde* », donnent un trait, ou une marque de son caractère, et que celles-ci : « à *cause du grand amour dont Il nous a aimés* » présentent une action de ce trait caractéristique dans le salut que la grâce a placé devant nous et a fait nôtre.

« *A cause de son grand amour dont Il nous a aimés* ». Quelle parole que celle-là ! Savoir avec certitude que, nonobstant tout ce que nous avons fait et tout ce que nous étions par nature, il y a cependant un cœur dans lequel se trouve de l'amour envers nous ; et ce cœur est celui-là même dans lequel nous aurions supposé qu'il y aurait eu du mécontentement et de la colère : car si nous regardons à nous-mêmes simplement comme des créatures nous tenant devant un Créateur que nous avons offensé, qu'avions-nous à attendre d'autre qu'indignation et colère ? L'indignation et la colère, la tribulation et l'angoisse, auraient été notre juste récompense pour nos mauvaises œuvres et notre nature déchue. Mais il n'en est pas ainsi. Tout vils que nous étions, et quelque vile qu'eût été notre conduite, Dieu, agissant comme Rédempteur, et non pas seulement dans le caractère de Créateur, nous a aimés richement ; il a donné son Fils pour nous ; et nous pouvons dire, nous qui croyons : « *Il nous aime et nous aime d'un grand amour* ».

Vers. 5. « *Alors même que nous étions morts dans nos fautes* ». Ici notre état naturel est de nouveau amené devant nous, et amené devant nous de la manière la plus concise possible. Le gland renferme en lui un chêne ; plus d'une petite source d'eau est la mère d'un fleuve ; et une âme qui a en elle la mort dans les péchés recèle, enveloppé dans son sein, tout le gros arbre du péché avec tous ses fruits, et est la source mère du large fleuve aux eaux gonflées de la méchanceté de l'homme. Or, si j'étais tel, qu'avais-je à attendre à ce titre de la part de Dieu ? Quel eût été mon lot, si Dieu avait agi conformément à mon état et à mes mérites ? Rien que la seconde mort. Et quel motif Dieu pouvait-il tirer de rien que je pusse Lui donner, moi qui étais mort ? Je pensais que j'étais

comme Dieu lui-même ; je n'avais pas d'idée que le Seigneur seul est Dieu, et j'avais en même temps une fausse idée de moi-même. Non ; Dieu ne pouvait trouver et ne trouva rien de bon en *moi.* Mais là où tout était un état de mort dans les péchés, il lui plut d'agir de lui-même, de tirer des motifs de dedans lui-même ; et Il put trouver des raisons pour nous vivifier ensemble avec Christ. Si je considère ce que j'étais, je ne puis trouver de motifs pour Dieu de me bénir et de ne pas plutôt me maudire ; et si je considère que c'est Dieu qui a béni pour l'amour de son nom, et de quelle manière il a béni, je dis : « Il est évident que toute idée de mérite et de droit dans la créature est absolument exclue de la question ». Dieu était la source, la cause de la bénédiction ; pourquoi l'aurait-Il dispensée ? Il est riche en miséricorde. Oui, Il a un caractère à Lui ! et quel béni et précieux caractère ! L'homme déchu n'aime pas que seul Il soit Dieu ; mais Dieu ne l'est pas moins. L'homme déchu tire l'idée qu'il se fait de Dieu de sa propre imagination déchue, de ses convoitises et de ses passions corrompues ; mais Dieu n'en a pas moins un caractère à Lui. Il n'a pas la pensée de cesser d'être – ou de cesser d'être Dieu tout seul – ni de changer son caractère parce que l'homme s'est précipité à sa perte et est devenu une ruine. Il est Dieu, et il est riche en miséricorde. Il nous a aimés lorsque nous étions morts dans les péchés. Et le *comment* et le *pourquoi* de la bénédiction qu'il a répandue sur nous, proclament également l'un et l'autre que ce n'est point selon nos pensées, ni pour l'amour de nous, comme la fin de son action, qu'Il nous a bénis de cette manière.

Remarquez le *pourquoi* de sa bénédiction : « Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus ». Que pourrait-il y avoir de plus clair ? « *Afin qu'Il montrât les immenses richesses de sa grâce* ». Certainement ; Dieu ne donnera point sa gloire à un autre. S'Il agit, Lui dont l'homme déchu hait et méprise l'existence même, et contre lequel il se révolte, de manière à faire de tels heureux, Il le fait pour sa propre gloire comme fin ; Il le fait sur le principe qu'il est Dieu, Lui. Dans sa nature et dans son caractère, Il est riche en miséricorde. Et cela exclut toute idée que ce soit fait pour quelque mérite se trouvant en nous.

Mais de même que la partie qui bénit, ses motifs pour bénir, et sa fin dans la bénédiction, nous invitent à penser à Dieu, et à cesser de penser à nous-mêmes ; ainsi précisément fait aussi sa manière de bénir. De quelle manière bénit-Il ? Est-ce d'une manière qui soit du ressort de la nature humaine déchue (comme la mise en avant de notre puissance pour arrêter le péché et accomplir de bonnes œuvres par nous-mêmes) ; ou est-ce d'une manière telle que l'homme déchu n'en a jamais eu la pensée, n'en a jamais rien connu ? Oui ; la manière dont Dieu nous a bénis est complètement au-dessus de l'homme ; complètement en dehors du champ de la nature humaine déchue ou non.

« Nous a vivifiés avec Christ » est sa première parole quand Il produit cette voie. Qu'est-ce qu'Adam dans le Jardin eût compris au fait d'être vivifié ensemble avec Christ ? Qu'est-ce qu'un pécheur sait de l'œuvre par laquelle Dieu vivifie avec Christ ? Cette voie est la voie de Dieu ; et comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi les voies de Dieu sont élevées au-dessus des voies de l'homme : « Ses voies ne sont pas comme nos voies, ni ses pensées comme nos pensées ».

Dieu avait un Fils unique. Il le donna pour qu'Il pût devenir Fils de l'Homme, l'Oint de Dieu. L'homme ! est-ce qu'il introduisit ce Christ dans le monde ? Non : les hommes, de leurs mains iniques, Le crucifièrent et Le tuèrent. Ils firent ce qu'ils purent pour Le renvoyer du monde lorsqu'Il y fut venu sans leur permission, et y eut resté beaucoup plus longtemps qu'ils ne le voulaient. Et, remarquez-le, ce sujet dont l'apôtre parle n'avait pas de place en Éden, ne se trouvait pas dans ce champ donné à l'homme. L'homme n'aurait pas dû toucher au fruit défendu, et par suite il ne serait pas mort. Mais la mort fut la fin de tout ce que l'homme pouvait voir de manière à le cueillir par sa désobéissance.

La possession d'une nouvelle vie, la résurrection et la gloire n'étaient pas des fruits qui crûssent dans le sol stérile de la nature. Mais Dieu, pour son bon plaisir à Lui-même, introduisit la semence de la femme, ce Christ dont nous parlons, comme Celui par lequel et pour lequel Il pouvait poursuivre avec la terre, après qu'Adam et Ève eurent entièrement failli dans le Jardin d'Éden, disant : « La Semence de la femme brisera la tête du serpent ». Et afin qu'Il pût, Lui, le Christ, comme Fils de l'Homme et Semence de la Femme, ne pas être seul dans sa gloire, Il avait à mourir. Car « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ». Eh bien ! la mort, les gages dus à notre péché, Il la subit généreusement en obéissance aux pensées de Dieu. Il fut crucifié, Il mourut et fut enseveli, afin que Dieu pût être juste tout en nous justifiant nous pauvres pécheurs ; et Dieu a déclaré qu'Il nous tient pour crucifiés, morts et ensevelis ensemble avec Christ pour ce qui est de notre vieil homme ; et que nous devons nous-mêmes nous tenir pour tels pareillement. Mais son acte de reprendre sa vie, de se relever du tombeau, de monter au ciel, d'être béni de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, faisait partie de ce qui appartenait au second Adam, et n'avait pas de place dans la portion du premier. Or, nul homme ne peut aller dans la pensée au-delà de ce qui est humain. Et c'est de Dieu et non de l'homme qu'est venue la pensée de vivifier les croyants ensemble avec Christ, ainsi que la manière de réaliser cela.

Christ fut enseveli dans le sépulcre dans le jardin. Mais Il ne pouvait pas voir la corruption. Et Lui qui avait le pouvoir de laisser sa vie, avait aussi le pouvoir de la reprendre, car il avait reçu ce commandement de son Père. En conséquence, le premier jour de la semaine, Il se réveilla, fut vivifié pendant qu'il était dans le tombeau, et à la suite tout ce bruit au-dehors, de tremblement de terre, de pierre de l'entrée du Sépulcre roulée, etc. ; Il fut vivifié et, dit notre texte, « nous fûmes vivifiés avec Lui ».

Nous ne pensons pas assez à l'acte par lequel le Seigneur Jésus Christ reprit sa vie, à ce fait lui-même et au moment où il eut lieu. La religion catholique romaine (religion de la nature humaine déchue) nous dépeint un Christ mourant, et nous présente d'innombrables images, de bois, de pierre, d'ivoire, d'une figure humaine sur la croix. Certes, le fait que le Christ de Dieu fut crucifié, a été crucifié, parce qu'il portait nos péchés en son corps sur le bois, est pour nous d'une importance éternelle. Mais, comme Paul nous le dit en 1 Cor. 15, sa mort n'était rien, s'il ne fût pas ressuscité d'entre les morts ; nous serions encore dans nos péchés. Mais Christ est ressuscité d'entre les morts ; et il a laissé le tombeau vide, sauf ces linceuls et ce suaire qui ont passé depuis, de même que sa croix à laquelle il fut attaché, et nos péchés aussi ; et qui ne doivent se retrouver jamais. Dieu honore le Christ qui fut crucifié, le Christ qui fut enseveli, mais qui est de nouveau vivant. Maintenant si j'avais à prouver, comme dit Paul, 1 Cor 15, le pardon des péchés, je renvoie à Celui qui est ressuscité ; et me servant d'une figure, je pourrais dire : « Regardez le tombeau, il est vide. Christ n'y a laissé que les linges ». Mais cela ne suffit point quand on en vient à la *manière* dont Dieu nous bénit, « vivifiés avec Christ ». Alors je n'ai à retourner ni à la tombe gardée, scellée, où repose le corps du Seigneur, ni au sépulcre qu'Il a laissé vide en montant en haut ; mais je reviens par la pensée à la tombe maintenant ouverte avec éclat, car Il est vivant d'entre les morts. Et c'est à cause qu'Il est là et parce que Dieu rend témoignage par cette scène, que les gardes se sont enfuis, et que les disciples y sont attirés par divers moyens. Oh ! c'est une pensée bénie ! Ce bien-aimé reprenant sa vie ; Celui qui était toute la joie de Dieu, toutes les délices de Dieu, revenant de nouveau à la vie, dans la tombe, comme Fils de l'Homme. Pensée précieuse en elle-même ! et précieuse pour nous, parce qu'il est écrit de nous : « vivifiés ensemble avec Lui ».

La vie qu'Il prit, est celle qu'Il nous a communiquée, comme il fit à Paul et à ces Éphésiens ; et, par conséquent, comme cette vie, qu'il nous donne à nous, croyants, appartient à cette vie qu'il prit quand il se réveilla du sein de la mort, il peut être dit, et il est dit de nous : « vivifiés ensemble avec Lui ». Saul ! où était-il quand Christ se réveilla dans le sépulcre ? Ces méchants Éphésiens ! où étaient-ils en ce moment-là ? Ils étaient les uns comme l'autre également morts dans les péchés. Eh bien ! lorsque Christ les eut appelés, et leur eut donné de cette vie qu'Il avait prise, ils ne furent plus envisagés de Dieu selon le vieil homme, mais selon l'homme nouveau. Christ a été crucifié, est mort, a été enseveli, en raison de l'existence du vieil homme en nous. Mais Il a repris de nouveau sa vie, et nous a donné de cette vie, d'une vie que le vieil homme n'avait point ; et Dieu nous considère comme des vases dans lesquels elle habite – une vie inséparable de la source d'où elle coule ; une vie en nous qui lui permet de nous dire, nous permet à nous qui croyons de dire de nous-mêmes : « Vivifiés ensemble avec Christ ». La racine, le germe, la semence incorruptible de toute bénédiction, se trouvent dans cette vie. Et je vous prie, cher lecteur, de remarquer, que, du moment que l'Esprit a dit, par Paul : « Vivifiés avec Christ », Il fait une pause – trace un trait – de manière à séparer cela de toutes ses conséquences. Car, quelque précieuses et importantes que soient ces conséquences de la possession de la vie, elles ne sont pas la vie elle-même ; elles n'en sont que les conséquences. Aussi, du moment qu'Il a dit : « Vivifiés avec Christ », Il fait une pause – introduit une parenthèse – qui semble être une marque pour distinguer ce qu'il vient de dire, de ce qui va suivre : « Vivifiés avec Christ (*vous êtes sauvés par la grâce*) ». Oui ! si nous sommes vivifiés avec Christ, alors nous sommes sauvés en Lui, et inséparablement de Dieu. Et c'est là la meilleure part de tout ce que Dieu nous a donné.

Véritablement, ce salut est de l'Éternel Dieu tout seul. Et de même que l'homme n'a jamais eu la hardiesse de dire à Dieu : « J'ai péché, et Tu dois en porter la peine », de même il ne lui est jamais venu une pensée telle que celle-ci : « Si Dieu a vivifié dans le tombeau Celui que nous avons crucifié, nous participerons à tout ce qui est à Lui » ! Mais ce que l'homme n'avait jamais pensé, ce qui, s'il l'eût dit, n'eût été de sa part qu'un odieux blasphème, cela même, dans un cas comme dans l'autre, était la pensée et le plan de Dieu. L'homme avait péché ; Dieu manifesté en chair en porterait la peine ; et la récompense et la gloire qu'Il obtiendrait pour ce service, Il les partagerait généreusement avec tous ses disciples : Car ils seraient vivifiés ensemble avec Lui.

Colossiens 2:13

« Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre chair, Il vous a vivifiés ensemble avec Lui, nous ayant pardonné toutes nos offenses »

L'Épître aux Éphésiens nous présente la doctrine de « vous en moi » (Jean 14:20), si je puis m'exprimer ainsi ; c'est-à-dire la doctrine qui fait voir que le croyant est béni *dans* le Christ Jésus, comme étant caché par Dieu *en* Christ. Les privilèges qui accompagnent le fait d'être en Christ, étant le sujet spécial de cette épître – quand elle parle de la vivification du croyant avec Christ – l'esprit a devant lui ce sujet en rapport avec le caractère et la date de la première bénédiction d'être associé avec Christ dans sa vie, en tant que reprise par Lui après avoir porté nos péchés en son propre corps sur le bois. L'Épître aux Colossiens nous donne plutôt : « Moi dans le Père » (Jean 14:20) ; et en conséquence, à ce qu'il me semble, quand il nous y est parlé de notre vivification avec Christ, c'est davantage en rapport avec cela. Les Colossiens étaient travaillés par Satan à l'égard des ordonnances et des œuvres de l'homme, comme choses nécessaires pour compléter le salut, pour rendre parfaite et sûre leur bénédiction. Une pensée pareille était digne de Satan. Aux yeux de Paul et de l'Esprit de Dieu, cela n'avait l'air de rien moins que mettre en question le caractère de Fils, de Jésus, ainsi que tous les conseils, tous les plans, et toutes les pensées de Dieu le Père relativement à ce Fils. Le temps actuel est un temps dans lequel l'active énergie de la chair de l'homme se met en bien des lieux, au service de Satan dans cette direction-là ; et dans le Romanisme, le Puseyisme, et bonne quantité d'autres « *ismes* », qui ne sont que l'expression des opérations de la

chair, on tient et on enseigne qu'il y a un « à moins que vous ne *fassiez »* ceci ou cela (en addition au fait d'avoir Christ pour salut), vous ne pouvez être sauvés [1]. Ce mal peut se présenter sous deux formes : l'une, (comme chez les Colossiens) de se mettre sous des ordonnances, et l'autre (comme chez les Galates) l'assujettissement de la chair aux rites et aux cérémonies ; mais dans l'un et l'autre cas, c'est, au fond, la même chose. La chair en nous est accréditée, l'homme honoré, et la mondanité sanctionnée ; et ainsi le Père, le Fils et le Saint Esprit sont déshonorés, discrédités et méprisés.

Satan est très rusé ; il hait Christ d'une parfaite haine, et il hait ceux qui se tiennent sur Christ comme fondement pour l'amour de Lui. S'il ne peut nuire à Christ dans sa propre personne, il est heureux de montrer d'une manière quelconque sa haine pour Lui, et de gâter Sa gloire dans les Siens. Il les attaquera, ainsi que l'honneur de Christ en eux, dans le fondement et dans l'édifice bâti dessus. Une âme est-elle amenée à la paix et au repos en Christ, à la louange de la grâce et de la miséricorde de Dieu, sur le fondement de Christ ? Satan le voit, et son dépit s'enflamme. Il connaît la propre justice de notre chair, il connaît le désir de l'homme d'avoir quelque chose à faire ; il n'aime pas nous voir cet esprit de dépendance de ce qui est en haut en Christ ; il aimerait nous voir occupés à chercher notre repos dans quelque chose autour de nous dans ce monde qui est inimitié contre Dieu. Il en est, dit-il, qui arrivent à un tel état, nul ne peut savoir d'où ni pourquoi ; puis il fait ressortir magnifiquement la grande œuvre que Dieu a faite en Christ, et tous les merveilleux avantages qui en découlent ; et il ajoute que tout ce que l'homme a à faire pour obtenir ces avantages, c'est d'observer un rite (comme la circoncision, etc.) ou quelque ordonnance, le sabbat ou la nouvelle lune. Oh ! quelle petite chose à faire pour un si grand avantage ! Seulement laissez-vous plonger, faites seulement cette petite chose-ci ou bien celle-là ! Quel cœur pourrait-il refuser ? Et souvent il réussit de cette manière, et entraîne ceux-là mêmes qui étaient pleins de miséricorde et de grâce, à laisser, dans leur folie et leur simplicité, se tourner contre le Donateur, toute l'impulsion, tout le zèle que la miséricorde et la grâce avaient donnés à leurs cœurs. Une si petite chose ! un rien ! Oui : mais c'est une petite chose de l'homme – c'est un rien de ce monde qui est en inimitié avec Dieu. Dieu ne donnera point sa gloire à un autre ; et si vous substituez quelque chose à la miséricorde comme source, si vous donnez quelque chose en échange pour Christ, c'est l'homme et non pas Dieu, qui est glorifié. L'énergie qui me fait lever le pied pour entrer dans l'eau, ou me conduit à avoir peur de toucher un chien, est aussi absolument mauvaise dans ce cas-là tout petit qu'il est, que l'énergie qui ferait parcourir la terre et la mer pour faire un prosélyte. Le don à Dieu même d'une prière, si c'était en échange pour Christ, serait un outrage aussi grand que le don d'un sac d'or. La sévérité avec laquelle l'Esprit traite ces deux cas, est profondément solennelle : « Mais quand nous-mêmes (vous évangéliserions) ou quand un ange du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème. Comme nous l'avons déjà dit, maintenant aussi je le dis encore : Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème » (Gal. 1:8, 9).

Et quoique ce soit en des termes plus doux que la censure de l'Apôtre soit exprimée dans l'Épître aux Colossiens, son jugement n'en est pas moins tout aussi clair. Des choses pareilles reviennent à « ne tenant pas ferme le Chef, duquel tout le corps, fourni et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu » (Col. 2:19).

Considérez qui est le Christ et ce qu'il est, le Christ en qui nous sommes accomplis : et ensuite, dites si nous pouvons Lui ajouter, comme homme, quoi que ce soit, et si ce n'est pas pire que de la folie, de penser à le faire. « Le Père nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière ; – nous a délivré de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés ». Telle est notre bénédiction, et tel est Celui en qui elle se trouve.

Il est, premièrement, le Fils de l'amour de Dieu (Col 1:13) ; secondement, Il est l'image du Dieu invisible ; troisièmement, né prééminement à toute création (et cela nécessairement parce que) en quatrième lieu, toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui ; qui est, en cinquième lieu, Celui par lequel toutes choses subsistent ; sixièmement, Il est la Tête du corps, de l'assemblée ; le commencement ; le premier-né d'entre les morts : et en Lui aussi toute la plénitude s'est plu à habiter – Rédempteur pour le ciel et pour la terre. Christ étant tel, et Celui en qui habite corporellement toute la plénitude de la Déité, et nous étant complets en Lui, qui est le Chef de toute principauté et autorité, comment pouvons-nous ajouter à Christ ou retrancher de Christ comme fondement ? Si nous sommes *vivifiés avec Lui,* ni ordonnance, ni rite, ne peuvent en aucune sorte être nécessaires en vue que nous soyons bénis, car nous sommes bénis en Lui. Et faire autrement, c'était d'après Paul, abandonner Christ comme Tête, et compromettre la foi.

[1] L'Épître aux Romains nous présente une esquisse des voies de Dieu avec l'homme, depuis la création du monde jusqu'à la fin. Dans le chap.6, nous trouvons presque absolument la même doctrine qu'en Éph. 2 et Col. 2. En Rom. 6, la même doctrine est maniée comme déployant une partie des voies de Dieu entre beaucoup d'autres. En Éph. 2, cette voie est prise séparément (en communion avec le but de l'ensemble de l'Épître dans laquelle elle est trouvée ici), comme montrant les privilèges du croyant en Christ. Dans les Colossiens, c'est la même doctrine avec cette addition : que la personne, la gloire et la position de Christ en qui est la bénédiction, étant considérées, il est évident que tous les éléments du monde, la chair et le diable sont exclus de toute place dans le salut ; parce qu'ils ne sauraient en avoir aucune en Christ tel qu'Il est maintenant, et qu'Il est, Lui, notre salut.

Voici la différence qu'il y a entre les deux passages parallèles Éph. 2 et Col. 2. Dans le premier, la vivification se présente comme le point de départ de toute la vaste étendue de bénédiction qui accompagne la foi. Dans les Colossiens, elle arrive comme faisant voir que ni loi, ni ordonnances, n'avaient prise sur un chrétien, parce qu'elles n'avaient pas de prise sur Christ quand Il reprit sa vie – nous fûmes vivifiés ensemble avec Lui. Et la vie ainsi communiquée est donnée sans ordonnances ou rites ; et elle nous conduit à marcher comme elles ne sauraient nous donner le pouvoir de le faire.

Note. – Si quelqu'un a, ou fait, quelque difficulté quant au sens du mot *vivifier* dans l'Écriture, les textes suivants pourront lui servir :

« Ce que tu sèmes n'est pas *vivifié* s'il ne meurt… le dernier Adam, Esprit *vivifiant* » (ou ce qui donne la vie) (1 Cor. 15:36, 45).

« S'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de *vivifier* » (donner la vie) (Gal. 3:21).

Romains 6:8 : Vivre ensemble avec Christ

« Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que *nous vivrons aussi avec* lui » (Rom. 6:8).

Cette proposition, dans les parties qui la composent peut se prendre ainsi : il y a d'abord, « *la mort avec Christ* » ; qui est mise en avant, non pas sous une forme déclarant qu'elle s'attache à celui-ci ou à celui-là, à telles personnes ou à telles autres, mais présentée avec une hypothèse qui est le second point à signaler – un *si* : – « Si la mort avec Christ est vraie de nous ». Vient ensuite, en troisième lieu, la conséquence certaine de ce fait, « que nous vivrons aussi avec Lui ».

Ou, si vous l'aimez mieux, vous pouvez rendre la proposition qui nous occupe de cette manière : – Voici l'affirmation assurée de la foi, « nous vivrons avec Christ, si nous sommes morts avec Lui ».

Jusque-là je pense, tout est parfaitement clair. Mais quelques-uns laissent de côté le *temps* dans lequel *la conséquence* (du fait d'être mort avec Christ) est mise, savoir, « nous *vivrons* aussi avec Lui » ; « car », disent-ils, « nous savons, et croyons fermement que nous *vivons déjà* avec Lui » ; pourquoi, donc, est-ce le futur (nous vivrons) et non le présent (nous *vivons*), qui est employé ?

Il est parfaitement vrai, que nous qui croyons avons déjà la vie, et savons que nous l'avons avec Christ ; car il est écrit, comme de ce qui est une vérité et est véritable aujourd'hui pour le croyant : « Encore un peu (de temps) et le monde ne me verra plus : mais vous me verrez ; parce que je vis, vous aussi vous vivrez. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (Jean 14:19, 20). Or c'est là une vérité, dont, nous qui croyons, nous réalisons la bénédiction *maintenant* – parce qu'Il vit, nous aussi nous vivons ; et la même chose peut se dire aussi des vers. 16-18. Car le Père nous a donné un gardien pour remplacer Christ – et Il demeure éternellement avec nous, savoir l'Esprit de vérité – qui est en nous. Et encore, nous ne sommes pas sans consolation (v.18). Car Christ se manifeste lui-même à nous (v.21-29). Et encore : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. Celui qui a le Fils, a la vie » (non pas *l'aura*, mais l'a).

Notre première remarque est donc, qu'ils ont parfaitement raison, ceux qui disent, « le croyant a déjà la vie, et sait qu'il l'a ». On pourrait multiplier les textes pour prouver la vérité de cela, mais le contexte du verset que nous étudions suffit pleinement, car tout l'ensemble des chap.6:7 et 8 suppose que la vie se trouve déjà dans les croyants, et est connue par eux comme y étant, bien qu'ils aient besoin que l'apôtre les instruise, 1° sur bien des choses en rapport avec elle, s'ils devaient comprendre leurs privilèges, et, 2° sur beaucoup d'autres choses relatives à eux-mêmes s'ils devaient être des ouvriers qui n'avaient pas à avoir honte, capables de marcher en liberté, et de se tenir à l'écart du monde, de la chair, et du diable.

Oui, le croyant a déjà la vie, et il sait qu'il l'a. Mais remarquez la différence qu'il y a entre prendre un fragment de vérité, jugeant ainsi d'elle (comme fait le chercheur de difficultés) conformément à sa propre bénie et heureuse expérience dans la foi, et la manière dont l'apôtre manie la même portion de vérité ; en rapport avec le mode de Dieu, dans la théorie et dans la pratique, d'interposer son Christ – premièrement, en ce qu'Il souffrit comme substitut, entre le croyant et ses péchés avec leurs justes conséquences ; et, secondement, en ce qu'Il est comme la fontaine et la source de nouvelles et, jusques alors, inouïes bénédictions.

Qu'on pèse le verset lui-même aux balances de la raison et de la simple intelligence humaine, et on sentira mieux la vaste plénitude du sujet. « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui ». « Trop de savoir t'a mis hors de sens », serait le premier commentaire de la *nature ;* et peut-être son second, « Pourquoi, comment, un homme mort peut-il parler de ce qui doit être ? ». Hélas ! Le jour d'aujourd'hui a ses propres corrupteurs de la Parole, dont l'insoumission insensée aux Écritures montre que la chair ne profite de rien. Être familiarisé avec un sujet n'est pas la même chose que le connaître. Mais ce serait une œuvre vaine et ingrate que d'entreprendre même de montrer de quelle manière l'esprit humain, quand il s'est trouvé dans le lieu de la lumière et sous la responsabilité de la possession de la Parole écrite de Dieu, a corrompu les doctrines de la grâce touchant la substitution de Christ aux pécheurs, et le fait qu'Il est la source de nouvelles bénédictions pour le croyant. Je reviens à notre passage.

Nous pouvons signaler les points suivants comme ayant été considérés par Paul dans la partie antérieure de l'épître. D'abord, que l'homme laissé à lui-même en raison du péché, avait fait beaucoup de dieux, d'après sa propre convoitise corrompue (chap.1) ; 2° que ceux qui avaient de la connaissance (comme le Juif) par le moyen d'une loi, ou d'une règle de bien et de mal, qui leur avait été donnée pour voir et juger cela, agirent aussi mal, eux-mêmes, et furent cause par leur conduite, que la première classe désignée blasphéma le nom de Dieu (chap.2), 3° que la loi demandant la perfection dans la partie qu'elle bénissait, avait déclaré tous les hommes, sans exception, sous la malédiction (chap.3:1-20) ; 4° que cela avait uniquement pour but de rendre manifeste le don gratuit de la justice de Dieu qui était par la foi en Jésus Christ – non sur le principe des œuvres, et accessible au Juif et au Gentil également (chap.3:20-21) ; qu'il avait été rendu témoignage à cela par Abraham, et par David, chacun à sa manière (chap.4. 1-16). Mais ces quatre points pourraient être considérés (non pas de cette manière seulement, quant à ce qu'ils montrent de l'homme, mais de l'autre côté aussi) au point de vue de ce qu'ils montrent de Dieu. Ainsi : 1° lorsque l'homme eut péché, et ne voulut pas rechercher Dieu, Dieu se montra lui-même un Dieu de patience et de bonté envers le Gentil ; et, 2°, après avoir attendu que le temps convenable fût venu pour Lui d'agir pleinement, il eut ses voies envers le Juif, le laissant se servir de la règle du bien et du mal placée en ses mains, comme d'un moyen de faire voir ce que c'était réellement que l'homme déchu avait en Lui ; 3° il fut manifesté où l'homme en était réellement, et à quoi il était réduit comme créature ; et, 4° ce qu'Il pensait, Lui, le Dieu vivant, qu'il fallait à l'homme, s'il devait être béni, et comment Il se savait lui seul suffisant comme source d'une telle bénédiction, et savait son Fils seul capable de l'accomplir.

Observez que la loi ne va pas plus loin que d'énumérer ce qu'un homme dans des circonstances données, doit faire ; ce que doit être la récompense, s'il agit comme il doit, et ce qu'est la malédiction s'il manque en un seul point.

L'évangile fut le remède de Dieu pour des êtres qui avaient failli incontestablement – son plan et sa manière de se glorifier en entreprenant la guérison et la bénédiction de ceux que la loi avait justement maudits. Ceci m'amène au cinquième point. Si Dieu avait laissé l'homme essayer ce qu'il pouvait faire – Dieu avait-il quelque plan à Lui ? Évidemment, Il en avait un, et c'était celui-ci – s'introduire lui-même dans la scène de ruine, comme le Dieu de résurrection qui pouvait ressusciter d'entre les morts, comme le Dieu Rédempteur qui pouvait dire à l'ennemi le plus terrible, « donne », et pouvait reprendre à Lui dans une sphère plus élevée et meilleure ceux qu'Il avait ainsi retirés de leur état de chute. Et observez aussi, que le temps qu'Il choisit pour cela c'est lorsque l'homme, laissé à lui-même, avait corrompu l'idée même de Dieu, et quand, placé sous la lumière, il s'était servi de cette lumière pour enfler son cœur devant Dieu.

Et ici, remarquez, en sixième lieu, ce qui était nécessaire selon les pensées de Dieu :

1° Il fallait une justice, car tous étaient sous la condamnation (chap.3:21, 22).

2° Ce devait être d'une manière qui supposât qu'il ne se trouvait pas de *force* dans la partie bénie – ce fut, donc, par la foi [2] (v.22).

3° Ce devait être « gratuitement par grâce » (v.24).

Or, ceci, 4°, suppose l'introduction de Son Fils, le Seigneur Jésus Christ (v.22-26). Quel autre que Lui, en vérité, quel autre que le Fils pouvait dégager l'honneur et la gloire de Dieu en effectuant le salut ?

5° Il fallait que ce fût de la *promesse* (chap.4:13, 14), donnée longtemps avant que l'accomplissement de la bénédiction (Rom. 4:3, 17-21) montrât comment Dieu ferait reconnaître son conseil, et comme Il entendait le faire se justifier lui-même, et montrer aussi sa fidélité et sa puissance en laissant toutes les eaux du fleuve du temps et toutes ses circonstances, rouler et prouver leur impuissance à changer sa promesse. Et, 6°, cette *promesse* supposait qu'il se trouvait en Lui, le Dieu vivant, certaines choses qui étaient indispensables si l'homme ruiné devait obtenir une bénédiction. Il fallait qu'Il fût le Dieu qui, premièrement, *fait vivre les morts ;* et, 2°, qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Et dans ces pensées, Dieu sépara dans le temps des personnes pour Lui-même, leur donna les promesses – elles crurent qu'Il était puissant pour les accomplir – « et en conséquence cela leur a été compté pour justice » (v.22).

Ceci nous amène à la grande difficulté.

« Or que cela lui a été compté n'a pas été écrit pour lui seulement, mais aussi pour nous à qui il sera compté, (à nous) qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:23-25).

Paul parle ici, remarquez-le, non pas comme vous et moi nous pourrions parler, de son expérience dans la jouissance de sa portion, mais de la manière (théorie et pratique) dont Dieu avait opéré le salut. Il y avait un certain Jésus – de la mort et de la résurrection duquel les avantages appartiennent à ceux qui croient en Celui qui l'a ressuscité d'entre les morts.

Il y a ici une certaine manière abstraite de rendre cela qui constitue précisément la différence entre manier la chose comme étant la vérité de Dieu, et en parler comme affaire de jouissance.

[2] La loi suppose qu'il y a de la force, car aussitôt qu'un homme peut dire « Je ne puis pas faire cela » – le commandement ne sert qu'à le condamner. Le salut par la foi, suppose que Dieu, qui a commandé à la lumière de resplendir des ténèbres, peut faire resplendir dans nos cœurs ténébreux la lumière de sa grâce et de sa gloire.

Il en est précisément de même, dans notre texte. « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui » (Rom. 6:8). Mais il y a à remarquer une autre chose qui se rattache avec cela, qui est la difficulté réelle quand on arrive à considérer attentivement le remède qui est en Christ pour l'homme, et la plénitude de salut qui est en Christ, et qui sera trouvée, à mesure que nous poursuivrons, justifier pleinement le temps *futur,* au lieu du présent.

Si quelqu'un veut peser ce qu'était Paul avant que Christ l'appelât ; ce que l'appel de Christ fut pour lui ; ce que fut le changement qui s'opéra dans l'esprit, le cœur, la pensée et la vie extérieure de Paul ; la lutte qu'il eut à soutenir avec lui-même, avec Satan, et avec toutes ses circonstances, tout le temps qu'il fut dans le corps ; l'éducation morale que Christ fit de son âme ; son état depuis le temps de sa mort jusqu'à celui où Christ ressuscitera son corps en gloire – si, dis-je, quelqu'un peut, quelque imparfaitement que ce soit, parcourir ces choses, il verra quelle est la grandeur de ce sujet ; et il verra aussi, comment, *la vie éternelle dans la gloire céleste* étant la chose en vue de laquelle Paul fut appelé, il y a évidemment une grande convenance à ce qu'il soit parlé de la vie dans son plus parfait déploiement *futur* (« Nous vivrons aussi avec Lui »), et non pas selon sa demeure actuelle en nous. En nous elle est une source d'eaux vives jaillissant jusque dans la vie éternelle très assurément. Elle et son véritable éternel caractère nous sont connus maintenant ; mais si nous voulons voir le privilège réel de sa possession, c'est dans son éclat *futur* et son déploiement sans obstacle dans le ciel que nous devons envisager la vie éternelle.

La vérité de Dieu agit sur nous par le moyen de la foi et par l'Esprit ; et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Mais cette liberté dans l'Esprit, est une chose très réelle et très vraie, et, dans un sens elle est plus élevée que l'affection et l'intelligence, car elle est divine – l'Esprit de Dieu rendant témoignage avec nos esprits (renouvelés). Mais la rédemption n'est pas seulement divine quant à sa source, et divine en elle-même comme remède de Dieu : elle est destinée *à l'homme ;* – l'homme doit être racheté ; et, en conséquence, Dieu ne donne pas seulement son Esprit et des instincts spirituels, mais il forme aussi d'une manière divine dans nos cœurs, comme hommes, des affections pour Lui-même et pour son Fils, et en même temps nous donne une intelligence afin que nous *connaissions,* et soyons capables de saisir et de comprendre le *pourquoi* et le *c'est pourquoi* de la vérité, ainsi que Ses voies avec nous.

Le témoignage de l'Esprit lui-même, les instincts spirituels, les affections formées dans le cœur, la connaissance détaillée de l'intelligence, peuvent *souvent* être séparés les uns des autres [3]. Mais comme ils se trouvent tous nécessairement dans le salut commun à chaque âme ainsi que dans l'Église, ils ne peuvent pas toujours être nettement distingués les uns des autres, par nous qui sommes les sujets de ce salut. Nous verrons cela, et aussi la merveilleuse étendue (sa grandeur et sa largeur), du salut que Dieu a fait nôtre en Christ, si nous allons à Rom. 5.

« Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ » (v.1).

[Non seulement le Seigneur est celui qui est la paix, en qui seul il y a la paix, mais *nous* AVONS *la paix ;* Il est NOTRE Seigneur.]

« Par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu » (v.2).

[Quelle position et quelle perspective incommensurablement bénies ! L'Esprit, la nouvelle nature, le cœur et l'intelligence ont tous encore ici leur place.]

Ensuite « et non seulement cela, mais nous nous glorifions aussi dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance. Et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné » (Rom. 5:3-5).

Remarquez-le ; non seulement la paix au-dedans (v.1), et une position assurée de faveur (v.2) où nous pouvons nous réjouir, et l'espérance de la gloire de Dieu – mais nous trouvons en outre ici deux autres choses signalées ; 1° de pouvoir concourir volontairement, d'un zèle cordial, avec Dieu, dans l'éducation qu'Il fait de nous-mêmes, quoique ce soit par la souffrance et la patience ; et, 2°, l'amour de Dieu répandu dans le cœur, comme onction, par le Saint Esprit donné à nous. Quels êtres nous sommes !

Puis vient notre état, comme Dieu le voyait et en jugeait, et ce qu'Il a fait. Oh ! quelle différence avec la loi de Moïse ! « Lorsque nous étions encore sans force – des impies – Christ est mort pour nous » (v.6).

[3] Par exemple, en Rom. 8, nous trouvons l'Esprit de Dieu habitant dans un homme, possédé par un homme (v.9-11), conduisant et dirigeant des personnes (v.14), devant plus tard vivifier les corps mortels (v.11) ; de même nous avons l'instinct spirituel de l'Esprit d'adoption qui crie Abba (v.15), notre esprit (v.16) ; nous avons encore le cœur avec ses affections, l'amour de Dieu répandu en lui (nommé chap.5:5) mais trouvé ici, comme dans les vers. 18, 19, 39, et aussi le « nous savons » comme dans les vers. 22, 26, 28. Cette parole NOUS SAVONS est tellement distinctive de la religion de Christ, la caractérise tellement, qu'elle pourrait passer pour la devise d'un homme céleste divinement enseigné : seulement cette connaissance est divine et céleste.

La loi nous disait, en tant que créatures : Fais la volonté de Dieu, et vis par là ; ou bien sois maudit ; « Mais Dieu a constaté son amour, son amour à Lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (v.8).

Et alors, voyez ce qui suit – cette divine argumentation, discussion de choses – le sang a arrêté tous les droits de la justice divine contre nous – la mort de Christ a eu lieu en substitution pour nous – mais, si en nous sauvant de la colère à venir, elle nous a réconciliés, il y a encore *davantage* pour nous : nous serons *sauvés par sa vie.* « Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par Lui. Car si étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » (v.9, 10).

Ceci (comme le vers. 11 nous le montre) nous donne lieu de nous réjouir en Dieu lui-même. Non pas seulement de nous réjouir dans l'espérance de sa gloire (comme au vers. 2), ni de nous glorifier dans les tribulations (comme au vers. 3), mais en Dieu lui-même. Car le croyant est amené à Dieu pour trouver sa joie en Lui. « Et non seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation » (v.11).

Puis (remarquez-le bien) Paul met en contraste les deux Adams, et leurs œuvres, et leurs fruits.

C'est merveilleux de voir de quelle manière le Dieu Sauveur et Rédempteur montre dans cette portion de sa Parole, comment il a condescendu à pourvoir à une mesure de bénédiction en contraste parfait avec toute la ruine causée par l'homme dans l'œuvre de la création.

Remarquez encore ici que la bénédiction consiste, non pas simplement dans la justification de vie, mais dans le règne de la grâce, par la justice, en vie ÉTERNELLE par Jésus Christ notre Seigneur. Or, si nous voulons voir ce que cela est, dans sa pleine signification, il faut nous transporter, de la jouissance que nous en avons à présent dans notre condition dans le temps [4], au temps et dans la condition où la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur sera manifestée et vue plus tard dans sa propre sphère et dans ses scènes propres. C'est ainsi que nous apercevons un *pourquoi*, et un *c'est pourquoi,* de ce qu'il est dit dans notre texte, non pas « Or, si nous sommes morts avec Christ, nous savons que nous vivons aussi avec Lui », mais bien « Or, si nous sommes morts avec Christ nous croyons que nous *vivrons* aussi avec Lui ».

Nous avons donc considéré les antécédents du chapitre où se trouve notre verset ; et nous avons vu, d'un côté, cette chétive créature, l'homme, dans le plus extrême degré de toute sa petitesse, quand il est dans le péché ; et, d'un autre côté, Dieu dans toute la grandeur de sa patience et de son long support, et dans la magnificence de sa miséricorde. L'homme a été montré comme en marche sur la terre – le Gentil et le Juif (chap.1 ; 2 ; 3) ; et après cela, l'homme, comme chef de race, amenant la ruine dans laquelle sa famille avait été trouvée (chap.5). Pareillement, Dieu est apparu d'abord dans sa grandeur comme Créateur, et comme le Dieu de patience et de long support, et ensuite dans toute cette plus sublime grandeur incommensurable dans laquelle Il s'est manifesté, quand Il a agi contre la ruine dans laquelle l'homme avait été plongé, et en contraste avec elle. Son conseil, ses plans, ses voies, proclament toujours et partout qu'il est Dieu, lui seul ; pas une des exigences de sa propre gloire infinie n'a été oubliée ; et elle s'est toute si pleinement répandue dans le don de son Fils et la présence du Saint Esprit, que le témoignage de grâce et de miséricorde répandu partout laisse toutes les âmes sans excuse ; elles ne peuvent être perdues que par le mépris de la miséricorde. Dieu n'a pas seulement fait une œuvre par laquelle se glorifier Lui-même dans le salut de ceux qui croient ; mais c'est une œuvre qui laisse l'homme, l'homme coupable, incrédule, plus condamné que ne faisait la loi enfreinte. Qui ne déclarera en effet sans excuse, condamné par lui-même, et condamnable par qui que ce soit, le coupable pécheur condamné – le coupable qui, ayant encouru la perte de la vie en vertu de la loi violée, méprise le pardon gratuit et la miséricorde d'un Dieu pardonnant le péché [5] ?

Vers la fin de la portion déjà considérée – après que l'homme a été révélé dans tout son pitoyable état, et qu'il nous a été présenté ce qui était nécessaire, selon l'estime de Dieu, si l'homme devait être béni d'une manière divine – nous trouvons la grande pensée de « La grâce régnant par la justice, en *vie éternelle,* par Jésus Christ notre Seigneur ».

Il y a, pour ainsi dire, cinq chapitres sur ce sujet : 1°, le chap.6 dans lequel est montrée – et montrée dans les diverses parties du sujet – l'association d'un pauvre pécheur avec le Christ, par Dieu, mais par le moyen de la foi dans le pécheur ; 2° (chap.7), sont expliquées certaines choses qui pouvaient paraître à l'homme d'insurmon-

[4] Dans lequel, avec toute sa bénédiction, elle est nécessairement accompagnée du combat et de la lutte, et même nous y conduit, conformément à ce que nous sommes, nous et nos circonstances ; tout autant, et aussi sûrement qu'elle nous mène à la joie et à l'allégresse, conformément à ce que sont à notre égard Dieu et ses plans, ses voies, et ses conseils.

[5] Quel vaste champ la grâce divine ouvre devant nous ! Quel contraste elle fait avec les étroites limites de la loi ! Et quelle différence dans l'atmosphère et le climat de l'une et de l'autre ! Et cependant l'homme préfère « la loi », à « l'évangile » ; et ce n'est pas seulement l'homme en tant qu'homme, qui agit ainsi, mais combien de chers enfants de Dieu préfèrent retourner de nouveau à la loi et à sa prison, et à son esprit de servitude, au lieu de poursuivre dans la pleine liberté de cette grâce et du cœur d'amour du Père, et dans l'esprit d'adoption et de liberté qui conduit à l'obéissance.

tables difficultés dans l'accomplissement de quelques parties du plan ; 3° (chap.8) l'association entière, et réalisée de cette manière et *actuellement,* du croyant avec Dieu ; – nonobstant toutes les difficultés, aucune condamnation ne saurait atteindre ce qui est en Christ, non plus qu'aucune séparation d'avec Dieu ; 4° (chap.9-11), la connexion de cela, goûté maintenant peut-être dans l'expérience individuelle seulement, avec le but de toutes les voies de Dieu sur la terre, à travers toutes les dispensations qui continuent de se dérouler jusqu'à ce que la miséricorde remplisse les lieux célestes et les lieux terrestres ; et 5° (chap.12, jusqu'à la fin de l'épître), l'entière association actuellement, pour la marche et pour le caractère, des saints de Dieu avec Christ – rejeté sur la terre et honoré dans le ciel.

Il se peut que leur expérience présente soit, comme fut celle de Christ, depuis la terre – et qu'elle se fasse sentir à eux par des coups et des souffrances qui ne font qu'attirer et exciter ses sympathies (car béni soit Dieu, Il est sûrement abrité et personnellement au-dessus de tous les flots et de toutes les vagues du monde méchant dans lequel nous sommes), mais nous tenons sa position comme rejeté sur la terre, position dans laquelle Il fut pleinement, jusqu'à sa croix – Il avait une mission de la part de Dieu pour les Juifs, et guérissait sur la terre les maladies, etc.

Quelque précieux que ce pût être de méditer chacun de ces cinq chapitres, je dois me borner plus particulièrement, ici, au premier, c'est-à-dire à Rom. 6 dans lequel, à mon avis, nous trouvons une explication plus complète et plus détaillée qu'à l'ordinaire du salut en Christ, pour autant qu'il s'agit de l'application que Dieu en fait au croyant.

La complexité des circonstances de ceux à qui le salut doit être appliqué, ainsi que le caractère complexe du mal intérieur seront bientôt évidents. L'esclave-né de Satan est dans un monde[6] de l'arrangement de Satan, et a un corps prêt de toute manière à s'identifier avec le mal existant de toutes parts. Ensuite, quant à ce qui en est « du patient » quand la grâce le trouve, la maladie est aussi très complexe : d'abord, il y a une ignorance complète de Dieu tel qu'Il est réellement, et une confiance entière dans la fausse idée que le pécheur, dans sa déception, se fait de Dieu ; secondement il y a une présomptueuse bonne opinion de lui-même – par suite de laquelle l'homme tient complaisamment pour certain qu'il ne peut pas avoir *un mensonge dans sa main droite,* et comme résultat, une suffisance comme si par sa propre sagesse et ses propres forces il était en état de tout régler pour Dieu et pour lui-même d'une manière meilleure que la plus excellente ; – un cœur fait pour ne trouver sa satisfaction qu'en Dieu seul, mais qui s'est détourné de Lui, toujours plein de vanité et de mécontentement répandant le flot de ses propres convoitises ; et outre tout cela, une volonté inconstante comme une girouette, mais obstinée et inflexible comme une barre d'airain. Or, comment un tel être sera-t-il rendu propre à être heureux et à se trouver chez lui dans la maison du Père dans le ciel, propre à être un canal par lequel le fleuve de la bonté divine pourra s'épancher en célestes et divines bénédictions dégagées de tout égoïsme ? Dieu opérera cela, en lui faisant lui-même l'application, par le moyen de la foi et par l'Esprit, du riche salut qui se trouve dans le Christ Jésus. Mais ici se présente une considération qui ne fait qu'accroître la difficulté pour l'esprit de l'homme. En même temps que la pensée et le cœur de Dieu se sont engagés, envers chaque croyant, à faire de tout le salut parfait de Christ celui de l'individu – le salut individuel fait partie d'un témoignage actuel, et d'une gloire à venir qui se répandra dans toute l'étendue du champ immense où est connu l'amour rédempteur. Rendez cela, d'une manière tranchée, en ces termes, et la difficulté apparaîtra : Je dois être sauvé – mais mon salut a rapport avec les voies de Dieu durant ces dernières cinq mille et quelques années, et plus spécialement avec son témoignage durant ces derniers dix-huit cent soixante-cinq ans, et aboutit à une gloire qui doit remplir les cieux et remplir la terre au matin de la résurrection. Ceci, tout en donnant à mon salut cette part relative d'importance qu'une pierre édifiée dans un mur a, comme partie d'une maison, au-dessus d'une pierre qui gît au bord de la route, me réduit en même temps à ma juste proportion. Le temple ne serait pas un temple parfait sans cette pierre ; elle est dès à présent une partie intégrante du temple du Seigneur – quelque petite qu'elle était et qu'elle est, envisagée en elle-même.

Le sixième chapitre de l'Épître aux Romains s'ouvre par une proposition que l'on rencontre assez communément parmi les hommes d'un esprit pervers et ignorant, quand ils discourent de la vérité de Dieu. Seulement, ce qu'ils posent comme un axiome évident par lui-même d'un résultat certain, selon leurs raisonnements logiques – Paul, ou l'Esprit de Dieu par Paul, le tient pour une chose insensée et absurde qu'il faut dénoncer aussitôt. La doctrine du pardon gratuit des péchés est, pour l'homme, synonyme et inséparable de la liberté de continuer de pécher [7]. Que dirons-nous donc ? Demeurerons-nous dans « le péché, afin que la grâce abonde » ? [Paul dit une

[6] Satan a usurpé le pouvoir sur la terre, aussi bien que dans les lieux célestes ; – mais le monde, comme j'en parle ici, est un système organisé par l'homme sous la direction de Satan (comme en Gen. 4:16-22). Il est sur la terre, à la vérité, et largement formé de matériaux qui se rattachent à la terre – toutefois ce n'est pas la terre – mais un système de mal sur la terre. L'homme peut trouver en lui les plaisirs du péché qui ne sont que pour un temps, et la satisfaction de ses passions et de ses convoitises ; il est en dehors de la présence du Seigneur.

[7] Quelle confession de sa propre folie et de la méchanceté de l'homme, fait, cependant, l'adversaire de l'évangile, quand il parle ainsi ! Prenant l'homme sur son propre terrain, j'ai maintes fois répondu à des personnes pareilles : « Je suppose donc que vous pensez que tout l'amour qui fait pardonner à des enfants, à d'anciens amis, n'est propre qu'à entretenir l'esprit de rébellion dans leur cœur : et que plus ma femme, mes enfants, savent combien je les aime, plus je suis certain de ne pas être aimé et honoré ». Quelle stupide ignorance de la nature humaine ! Mais, en même temps, quel aveu de l'horrible égoïsme et de la volonté propre de l'homme, renferme la manière de voir de l'adversaire de l'évangile !

fois et deux fois : « Je parle selon l'homme » ; mais remarquez qu'il ne s'arrête pas à le dire ici.] Il pose la question. Sa réponse est double. D'abord une expression d'horreur. Qu'ainsi n'advienne ! [ou bien loin (une telle pensée).] Puis, il fait ressortir la folie de cette idée. « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore ? » (v.2). Trois choses étaient vraies de moi individuellement : d'abord, j'avais le péché en moi ; ensuite cela me plaçait nécessairement sous le jugement de Dieu contre le péché ; premièrement, dans la mort, et en second lieu, dans le jugement à venir. Le péché, la mort et le jugement étaient à moi. J'étais moralement mort dans les péchés ; et comme tel ma perspective était la mort, et ensuite le jugement. Christ, qui était saint, innocent, séparé des pécheurs, en qui Satan n'avait rien – et qui n'était pas de ce monde – mourut comme Fils de l'Homme, sous le jugement de la colère de Dieu, qui m'était dû. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » tel fut son cri. Il porta la peine pour moi qui étais moralement mort. Dieu a révélé sa propre grâce et sa miséricorde en procurant une telle voie pour les pauvres pécheurs. Si d'autres n'admettent pas la mort de Christ en tant que Substitut par grâce, moi je l'admets. C'est une éternelle réalité, et je sais qu'elle existe comme telle, indépendamment de ma foi ou de mon manque de foi en elle. Dieu m'a donné cette foi et son Saint Esprit afin que je puisse recevoir sa vérité, et, par mon acte propre, mettre mon sceau à sa vérité. « Je le sais », serait ma réponse à la question de Paul : « Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, avons été baptisés pour sa mort ? » (v.3). Oui ; béni soit Dieu pour sa grâce, puis-je dire, et ajouter aussi : « Nous avons donc été ensevelis[8] avec Lui, par le baptême, pour la mort ».

Moralement mort, j'avais devant moi pour avenir la mort et le jugement. Christ a porté ce jugement dans sa propre mort. Le Christ de Dieu a fait cela. Il était envoyé de Dieu pour régler cette affaire. Certainement Dieu n'a pas la pensée que son Christ a failli, ou que son œuvre a failli en cette affaire. Ils sont, *eux*, les parties les plus compétentes, plus encore, ils sont les seuls compétents pour prononcer un jugement sur cela : et le jugement qu'ils ont prononcé, c'est que « c'est accompli ». Par grâce, j'ai mis mon Amen à ce à quoi l'Amen de Dieu avait été mis longtemps avant le mien. Mon Amen a peu de valeur en comparaison du Sien, mais il n'est pas sans valeur ; car, d'abord, il est la preuve d'un acte nouveau et présent de sa grâce – savoir, qu'Il a fait de sa pensée à l'égard de Christ une brillante lumière pour mon âme – et cela, en second lieu, signale une action nouvelle et présente du Saint Esprit, qui n'a pas seulement rendu témoignage à Christ au commencement, et écrit les épîtres de jadis, mais a imprimé maintenant, à une date toute récente, ce témoignage en mon âme. De son côté, la grâce, en Dieu, attache un haut prix, dans le ciel, à l'Amen d'un pauvre pécheur sur terre à la valeur de la miséricorde par le moyen de Christ par l'Esprit. Pour la personne du pauvre pécheur, le prix dépasse toute mesure – c'est une mesure d'amour éternel, céleste, divin. Mais ensuite, quoi, si j'en ai fini avec mon héritage Adamique ruiné, et que je n'aie rien d'autre ? L'héritage d'Adam en Éden est perdu, je ne saurais retourner là, pourrait dire un pauvre pécheur qui, ayant découvert que le péché, la mort, et le jugement étaient son lot, comme descendant d'Adam, viendrait d'apprendre que Dieu le regardait comme mort et enseveli avec Christ. Bien ; mais ce fait d'être mort et enseveli avec Christ, n'est que la *première* bénédiction. La *seconde* est celle-ci :

« Afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi marchions en nouveauté de vie. Car si nous avons été identifiés avec Lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi dans la ressemblance de sa résurrection ; sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions point le péché. Car celui qui est mort, est quitte du péché. Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui, sachant que Christ étant ressuscité d'entre les morts ne meurt plus ; la mort n'a plus d'empire sur Lui. Car en ce qu'Il est mort, Il est mort une fois pour toutes au péché, mais en ce qu'Il vit, Il vit à Dieu. Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour lui obéir dans les convoitises de celui-ci ; et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants – et vos membres à Dieu comme instruments de justice » (Rom. 6:4-13).

Remarquez-le bien, nous sommes des êtres qui *ont été faits vivants d'entre les morts ;* rien ne saurait être plus clair. Et certainement personne ne peut lire le passage que nous venons de citer, sans voir comme cela est tranquillement posé dans tout son contenu. Il est posé que depuis mon identification avec Christ par le moyen de la foi j'ai complètement pouvoir sur moi-même : ce n'était certainement pas le cas lorsque j'étais dans le péché. Bien loin d'être plus grand que moi-même et que mes membres, j'étais mené captif par eux, et ils étaient traînés ça et là au moyen de la convoitise, par des circonstances fortuites du dehors, dans ce qui était autour de moi, dirigées par Satan. Ce n'est pas, remarquez-le, essayant de se vaincre lui et son mal, afin de pouvoir être associé avec Dieu, ou afin que Dieu puisse l'honorer ; mais c'est un homme reconnaissant qu'il est, en grâce, associé avec Christ par Dieu, et associé de telle sorte que la mort pénale de Christ roule dans son âme à la fois comme jugement moral sur tout ce qu'il était lui, pécheur, et au même moment comme délivrance complète de toutes ses conséquences ; non pas seulement de son juste jugement – ce nuage a passé de dessus le pécheur, et est vu avoir éclaté violemment une fois pour toutes sur Jésus quand Il était sur la croix, et n'avait pas le pouvoir de jamais fondre sur le croyant – mais de plus, la puissance de la loi du péché est brisée. Avec la nouvelle vie qui

[8] Un cœur d'homme sain reconnaîtrait certainement (comme l'adversaire de l'Évangile le nie) qu'un bienfait pareil attirera sûrement à Dieu le cœur le plus froid et le plus indifférent. Il doit (mais c'est là la loi sous une autre forme): mais il n'y a pas pouvoir en l'homme, en tant que simple créature, une fois tombé, de faire ce qu'il doit. La grâce lui donne une nature nouvelle — une nature qui aime Dieu, et prend davantage ses délices, comme elle le doit, si elle est divine, dans l'amour de Dieu pour nous, que dans le nôtre pour Lui.

nous est donnée en Christ, il nous est donné aussi la certitude que lorsqu'Il sera manifesté dans la vie, nous serons manifestés dans la même vie avec Lui. Quand Il aura changé ces corps vils, et les aura rendus conformes au corps de sa gloire, il y aura alors certainement une parfaite *marche en nouveauté de vie ;* alors *nous serons aussi* pleinement *dans la ressemblance de sa résurrection ;* nous ne servirons jamais le péché, mais nous en serons délivrés pour toujours *; nous vivrons aussi avec Lui ;* avec Lui qui ne meurt plus, sur lequel la mort n'a plus d'empire : mais tout en reconnaissant que c'est là une vérité bénie, le chrétien antidate, dans sa conduite ici-bas, par la foi, l'accomplissement de cette bienheureuse espérance. C'est là la TROISIÈME vérité sur laquelle Paul insiste ici, savoir : que si, PREMIÈREMENT, vous avez été délivré de la position d'Adam avec son péché, sa mort, et son jugement, en vertu de ce que Dieu vous tient par grâce pour un avec Christ qui mourut et fut enseveli ; et si, en SECOND LIEU, vous avez été associés *dans la vie* avec le Christ qui ne meurt plus, sur lequel la mort n'a plus d'empire, qui vit à Dieu ; eh bien ! il y a, EN TROISIÈME LIEU, il y a une activité à déployer actuellement par vous en conséquence de ce que vous êtes tenu de Dieu pour libre du péché, et de la communication qui vous a été faite de cette vie avec Christ, savoir : une vie ici-bas, selon la vie de Christ lui-même – comme Paul a dit : pour moi *vivre c'est Christ* – et selon la vie cachée avec Christ en Dieu, laquelle, quand elle apparaîtra, brillera seule en nous, sans empêchement ni obstacle, et brillera pleinement. Ayant déjà insisté ailleurs sur la force de ce fait de nous tenir nous-mêmes pour morts au péché, je ne m'y arrête pas ici, mon sujet étant, « Si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec Lui » (v.8).

Je voudrais, toutefois, signaler quelques points :

1° La proposition positive sans restriction du vers. 13 : les aiguilles de l'horloge doivent donner le temps véritable ; une vie chrétienne doit être manifeste à tous ; non pas simplement des affections convenables, d'heureuses pensées, mais une vie, une vie extérieure qui parlera pour Dieu.

2° La déclaration positive du vers. 14 : « Car le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi mais sous la grâce ». Avec la juste déduction que l'âme sous la grâce est plus séparée du péché et liée aux bonnes œuvres que l'âme sous la loi.

La sainteté, et la capacité de porter du fruit, et la vie éternelle, sont à nous : « Qui se glorifie de ce que quoique le salaire du péché c'est la mort – le don de Dieu est la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur » ? Je ne puis entrer ici dans les chapitres 7 et 8 ; ils appartiennent à peine à mon sujet quoiqu'ils soient d'un profond intérêt, et qu'ils jettent une immense lumière sur ce avec quoi cette vie de Christ en nous *n'est point* rattachée, et sur ce avec quoi elle l'*est* ; ainsi que sur la manière dont elle opère au milieu de toutes les difficultés qui se trouvent en nous et autour de nous ; difficultés de Satan, et du monde dans les voies passées et présentes de Dieu à l'égard de ses dispensations sur la terre ; et aussi sur la manière dont cette vie a son champ et sa sphère propre en Christ, qui est assis sur un trône sous lequel roulent tous les conseils de Dieu pour l'éternité et le ciel, et tous les plans et toutes les alliances de Dieu pour la terre et le temps. Oui ; notre vie est en Celui qui est en Dieu ; et tous les conseils, tous les plans de Dieu, roulent, en Lui étant assujettis, autour de Celui en qui est notre vie, qui est Lui-même notre vie (heureux peuple, peuple béni que nous sommes !). Il est l'objet d'eux tous. Oh ! que le Seigneur notre Dieu daigne élargir nos cœurs pour comprendre sa louange, et pour goûter la douceur de cette place de *Confidente* qu'Il a assignée à l'Église !

Comme conclusion, je voudrais faire remarquer qu'il y a quelque chose d'ineffablement béni, mais en même temps solennel, dans la pensée d'être un vase, un membre, dans lequel *la vie de Christ est déployée.* Est-ce là ma vocation et mon œuvre présente, de déployer, ici-bas, la vie qui est en Christ, comme la vie dont Christ est la source, et dont moi-même je ne suis qu'un canal ? Et que faire, si Satan et le monde font obstacle, et si le corps doit être tenu pour mort ? Me bornerai-je à me consoler moi-même par la pensée que bientôt dans la maison du Père, en haut (l'Esprit pénétrant tout), cette vie aura (dans peu, si peu de temps) son libre cours, son cours plein et parfait ? Non. J'ai plus que cela ; je puis jouir et me réjouir, non seulement en ce que sera la vie dans les cours célestes, mais, en un sens, d'une manière plus pure et plus désintéressée, et de la manière la plus divine, la manière de Christ : je puis me réjouir, dis-je, dans toutes ces souffrances et toutes ces luttes du désert que la vie m'amène avec elle. C'est la communion avec la personne même de Christ ; c'est la réalisation de la partie la meilleure de la bénédiction, à part les circonstances de la joie.

2 Timothée 2:11

« Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui »

Une si grande partie de ce que nous venons de dire sur le troisième texte s'applique à celui-ci, qu'il reste peu de chose à ajouter. Dans l'Épître aux Romains l'Apôtre posait la théorie, les bases de la doctrine de la foi chrétienne. En écrivant à Timothée, il prend la pratique, l'édifice construit sur le fondement d'une vie pareille ; et comme c'étaient des temps fâcheux il l'encourage à endurer les souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ. Nous avons Sa vie ; nous nous attendons à vivre et à régner avec Lui quand nous arriverons *à la maison* auprès de Lui : jusqu'à ce moment-là, le monde, sous l'autorité de Satan, et les lieux célestes occupés les premiers par les ennemis, nous assurent la souffrance si nous marchons comme Celui, dont nous avons la vie, marchait ici-bas.

Cette expression, SU UN, KAKOPATHESON, *toi, donc, endure les souffrances,* est presque la tonique de cette lettre, chap.1:8*,* 12 ; 2:3*,* 9 ; 4:5 ; et cela découle du fait que la vie de Christ est possédée maintenant dans des circonstances, et au milieu de pouvoirs singulièrement en contraste et en opposition avec elle. Les circonstances et les pouvoirs qui nous entourent sont contraires à la vie ; mais la vie de Jésus Christ est déjà en nous, et celui qui l'a, peut dire dans la puissance qu'elle donne : Je choisis plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu et de Christ, que de jouir pour un temps des délices du péché. Puissions-nous, donc, endurer les souffrances comme les bons soldats de Jésus Christ, pendant le peu qui reste de ce « encore très peu de temps » ! Amen. Viens, Seigneur Jésus.

Si ce que l'Esprit affirme par Paul, est que « nous fûmes *vivifiés* **ensemble avec Christ** » (Éph. 2:5 ; Col. 2:13), alors, évidemment, nous avons une même vie en commun avec Lui. *Non pas,* qu'il possédait une espèce de vie, reçue d'une certaine manière ; et nous une autre espèce de vie reçue d'une autre manière ; *mais* une seule et même vie possédée d'une seule et même manière : car nous fûmes *vivifiés ensemble avec lui-même.*

C'était une vie prise par Lui-même – sur la terre, dans le tombeau – prise par, avec, et dans une puissance divine parfaite : une vie non sujette à la mort (Rom. 6:9 ; Apoc. 1:18), ni en nous à la corruption (1 Pier. 1:23). Il est vrai que, jusqu'ici, elle a été comparativement peu déployée par Lui-même et en Lui-même, depuis qu'Il l'a prise ; son principal déploiement en Lui, a été dans le ciel. Toutefois n'importe : on l'a vue en action en Lui parmi ses disciples, pendant qu'Il était sur la terre (Jean 20 et 21 ; Act. 1, etc).

Maintenant qu'Il a quitté la terre et qu'Il demeure le « peu de temps » dans le ciel, Il est là comme Fils de l'Homme, et intéressé dans ce qui se passe ici-bas. Il l'a fait voir au martyre d'Étienne, souvent en rapport avec Paul, et agit ainsi constamment, comme nous le voyons à la fin d'Héb. 4, envers les plus faibles de ses disciples. Il reviendra sur la terre pour manifester sa vie de nouveau ici, dans des circonstances plus restreintes, qui doivent être plus limitées que celles de sa position actuelle – plus restreintes à la terre.

En nous, elle n'est jamais séparée de Lui-même. C'est ici-bas qu'elle agit en nous, mais elle nous tourne vers le ciel où Il est : elle agit en nous pour nous faire connaître à nous-mêmes comme membres d'un corps dont la Tête est dans le ciel ; agit en nous, pauvres canaux de bénédiction, qu'elle remplit comme elle-même découlant sans cesse de Lui-même la seule et unique source. Qu'Il est *Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement,* ne doit jamais être oublié ; toutefois nous possédons une vie en commun avec Lui comme Fils de l'Homme, Lui ayant repris sa vie comme homme, dans des circonstances et dans des relations différentes de celles dans lesquelles Il l'avait d'abord.

Et ce qui nous est le plus particulier, c'est, non pas que la délivrance de toute condamnation qui lui appartient, doive nous appartenir ; ni que nous devions être des objets de faveur en Lui le bien-aimé ; ni que nous ayons des expériences et des perspectives en commun avec Lui ; mais que les objets et les motifs qui L'influençaient dans ses actes les plus élevés, sont les objets et les motifs qui influencent cette vie en nous. Ainsi que Paul le montre très abondamment en Phil. 2 : « Qu'il y ait en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus, etc ». « Car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir, etc ».

L'Écho du témoignage, vol.6, p.54-69, 170-197

2 – Méditations sur des sujets intéressants

La vérité dispensationnelle

Abandonner la vérité présente, c'est se confier sans boussole à l'océan des sentiments et des questions. Si la vérité présente n'est pas la révélation actuelle de Dieu – qu'est-elle ? Et si elle l'est – puis-je espérer de marcher selon sa pensée dans tout ce qui se passe présentement, sans la lumière à laquelle il a pourvu pour moi ? L'homme ne connaît rien de Dieu, si ce n'est par révélation ; quelle inconséquence n'est-ce donc pas chez un enfant de Dieu d'admettre qu'il ne peut voir la nécessité d'adhérer à ce qui est la révélation pour ce temps-ci ! Car en qualité de chrétien, il doit reconnaître que n'était la révélation, il serait resté enseveli dans d'éternelles ténèbres ; et il n'a pas le droit de rejeter, ou de regarder comme indifférente une partie de la révélation, parce qu'elle ne porte pas directement sur la question de son salut.

La révélation de Dieu, dans sa pleine signification et en y comprenant toutes les dispensations qu'il a successivement déroulées sur la terre est un édifice à plusieurs étages, si je puis m'exprimer ainsi. Tous les étages ne furent pas éclairés à la fois, mais selon le besoin de ceux qui voulaient faire usage de la lumière. À une époque il pouvait être suffisant d'éclairer un étage, mais comme les ténèbres croissaient (car nonobstant ce que les rationalistes disent, les hommes s'éloignent tous les jours davantage de Dieu dans l'esprit de leurs pensées), il y eut de toute nécessité, besoin d'un accroissement de lumière que, dans sa grâce, Dieu daigna accorder pour l'utilité de ceux qui voudraient s'en servir. La prophétie contenait une provision bien appropriée et inépuisable de la lumière dont on avait besoin ; mais cette lumière ne pouvait agir utilement sur quiconque ne saisissait pas l'ordre des conseils de Dieu sur la terre. Une personne telle n'occupait pas l'étage convenable, et ne recherchait pas non plus (faute de comprendre sa vocation), ni ne recevait de Dieu cette connaissance qui, non seulement lui eut fait connaître sa place propre devant Dieu, mais lui aurait aussi communiqué grâce et puissance pour agir en elle

d'une manière agréable à Dieu. Comment Dieu peut-il donner à une âme de la lumière pour voir l'avenir de ses desseins, si elle en ignore le présent ou y est indifférente ? Celui qui connaît imparfaitement la vérité *dispensationnelle,* la vérité présente, ne peut jamais connaître comme il faut la vérité prophétique. Si je suis insouciant du caractère des arrangements pris par le Seigneur – insouciant de la position dans laquelle sont aujourd'hui les siens, selon sa pensée – comment puis-je m'attendre à ce qu'il me révèle des choses plus éloignées ? « A celui qui a il sera encore donné ». Dire que l'Église est en ruines, n'est point une excuse ; car si je m'intéressais au conseil de Dieu dans l'Église, plus je trouverais que les matériaux répondent peu à ce conseil, et plus je chercherais à le maintenir.

Dieu ne veut pas s'écarter de son propre conseil ; et sûrement c'est une merveilleuse grâce qu'il nous permette de l'apprendre ; et plus encore, que selon que nous le connaissons, et que nous nous y soumettons, il nous confie d'autres desseins de son cœur. Plus les temps deviennent difficiles, plus j'ai besoin de la vérité dispensationnelle. Quelle autre charte ai-je ? Puis-je résoudre quelqu'une des anomalies, des contradictions qui m'entourent, ou découvrir un fil pour bien diriger ma marche au milieu d'elles, si je ne connais pas l'ordre et l'intention de Dieu et comment la méchanceté de l'homme les a traversés et troublés ? Au moyen du plus petit reste de l'Église, je dois être capable de reconstituer ce que l'Église devrait être selon les conseils de Dieu ; et en conséquence la servir selon ses pensées et son amour. Dans cette relation-là avec elle, je devrais estimer très exactement quel dommage elle a souffert et d'où lui est venu le dommage.

Dieu pour guide

Une des plus grandes preuves de tout ce que gagnèrent les Israélites à quitter l'Égypte, fut que Dieu leur montrait leur chemin et les guidait toujours. À sa parole (dont la nuée était l'expression), ils se mettaient en marche, et à sa parole ils campaient. Les deux grands traits caractéristiques du voyage dans le désert, furent : la conduite et la manne. De fait, nous sommes maintenant dans le désert ; et si nous jouissons de la manne, nous pouvons sûrement conclure que nous avons droit de jouir du privilège d'être conduits. Peu de saints nieraient leur droit à ce grand privilège ; mais beaucoup qui affirmeraient qu'ils reçoivent et prennent la nourriture spirituelle, hésiteraient à dire avec quelque confiance, qu'ils sont conduits, aussi distinctement et positivement que les Israélites l'étaient dans le désert.

Or, il n'en devrait pas être ainsi ; l'*une* de ces bénédictions repose sur le même fondement que l'*autre ;* la nuée accompagnait la marche à travers le désert, autant que le faisait la manne. Il est vrai que pour Israël, elles étaient toutes deux visibles à l'œil de la chair, tandis que maintenant elles sont toutes deux d'une nature spirituelle ; mais elles ne sont pas plus difficiles à réaliser pour l'homme spirituel ; et si je puis assurer solennellement avec actions de grâces que je suis divinement nourri jour après jour, et si je ne puis savoir cela que d'une manière spirituelle, ne dois-je pas avec une égale certitude avoir conscience dans la pensée spirituelle que je suis conduit ? Si j'ai droit à l'un, je l'ai également à l'autre ; ils sont rattachés tous les deux au désert : preuve bénie du soin de Dieu pour les siens ainsi rejetés sur lui-même.

Pourquoi donc l'une de ces bénédictions spirituelles est-elle admise et reconnue, tandis que l'autre, quoique appréciée, est peu connue et l'objet de plus ou moins de doute dans le sentiment avec lequel on l'attend ? Le sentiment des Israélites dans le désert était, qu'ils ne connaissaient pas leur chemin, qu'ils n'en avaient aucune idée ; et ils s'abandonnaient aussi complètement à Dieu pour leur direction, parce qu'il n'y en avait aucun autre qui pût les conduire ; et, béni soit son nom, Il n'avait pas non plus d'autre pensée que de les conduire lui-même.

Le premier sentiment de mon âme, pour être conduit, doit donc être que je suis dans un vaste désert, et que je dois m'en remettre à Dieu, et à Dieu seul, du soin de me diriger. Mais de quelle manière ? Par les circonstances ? *Jamais.* Il ne conduisait point Israël au moyen de circonstances improvisées pour l'occasion, mais par une colonne de jour, et de nuit par une colonne de feu. C'étaient là *ses propres moyens arrêtés.* Quelque chose d'inférieur à cela n'est pas proprement sa conduite. Il est vrai que, dans sa miséricorde, notre Dieu qui, en dépit de nous-mêmes et de notre manque de dépendance, ne veut pas nous laisser perdre notre chemin, se sert souvent des circonstances pour nous châtier et nous ramener dans le sentier de la foi ; et quand nous sommes *dans* le sentier, il peut les admettre comme aides à notre faiblesse, mais elles ne montrent pas le chemin, elles ne sont jamais destinées à nous guider ; et je crois que la préoccupation des circonstances, comme indications du chemin, est ce qui empêche bien des âmes sincères de jouir de ce privilège, qui est leur réel et légitime privilège dans la traversée du désert.

Le Psaume 32 nous montre comment le Seigneur accomplit sa grâce envers nous quant à ce précieux privilège : « *Je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher* ». « *Je te guiderai de mon œil* ». C'est là son moyen arrêté, aussi distinctement que la nuée et la colonne de feu l'étaient pour Israël. Mais de quelle manière dois-je discerner son œil ? Il faut que j'aie mes regards sur lui. Si je le fais, je le verrai sûrement ; si je ne le fais pas, je ne saurais être guidé par lui. Je dois regarder là où regarde l'œil de Dieu. À moins que mon âme ne se tienne près de lui, à moins que je ne sois spirituel, il n'en saurait être ainsi ; je ne regarderai pas où il regarde, et si je regarde à quelque autre chose pour me guider, je n'apercevrai pas son œil ; mais cet œil n'est jamais caché à l'âme qui tient ses regards sur lui. Le « mors et le frein » sont les *alternatives* de Dieu pour l'âme qui ne veut pas dépendre de lui et être conduite par son œil ; mais l'œil est là, éclairant le sentier du désert pour qui veut le discerner et en faire usage.

L'Esprit maintenant est venu pour nous conduire dans toute la vérité ; l'homme spirituel discerne toutes choses. L'âme devrait s'attendre à Dieu, incapable d'avancer sans lui, comptant qu'il l'instruira, et ne faisant dépendre son instruction de rien autre que du sentiment spirituel de la direction de son propre regard.

Si je le fais, j'aurai la certitude, où que j'aille, que l'œil de mon Seigneur est dans cette direction ; que tel est le lieu particulier découvert par lui pour moi dans le désert. Le Seigneur nous conduit afin d'exercer davantage nos âmes dans cette intimité et cette dépendance bénies.

Le sentier assigné

L'effet de la présence du Seigneur sur ses disciples fut toujours de les retenir dans la pensée de Dieu, de sorte qu'il put dire : « Quand j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en son nom ». Merveilleux est l'effet d'une présence qui commande notre vénération tout en nous gouvernant en communion avec elle-même. Si nous n'avons pas de l'affection, ou que nous ne nous sentions pas de l'attrait pour elle, nous nous en retirons bientôt, car nous ne pouvons pas endurer une contrainte entièrement étrangère à nos goûts. Le goût peut ne pas être assez fort pour nous conduire dans la même direction dans laquelle la présence de quelqu'un souverainement puissant aura l'influence de nous entraîner s'il y a dans le cœur un goût véritable pour elle.

En Jean 11, nous voyons Marthe, dès que son entretien avec le Seigneur est fini, s'en échapper aussitôt. Il n'en est pas de même de Marie : plus l'entretien devient intime, plus elle est dominée par Sa présence qui commande à tout, et elle marche selon Dieu, côte à côte avec son Seigneur – accomplissant tout devoir sur son chemin. Sa douleur de la mort de son frère n'était pas moindre, non plus que sa joie de le voir ressuscité, et néanmoins son âme fut tout le temps occupée à recueillir ce parfum de nard pur qui devait être répandu au moment convenable. Elle était aimable dans le train ordinaire de la vie ; et apprenant ici le cœur de son Seigneur, et là marchant avec lui, elle pouvait lui dire quand il entra dans Sa propre maison : « Tandis que le Roi a été assis à table, mon aspic a rendu son odeur ». Elle était belle et utile dans toutes les positions ; elle demeurait dans le Seigneur, et en conséquence portait beaucoup de fruit.

C'est une occupation bien fatigante et sans profit de perdre le temps à se demander « Que dois-je faire maintenant ? ». Si j'étais près du Seigneur, j'eusse vu en un moment ce qu'il n'aurait pas voulu que je négligeasse ; et la chose à faire ensuite est toujours là sous la porte ; car la chose la plus petite mène souvent aux plus grands résultats, et c'est par la négligence de ces petites choses que sont arrivés les plus grands malheurs. Rien n'est négligé par Dieu.

Si quelquefois je suis embarrassé pour connaître mon véritable chemin, je le déterminerai mieux en m'approchant du Seigneur qu'en réfléchissant aux divers aspects des circonstances. Je puis pêcher très laborieusement toute la nuit sans rien prendre ; mais si le Seigneur est avec moi, je verrai sûrement les difficultés s'évanouir.

Tant qu'il est avec les disciples, ils ne manqueront de rien ; il fut à la fois pour eux une bourse et une épée ; mais lorsqu'il se trouve sur le point de les quitter, il leur dit : « Que celui qui a une bourse la prenne ; et que celui qui n'a pas d'épée vende sa robe et achète une épée ». Il allait les quitter pour cette œuvre si absorbante de l'expiation des péchés, et ils ne devaient pas compter sur ses soins pour le temps actuel. Impossible de tracer un tableau plus fidèle de leur désolation.

La présence du Seigneur donne intelligence et force pour faire les choses. Elle ne me donne pas seulement la puissance, mais la possession de la puissance me pousse à en faire usage comme fait la vigueur dans un homme fait ; je sens qu'il me vaut mieux qu'une bourse ou qu'une épée, et qu'Il me secourra toujours si je suis mon véritable sentier : car c'est là seulement que se trouvent les difficultés propres à la foi qu'Il me donne, ou plutôt les exercices convenables pour cette foi. Si je me détourne de mon sentier, je me détourne de la foi qui y convient ; et il faut que je renonce à la présence du Seigneur qui ne saurait m'accompagner que pendant que je marche selon la volonté de Dieu. Abraham chercha à marcher avec Dieu, et de cette manière il entra dans ses joies et ses bénédictions. Lot chercha à se faire lui-même un sentier, et il alla toujours d'une souffrance à une autre, cherchant à échapper au mal, au lieu de marcher avec Dieu, au-dessus de lui. Il n'y a aucun profit à essayer d'améliorer un mal ou une erreur ; il nous faut comme Pierre abandonner la nacelle et nous jeter dans les bras du Seigneur ; et le sentier nous sera de nouveau manifeste, et nous aurons de la grâce pour y marcher.

La lumière est une armure

La grande puissance et le trait caractéristique de la lumière consistent en ceci : qu'elle repousse l'entrée des ténèbres sur tous les points. Quelque petite que soit la lumière, on ne saurait l'atteindre d'aucun côté. Elle est isolée de tout sauf d'elle-même, quoiqu'elle s'unisse tellement avec elle-même que vous ne sauriez distinguer dans l'unité qu'elles forment la lumière fournie par la lampe la plus grande, de celle que fournit le plus petit lumignon.

Elle est exclusive, c'est-à-dire qu'elle ne veut pas admettre de mélange ; mais plus elle est accrue, plus elle affirme son isolement ; quoique, en même temps, à chaque accroissement nouveau elle offrira et procurera un avantage à quiconque a besoin d'elle, de telle sorte que c'est lorsqu'elle est le plus distincte de tout, qu'elle est moralement le plus propre à offrir et à rendre d'une manière délicate et discrète les services les plus précieux. En Rom. 13:12, nous sommes exhortés à « revêtir les armes de la lumière » – les moyens de défense aussi bien que

d'attaque. La lumière n'est pas une armure seulement, mais une arme ; car « la lumière est ce qui manifeste ; chose pénible nécessairement pour ce qui est manifesté et dévoilé, mais préservatrice pour ce en faveur de quoi elle agit ».

Repoussant tout mélange, toute association avec quoi que ce soit sauf elle-même, elle coopérera cependant, et s'unira avec la plus petite fraction de lumière qui ne fera que la rendre plus forte dans ses propres qualités intrinsèques. Si je marche dans la lumière, j'aide sans m'en apercevoir son plus faible rayon dans mes associés. Quelle qu'en soit la mesure en moi ou en eux, arrivant en contact il faut nécessairement que les deux lumières s'unissent et coopèrent délicatement : de sorte qu'il y a un avantage réciproque, souvent ignoré ou peu défini, sauf dans le sentiment d'être préservés des œuvres de ténèbres. La nature est tenue en échec, mais tellement tenue en échec de toutes parts, qu'elle est plus soumise et moins irritée, que si, comme une guerre de guérillas, elle était attaquée tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre. Souvent lorsque nous tâchons de nous bien comporter dans des circonstances données et que nous arrangeons la manière dont nous agirons, nous trouverons combien nos plans ont été vains. La nature, quoique irritée, n'est point subjuguée par nos arrangements pris à l'avance ; tandis que si nous marchons dans le plus faible degré de lumière connu de nous, nous nous préserverons efficacement nous-mêmes, et en même temps nous offrirons et nous rendrons (s'ils sont acceptables) les meilleurs services à ceux qui nous entourent. Plus haut nous nous tenons, et plus aussi nous nous sentons environnés et en possession des « armes de la lumière ». Et plus nous saurons ce qu'est la lumière, plus aussi nous estimerons à sa véritable valeur tout ce qui lui est opposé.

L'effet d'une association mondaine

Avez-vous jamais réfléchi à l'effet de l'association ? Je crois que nous sommes affectés ou changés en quelque manière par toute association avec un membre quelconque de la famille humaine. Le Nazaréen perdait les cheveux de sa séparation par le fait du contact d'un corps mort, même subitement ; et je doute qu'il les perdît de quelque autre manière. Je suis convaincu que nous n'entrons jamais en rapport avec l'humanité sans en retirer du dommage ou du profit.

Or, ce qui ne peut nous être utile doit nous causer du préjudice, *si nous nous y associons*. Je sais qu'on peut garder vis-à-vis d'un autre une position élevée ; mais alors il est clair que je ne lui suis pas uni. Je suis, au contraire, dans une position sensiblement distincte, qui pour moi-même est une épreuve, et à laquelle je me soumets seulement à cause du témoignage, et pour le bien de celui qui m'est inférieur. Du moment que je m'unis à lui, du moment que nous sommes sur le pied de l'égalité dans quelque direction que ce soit c'en est fait de ma position distincte, et aussi de mon influence. Puis-je espérer jamais d'aider quelqu'un à sortir d'un bourbier en y entrant moi-même ? N'emploierai-je pas d'autant mieux toute ma force, que je mettrai tous les soins en mon pouvoir à l'appliquer de la *terra firma* d'une base solide ? En refusant de m'unir intimement, je ne refuse pas d'aider ; car, de fait je perds ma puissance pour porter moralement secours, du moment que j'entre en intimité ; le témoignage même à ma puissance morale propre étant que je me garde moi-même du bourbier ou de son *voisinage.* Si je me place sur la même ligne je manque à faire voir que je suis doué du pouvoir de porter secours, ou je veux dire que c'est un cas qui n'a pas besoin d'être secouru. Si je touche le corps mort, si je perds ma chevelure, ma puissance morale, à quoi puis-je servir ?

Une personne d'une vraie vigueur morale et d'une intelligence spirituelle doit trouver la compagnie d'un incrédule ou du monde très fatigante en toute manière, car il faut qu'il soit tout le temps serré à la hauteur du témoignage et qu'il se garde de tout relâchement qui le dépouillerait de sa haute position. Si j'ai raison avec un homme pareil je ne dois pas me mêler avec lui ; si je faillis à l'élever à des vues plus hautes, il ne faut pas que je descende à son niveau ; car si je le fais j'ai perdu ma position de témoignage vis-à-vis de lui, et par conséquent, je suis déchu de ma puissance morale ; il m'a causé du dommage, il a nourri mon *vieil* homme que j'ai laissé s'élever et agir au détriment du *nouveau ;* et même, quoique mon intention de lui être utile fût sincère, je l'ai fait échouer.

Rien n'est aussi propre à convaincre quelqu'un de ma puissance comme d'en voir l'effet sur moi-même. Quand Isaac (Gen. 26) se fut complètement retiré du pays des Philistins, ALORS sa supériorité fut reconnue par le roi. Il en est toujours ainsi. Si je vous vois capable d'abandonner tout le monde et tous ses raffinements, je dois sentir dans ma conscience qu'il y a là quelque chose de puissant.

Faisons cela au nom du Seigneur ! Conservons-Lui inviolablement notre amour et notre fidélité, et à mesure que nos âmes jouiront de la sainteté de sa voie, nous verrons plus clairement comment de pareilles associations nous font du mal, et comment nous rendons vaines nos intentions les meilleures en donnant satisfaction au *moi.*

La responsabilité de la qualité de membre

Si nous disons croire que les membres du corps de Christ sont un avec Christ, et que le Saint Esprit est descendu ici-bas pour former un corps en Christ ; en un mot, si nous tenons les grandes vérités qui caractérisent l'église de Dieu, il est évident que quoique ma place individuelle avec Christ reste la même pour moi si je suis personnellement fidèle (voyez Jean 14:21-24), néanmoins ma place dans le corps ici-bas, dans lequel je suis te-

nu par le Saint Esprit, souffre ou gagne selon la fidélité de tous les autres membres, aussi bien que selon la mienne propre.

L'action ou l'inaction de mes co-membres affectent mon témoignage, mon service, mon culte en communion avec les saints ; par conséquent, où que ce soit qu'ils se trouvent leur conduite est pour moi d'un important intérêt, indépendamment de la considération que je puis avoir pour les intérêts de mon Seigneur en eux ; et chercher à les améliorer ou à les conserver dans un bon état, est la seule méthode que j'aie pour me délivrer de l'embarras qu'ils me causent.

Si la parole ou le jugement de mon Seigneur exclut quelqu'un d'entre eux pour cause de chute radicale d'une union soutenue, alors je suis soulagé (puis-je dire ?) de cet embarras corporel ; *autrement*, je n'ai pas d'autre remède que les procédés d'une constitution saine et vigoureuse pour les rallier et les amender. Si une réunion devient morte et formaliste, et si par le moyen de la grâce et de la discipline mon âme est demeurée vivante et vigoureuse, je ne crois pas que je fisse quelque chose d'utile ni pour moi-même ni pour eux, ni qui fût agréable à l'Esprit de Dieu en cherchant une autre enceinte où je pourrais rassembler plus d'âmes pareilles.

Aussi longtemps que je puis reconnaître l'assemblée comme se réunissant sur des principes divins, je suis *obligé* de maintenir intacte ma qualité de membre et de l'utiliser dans son sein. S'ils manquent comme membres, *je ne manque pas.* Ma mesure de puissance sera reconnue où il y a de la vie. Comme toutes les diverses mesures de lumière se confondent et se répandent quand elles sont placées ensemble, ainsi font toutes les mesures diverses de lumière spirituelle lorsqu'elles agissent selon la pensée et l'ordre de Dieu. Dois-je lier mon bras parce que la plus grande partie de mon corps est paralysée ? Ne dois-je pas plutôt développer la force de vie par le membre qui reste en santé ?

Je suis convaincu qu'un membre fidèle, remplissant son devoir, et prouvant sa vitalité au milieu d'une constitution affaiblie, rallierait et ranimerait en définitive tout ce qui est sincère. Toute l'histoire de l'Écriture appuie cette manière de voir. L'impatiente ou la précipitation prouvent toujours le défaut de puissance. Si j'ai de la puissance, je n'ai son emploi que là où elle fait défaut, et ce n'est pas la quantité de puissance qui est précieuse, mais son fidèle et énergique emploi. Semblable à Phinées, je n'abandonne pas l'assemblée de l'Éternel, si elle l'est ; mais le fait qu'elle a besoin d'autant, ne fait que donner un caractère plus impératif à ce qu'elle réclame de moi, de maintenir la vérité au milieu d'elle, selon la puissance que Dieu peut me donner.

La preuve la plus simple et la plus complète d'une puissance divine, c'est la capacité d'appliquer la propre qualité de bien convenable à l'existence affaiblie d'un corps malade. Ce n'est pas le tourbillon, ce n'est pas le feu, c'est la parole douce et insinuante qui se fait elle-même une place dans l'âme, parce que l'âme réveillée sent que c'est juste ce qu'il lui faut. Christ présenté selon la nature du besoin était la nature du ministère prescrit pour les églises en déclin de l'Apocalypse. Je crois que si nous avions de la grâce, nous serions comme Élie envers les prophètes de Baal, ou quelqu'un comme eux ; nous laisserions ces derniers faire tout ce qu'ils voudraient, et puis au nom de l'Éternel nous établirions sa grâce pour les âmes qu'il aime.

Préparation pour la gloire

Ce n'est qu'à mesure que nous entrons ici-bas dans les souffrances de Christ que nous pouvons soit désirer saisir sa gloire, soit être préparé pour elle. Tout ce qui se rattache au vieil homme est contraire à Christ, car c'est en raison de cela qu'il est mort. Si je veux entrer dans la gloire de Christ, il faut nécessairement que je meure ici à tout ce qui lui est contraire. Sa vie me conduit dans sa gloire ; mais si elle fait cela, elle me place aussi moralement dans le sentiment de la mort par rapport à tout ce qui lui est opposé. De sorte que c'est dans la proportion que je suis capable de marcher ici dans les souffrances dont sa vie fut accablée, que je désire et saisis d'autant plus sa gloire. Si je fais l'expérience que tout ici est en antagonisme avec moi, comme il le sentit, la gloire est ma ressource. En sorte que j'ai le sentiment que comme je souffre avec lui, je dois aussi être glorifié avec lui ; et que cette légère affliction qui ne fait que passer opère pour moi dans une surabondante mesure un poids de gloire éternel. La beauté et l'éclat de la gloire elle-même ne touchent pas ceux qui ne souffrent pas ici avec Christ ; et cette considération explique comment il se fait que bien des personnes qui sentent leur besoin de Christ et usent de Lui à un haut degré n'ont que de très faibles désirs pour cette gloire et ne la saisissent que bien peu. Si je jouis de ce dont Christ *ne peut* jouir, comment puis-je jouir de ce dont il *jouit* ? Et en conséquence l'école ou l'université pour la gloire, c'est de souffrir avec lui. C'est là qu'il faut que j'étudie, c'est là qu'il faut que je prenne mes grades. Ce n'est que suivant que je prends ma croix chaque jour et que je suis Christ, que je puis soit désirer de monter avec lui sur la Sainte Montagne, soit être prêt à le faire.

La mort vient sur nous ici de bien des manières ; il n'en est pas deux parmi nous qui meurent moralement de la même manière. C'est en suivant Christ que nous sera toujours révélée la nature de la mort dont nous avons à mourir. La mort est l'abandon de tout ce en quoi j'aimerais de vivre, et en quoi je pourrais vivre humainement ; mais comme je suis Christ, je trouve que je dois en faire l'abandon ; et alors, dans la mesure que je meurs à cela, en le suivant, l'accompagnant pour ainsi dire, je trouve que mon âme a grandi dans son désir, sa conception de la gloire, et dans sa préparation pour elle. Je sens que ce à quoi j'ai à mourir est opposé au Seigneur ; mais que la gloire dans laquelle il se trouve est la joie et la ressource de mon cœur. Lorsque Moïse eut le sentiment de la rébellion et de l'état désespéré d'Israël, son œil se porta sur quelque chose au-delà de l'homme, et sa prière fut « Fais-moi voir ta gloire ». Lorsque Étienne eut atteint les limites du témoignage qui devait être rendu à Israël

comme nation, la gloire lui fut présentée comme sa demeure. Il en fut de même pour Paul en prison à Rome, et pour Jean à Patmos. Suivant que chacun avait participé aux souffrances de Christ, il put se réjouir de ce que lors de la révélation de sa gloire, il aurait en partage les transports d'une immense allégresse.

L'usage et l'abus de l'œil

Le premier grand point à établir en vue de s'assurer de l'erreur de quelque chose, c'est d'obtenir une parfaite connaissance de ce qui est véritable et juste. Ce qui est bon doit être unique, tandis que les contrefaçons peuvent varier à l'infini. Un banquier disait un jour comme on lui demandait à quoi il reconnaissait un faux billet : « je n'examine jamais si un billet est faux, je m'assure qu'il est bon ». Si je connais ce qui est bien, c'est chose très facile et très simple pour moi de rejeter ce qui n'y répond point. Plusieurs se fatiguent sans profit en examinant les personnes suspectes, à rechercher s'il y a des fondements au soupçon ; tandis que s'ils s'étaient attachés simplement à ce qu'ils savaient être bien, ils auraient sur le champ discerné et rejeté la fausse prétention, lors même qu'ils n'auraient pas été capables de dire exactement les motifs d'après lesquels ils la rejetaient. Je puis ajouter qu'après avoir rejeté quelque prétention fausse, je puis alors, afin de convaincre les autres, examiner les imperfections qui prouvent son manque de sincérité ; mais la première occupation de mon œil, s'il s'agit de choix ou de discernement, *ne* devrait *pas* avoir pour objet l'imperfection ou le mal.

À quoi donc l'œil doit-il être occupé ? Si je ne suis pas capable de déterminer cela, il ne me sera pas très facile de déterminer à quoi il ne doit pas l'être ; tandis que si je puis décider quelle est la bonne occupation pour mon œil, je puis aisément déterminer ce qui ne l'est pas.

Voici la cause de tant d'indécision et de tant d'inconséquence. On n'a pas déterminé pour soi-même ce qui est bien ; et par suite on tâche de juger de tout ce qui se présente d'après ses mérites propres, au lieu d'en juger d'après les mérites d'un modèle assuré. Or, la juste occupation de l'œil doit être déterminée par rapport à la *puissance qui a droit de le gouverner.* Si le Seigneur a ce droit, alors son occupation doit être en accord avec la pensée du Seigneur et ce qu'il a établi ici-bas, pendant que nous sommes dans le corps. L'emploi d'un organe quelconque tire son caractère du pouvoir qui a autorité sur lui. Si le Seigneur a autorité sur mon œil, il est occupé de ce qui L'intéresse. Si c'est ma propre volonté qui le contrôle, il recevra son caractère de mes goûts et de mes penchants charnels ; et c'est un agent très actif à fournir au cœur naturel ample provision pour son inimitié contre Dieu. Ève vit que le fruit défendu était agréable à la vue, et cela encouragea dans son cœur une inclination à agir dans l'indépendance de Dieu. C'est merveilleux comme le jugement de l'œil nous affecte à l'égard de tout, et combien ce jugement est le fruit de notre propre état d'âme.

Deux personnes peuvent voir la même chose avec des impressions totalement différentes ; mais l'impression communiquée à chacun est en rapport avec son propre état particulier avant que son œil ait ainsi agi. L'un admire, pendant que l'autre se détourne peiné de voir précisément la même scène. Le corps est au Seigneur, et l'œil est au Seigneur ; soit que l'Esprit de Dieu emploie mon œil à embrasser et contempler tout ce qu'il est important pour moi de voir dans ma carrière, soit que le cœur naturel l'emploie à lui fournir des matériaux pour son propre entretien : aussi la « convoitise des yeux » est-elle classée avec la « convoitise de la chair », quoique aucun *homme* n'ait jamais pensé qu'elles pussent être placées ensemble comme moralement égales. Elles nous rattachent toutes deux au monde qui n'est point du Père, et la « convoitise des yeux » est même la plus dangereuse des deux, parce qu'elle est la moins redoutée ou la moins combattue quoique l'Écriture abonde en avertissements touchant les dangers dont l'œil est la source. Souvenez-vous que l'œil transmet à l'âme un message correspondant à la puissance qui l'emploie. Si c'est le Seigneur qui l'emploie, alors ce sont des matériaux pour l'accomplissement de sa volonté que l'impression qu'elle en reçoit, fournit à l'âme. Si c'est mon propre cœur qui l'a employé, l'impression fournira au contraire des matériaux pour son propre encouragement, ce qui pour le chrétien constitue une double perte : car non seulement elle le prive de ce qu'il aurait pu gagner pour le Seigneur ; mais elle lui procure ce qui empêche et exclut son sentiment de l'amour du Père. Combien peu nos cœurs pèsent ces choses, et les prennent à cœur !

L'Écho du témoignage, vol.6, p.89-108

3 – Les trois attitudes de David

Durant le cours de l'histoire si accidentée et si profondément instructive de David, nous le voyons présenté par l'écrivain sacré dans trois attitudes très remarquables, c'est-à-dire prosterné comme un pénitent, assis comme un adorateur, et debout comme un serviteur. Mais nous faisons plus que de le voir dans ces positions, nous entendons le langage qu'il y tient et nous pouvons dire avec vérité que ce qui s'offre à notre vue comme à notre ouïe, est profondément instructif pour nos âmes. Veuille le Saint Esprit nous rendre capables d'en profiter ; et qu'Il dirige Lui-même nos pensées à mesure que nous contemplerons et que nous entendrons le roi David comme pénitent, comme adorateur et comme serviteur.

Nous le trouvons d'abord :

Prosterné comme un pénitent

« Et David jeûna et il passa la nuit couché sur la terre » (2 Sam. 12:16). Ici nous trouvons David couché sur la terre dans l'attitude d'un véritable pénitent. La flèche avait transpercé sa conscience et ces paroles pénétrantes de Nathan : « *Tu es cet homme-là* » étaient tombées avec une puissance divine sur son cœur ; aussi se jeta-t-il dans la poussière accusé par sa conscience et humilié devant Dieu.

Telle est l'attitude. Prêtons maintenant l'oreille au langage. Nous le trouvons contenu dans le cinquante et unième psaume ; mais, oh ! quel langage. Combien il répond pleinement à l'attitude ! « O Dieu, aie pitié de moi selon ta gratuité ; selon la grandeur de tes compassions efface mes iniquités ». C'est là une œuvre réelle. Le pénitent place ses péchés justement à côté de la gratuité et des compassions de Dieu, et c'est incontestablement ce qu'il a de mieux à faire. La meilleure place pour une conscience convaincue de péché est en présence de la miséricorde divine. Lorsqu'un pécheur connaît son état et rencontre l'amour divin, la question du péché est promptement réglée. Dieu trouve sa joie dans le pardon des péchés. Il prend ses délices dans l'exercice de sa miséricorde et le jugement est pour Lui une œuvre étrange. Il veut nous faire sentir la culpabilité du péché – nous le faire juger et haïr. Il ne peut s'écrier qu'il y a la paix, là où elle n'existe pas. Il lance la flèche de manière à ce qu'elle atteigne le but ; mais que Son Nom en soit béni, la flèche qui sort de son carquois est toujours suivie de la tendresse de son cœur, et la blessure que l'arme a occasionnée est toujours guérie par le précieux baume que son amour applique. C'est là l'ordre de Dieu : « Tu es cet homme là ». – « J'ai péché contre l'Éternel ». – « L'Éternel a fait passer ton péché ».

Oui, lecteur bien-aimé, le péché doit être jugé dans la conscience, et plus le jugement sera complet, mieux cela vaudra. Nous redoutons beaucoup un travail superficiel de la conscience ou une fausse paix ; nous nous plaisons à voir la conscience profondément exercée sous l'action de la Parole et de l'Esprit de Dieu, et nous aimons que la grande question du péché et de la justification soit pleinement débattue, puis réglée dans le cœur. Rappelons-nous que Satan se déguise en ange de lumière et cela dans un caractère fort dangereux ; il cherche souvent à procurer aux âmes une paix et un bonheur faux, parce qu'ils ne sont pas basés sur la croix, unique lieu où peut se trouver la provision divine préparée pour les besoins si pressants du pécheur. Les instructions si importantes que nous fournit la parabole du semeur méritent d'être sérieusement pesées. « Et celui qui a été semé sur les lieux rocailleux, c'est celui qui entend la parole et qui la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a pas de racine en lui-même et n'est que pour un temps ; et quand l'affliction ou la persécution survient à cause de la parole, il est aussitôt scandalisé » (Matt. 13:20-21).

Remarquez ces paroles : « Qui la reçoit aussitôt avec joie ». Il n'y a là aucun travail profond de la conscience, aucun jugement moral de soi-même ou du péché, et comme conséquence, aucune profondeur de racine – aucune puissance permanente. Ceci est tout particulièrement solennel et digne de notre sérieuse attention maintenant. Nous ne pouvons méditer trop soigneusement le rapport qui existe entre ces expressions : « aussitôt avec joie », « pas de racine » et « n'est que pour un temps ». Le grand danger est de recevoir par l'intelligence le plan du salut en dehors de tout travail spirituel dans la conscience. Et dans ce cas l'évangile est souvent reçu avec de joyeuses émotions. Les sentiments naturels ont éprouvé quelque impression, mais la vérité n'a pas atteint le cœur ; aucun sillon n'a été tracé par l'action de la parole et, en conséquence, lorsque les épreuves surviennent, il n'y a aucune puissance pour persévérer. Il est manifesté que l'œuvre est toute superficielle et qu'elle ne peut supporter les rayons brûlants du soleil.

Mais nous ne désirons pas cependant que le lecteur suppose que nous attachons au travail de la conscience pour la conversion une importance plus grande qu'il ne doit avoir. Nous sommes pleinement persuadés que c'est le Christ auquel nous parvenons, et non la manière dont nous arrivons à Lui, qui sauve nos âmes ; de plus, le sûr fondement de la paix de l'âme n'est pas une suite d'exercices quelconques du cœur, de la conscience ou de l'intelligence. Rien autre que le sacrifice divinement efficace du Fils de Dieu ne purifie la conscience et ne procure la paix à l'âme convaincue de péché. C'est l'assurance que la question importante du péché a été réglée une fois et pour toujours sur la croix, assurance reçue sur l'autorité de Dieu et par la grâce du Saint Esprit, qui affranchit l'âme et procure une paix que rien ne peut troubler.

Cela est tellement simple que si quelqu'un nous disait : « J'ai la paix parce que j'ai traversé de profonds exercices de conscience » nous répondrions sans hésiter à une telle personne qu'elle s'abuse elle-même. Ce n'est jamais le travail de la conscience qui a satisfait aux droits de Dieu ; et, par conséquent, ce ne sera jamais cela non plus qui répondra aux besoins d'une âme qui sent son état de ruine. Christ est tout, et quand nous le possédons rien ne nous manque. Nous estimons que c'est une complète erreur, pour qui que ce soit, de se reposer sur la manière dont il a été converti. De fait, c'est accorder à l'ennemi un avantage dont il ne manquera pas de faire usage pour ébranler la confiance. Le fondement de la paix du croyant n'est pas d'avoir été converti de telle ou telle manière, ou d'avoir éprouvé telle ou telle chose, ou bien d'avoir pleuré beaucoup ou combattu avec énergie ou prié avec ferveur : toutes ces choses ont leur place et leur importance. Nous ne supposons pas que Paul oublia ou même oubliera jamais le moment qu'il passa sur la route de Jérusalem à Damas ; mais nous sommes parfaitement assurés que jamais il ne fonda sa paix sur les circonstances si merveilleuses de sa conversion. Jamais Luther ne put oublier ses deux années de cloître ; mais jamais aussi il ne fit reposer sa paix sur les profondes angoisses qu'il traversa alors. Le bourbier du découragement ne s'effaça pas de la mémoire de Bunyan ; mais les souffrances morales qu'il y endura ne devinrent pas la base de sa confiance.

Sans nul doute, les exercices d'âme que subirent ces trois hommes remarquables, exercèrent une importante influence sur leur marche entière et sur leur caractère de chrétiens et de serviteurs ; mais le terrain de leur paix ne fut pas quoi que ce soit qu'ils eussent éprouvé ou traversé, mais simplement ce que Christ a accompli pour eux sur la croix. Il doit en être ainsi toujours. Christ est tout et en tous. Ce n'est pas Christ suivi de certaines impressions, mais Christ seul. Que les âmes se souviennent constamment de cela, et qu'elles comprennent que, si nous insistons beaucoup vis-à-vis de nos lecteurs sur l'immense importance d'un travail profond et réel dans la conscience, nous ne voulons pas dire que c'est sur cela qu'ils doivent se reposer, mais bien sur l'œuvre de Christ accomplie sur la croix. C'est l'œuvre faite pour *nous* et non pas l'œuvre produite *en nous* qui sauve nos âmes. Il est vrai qu'elles se lient étroitement l'une à l'autre, et ne doivent par conséquent pas être séparées, quoique demeurant très distinctes et ne devant pas être confondues. Nous ne savons rien de l'œuvre accomplie pour nous avant que l'œuvre soit accomplie en nous ; mais c'est précisément en proportion de la profondeur et de l'intensité de l'œuvre produite en nous, que nous jouirons d'un repos assuré et complet dans l'œuvre faite pour nous.

Mais il est un autre point au sujet duquel nous sommes également très désireux que toute confusion soit évitée. Certaines personnes pourraient supposer que le but de nos remarques sur David comme pénitent, est de prouver, qu'à moins d'être passés par les mêmes exercices, nous n'avons aucun fondement pour croire que nous avons vraiment été régénérés. Ce serait une grave méprise, car en premier lieu, David était un enfant de Dieu longtemps avant d'être arrivé au moment solennel sur lequel s'est arrêtée notre méditation [9]. De plus nous croyons que David trouva un baume consolant, non dans des exercices intérieurs, mais dans des communications qui lui furent faites, savoir : dans l'assurance et les promesses précieuses que Dieu donna à son âme. Il ne s'arrêta pas au fait que la flèche avait pénétré son cœur par ces paroles : « Tu es cet homme-là », ni au cri par lequel il avait répondu : « J'ai péché contre l'Éternel ». Non, mais il s'arrêta à la précieuse vérité qui lui fut apportée par ces mots : « Le Seigneur a fait passer ton péché ».

Finalement nous souhaitons qu'aucune âme ne soit troublée par la pensée que les premiers instants de sa vie spirituelle ne furent pas signalés par de profonds sentiments de deuil et de tristesse, mais plutôt par des émotions paisibles et heureuses. Il est impossible que « la bonne nouvelle » du salut fasse autre chose que réjouir l'âme croyante. Il y avait une grande joie dans Samarie lorsque Philippe y prêchait Christ, et l'eunuque continua son chemin tout joyeux lorsqu'il eut apprit que Jésus était mort pour ses péchés. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment quelqu'un pourrait-il croire au pardon des péchés et ne pas être rendu heureux par la foi ? Impossible. « Un grand sujet de joie ne peut que réjouir nos pauvres cœurs.

« Ineffable transport, quand j'appris par la foi
Que ton salut, ta paix, ton ciel étaient à moi. »

Assurément telle a été notre expérience. Mais ce fait détruit-il en aucune manière la valeur d'une œuvre profonde de l'Esprit de Dieu dans la conscience ? Ah ! nullement. Un homme affamé apprécie le pain, et quoiqu'il ne pense pas à se nourrir des douleurs que la faim lui occasionne, cependant ces douleurs mêmes lui font d'autant plus apprécier le pain. Il en est ainsi de l'âme, elle n'est pas sauvée par ses souffrances ; mais plus les exercices qu'elle aura traversés seront profonds, plus elle se saisira joyeusement de Christ et plus son christianisme sera affermi et vivant.

Voici ce qu'il en est, lecteur bien-aimé : c'est que de nos jours nous apercevons, dans la chrétienté de nom, une effrayante audace et un sang-froid que nous redoutons excessivement. Nous rencontrons une foule de gens qui ont atteint une fausse paix sans passer par des exercices de conscience et sans que la puissance de la croix ait été appliquée à la nature et à ses penchants. C'est là un terrain pierreux ; aussi la semence n'y a-t-elle aucune racine – aucune profondeur – aucune puissance – aucune stabilité. De telles personnes se séduisent elles-mêmes, et, par le caractère de leur christianisme, contribuent puissamment à la formation du canal dans lequel le courant de l'infidélité fera bientôt couler ses eaux empoisonnées et désastreuses. Nous croyons que cette orthodoxie froide et inefficace et cette profession sans vie, préparent ce débordement de mal qui va prochainement s'étendre sur le monde civilisé tout entier.

C'est là une pensée vraiment solennelle sous l'impression de laquelle nous nous trouvons, aussi ne pouvons-nous la cacher à nos lecteurs. Il nous tarde de voir un témoignage plus décidé pour Christ – une marche plus fervente – un plus grand abandon de cœur et une consécration complète au Nom et à la cause de Christ. Nous soupirons et prions pour cela ; mais nous ne nous attendons pas à trouver la réalisation de ces choses chez ceux qui ne connaissent pas ce que c'est que d'avoir la conscience exercée et qui n'ont pas expérimenté la puissance de la croix de Christ.

Cependant n'anticipons pas sur ce qui se présentera à nous avant d'arriver au terme de notre sujet. Dieu voulant, notre méditation s'arrêtera un peu sur le dévouement personnel et si magnifique de David. Pour le moment, contemplons-le dans la seconde de ses attitudes remarquables, c'est-à-dire :

[9] Le lecteur se rappellera qu'en parlant des trois attitudes de David, nous ne les présentons pas dans leur ordre historique, mais simplement comme servant à illustrer trois grands points de l'histoire des saints de Dieu.

Assis comme un adorateurs

En ouvrant le septième chapitre du second Livre de Samuel, nous trouvons David assis dans sa maison de cèdres, et envisageant les diverses gratuités dont la main de Jéhovah l'avait entouré. « Or, il arriva qu'après que le roi fut assis en sa maison, et que l'Éternel lui eut donné la paix avec tous ses ennemis d'alentour, il dit à Nathan le prophète : Regarde, maintenant j'habite dans une maison de cèdres, et l'arche de Dieu habite dans des courtines. Et Nathan dit au roi : Va, fais tout ce qui est en ton cœur ; car l'Éternel est avec toi ».

En un mot, le désir de David était de bâtir une maison pour Dieu. Mais il n'était pas l'homme pour cela et le temps n'était pas non plus venu. Nathan est aussitôt envoyé pour corriger son erreur. L'intention était bonne, mais cela ne suffisait pas ; il fallait aussi que le temps convînt. David avait répandu beaucoup de sang et il y avait encore des ennemis et du mal à réprimer. Et David devait aussi apprendre de plus profondes leçons de la grâce. Sûrement Dieu avait beaucoup fait pour lui, cependant tout cela s'effaçait pour ainsi dire devant les promesses qu'Il lui donnait encore. Si une maison de cèdres était glorieuse, une maison et un royaume éternels l'étaient davantage. L'Éternel te fait savoir qu'« Il te bâtira une maison ». Dieu renversait les choses. Ses voies passées étaient pleines de grâce – Ses voies futures pleines de gloire. La main d'amour qui avait élu David l'avait retiré d'auprès des brebis pour le placer sur le trône. « Et encore cela t'a semblé être peu de chose, ô Seigneur Éternel, car tu as même parlé de la maison de ton serviteur pour un long temps ». Le passé et l'avenir sont placés devant David dans toute leur merveilleuse grandeur, aussi n'a-t-il qu'à s'incliner et à adorer. « Alors le roi David entra et s'assit *(v.Angl.)* devant l'Éternel et dit : *Qui suis-je* ? ô Seigneur Éternel ? ». C'est ici que nous avons la seconde attitude de David. Au lieu de sortir pour bâtir un temple à l'Éternel, il entra et s'assit devant Lui. Il y a en cela une grande beauté morale et une extrême puissance. Pour un œil dépourvu d'intelligence, l'attitude de David peut sembler être celle de l'oisiveté ; mais il n'en est rien et nous pouvons être assurés que nul ne peut se tenir debout comme serviteur à moins d'avoir, premièrement, été assis comme adorateur. Montrez-nous un homme qui a vraiment occupé la place d'un adorateur et nous vous en montrerons un qui, lorsqu'il s'est levé, a été un vrai serviteur.

Et, remarquez-le, être *assis* devant le Seigneur, c'est tout autre chose que d'être assis devant *notre* travail – *notre* service – *nos* prédications – *nos* circonstances, etc. Il arrive souvent que nous sommes tentés de nous asseoir et d'arrêter nos regards sur nos exploits, lors même que ces exploits sont l'œuvre du Seigneur. Mais de telles dispositions ne manqueront pas de produire la faiblesse. Être occupé de soi, c'est ce qu'il peut y avoir de plus misérable. Il est bon et juste d'éprouver de la reconnaissance lorsque le Seigneur a daigné se servir de nous dans son œuvre, mais oh ! puissions-nous être gardés de fixer nos regards sur le moi, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente. Ne soyons pas trouvés étudiant complaisamment les diverses choses dans lesquelles nous avons pu être occupés ou les différentes sphères d'action auxquelles nous avons pu prendre part. Tout cela ne fait qu'enfler notre nature tandis que l'âme en est rendue pauvre et stérile.

Notez la différence. « Alors le roi David entra et s'assit devant l'Éternel et dit : *Qui suis-je* ? *». Le moi* est toujours sûr de tomber dans l'obscurité et dans l'oubli lorsque nous sommes assis devant le Seigneur. Vraiment nous ne savons trop ce que nous pouvons admirer le plus, l'attitude et le langage. *Il s'assit* et dit : « *Qui suis-je* ? ». Tous deux sont admirables – tous deux d'un ordre moral vraiment exquis. Oh ! apprenons à connaître beaucoup plus leur profonde signification et leur puissance pratique. Puissions-nous éprouver ce que c'est qu'être assis dans la présence divine et y oublier le moi et tout ce qui lui appartient !

Nous n'essaierons pas de développer le cinquante et unième psaume qui, nous l'avons dit, est le langage de David comme pénitent, ni le septième chap. De 2 Sam., qui rapporte son langage comme adorateur ; nous n'avons fait que présenter ces précieux chapitres à l'attention du lecteur et nous poursuivons notre étude, en envisageant David,

Debout comme un serviteur

« Puis le roi David se leva sur ses pieds » (1 Chr. 28:2). Voilà qui complète le tableau de ce magnifique caractère. Nous l'avons vu couché sur la terre, ayant la conscience atteinte et le châtiment suspendu sur sa tête. Nous l'avons vu assis dans le sanctuaire envisageant les effets de la grâce derrière lui, et anticipant les brillants rayons de gloire qui l'attendaient. Et nous le voyons maintenant se lever dans l'esprit d'un vrai serviteur, pour se placer lui et tout ce qu'il peut avoir aux pieds de Jéhovah. Tout ce que nous avons vu porte le cachet de la réalité. Le cri du pénitent – les aspirations de l'adorateur et les paroles de dévouement et de consécration – tout est simple, fervent et profond. « J'ai préparé *de toutes mes forces* pour la maison de mon Dieu ». « Et outre cela parce que *j'ai une grande affection* pour la maison de mon Dieu ». Quel oubli de soi et quel dévouement ! David ne devait pas avoir l'honneur de bâtir la maison, mais qu'était cela pour quelqu'un qui avait trouvé sa place dans le sanctuaire et avait appris à dire « Que suis-je ? ». Il importait peu à David qui bâtit la maison. C'était la maison de son Dieu et cela lui suffisait. La force de son bras, l'amour de son cœur, et les richesses de son trésor sont joyeusement consacrés pour un tel objet.

Nous voudrions nous arrêter ici pour approfondir ces choses, mais il faut que nous terminions. Veuille le Saint Esprit appliquer ces choses à nos cœurs. Lecteur chrétien, ne soupires-tu pas après un dévouement plus entier à ton précieux Maître ? Ne désires-tu pas te consacrer plus complètement, avec tout ce que tu possèdes, à Christ

et à son témoignage sur la terre ? Oh ! alors tiens-toi plus près de Lui. Recherche davantage sa présence. Tu as été relevé de l'attitude de pénitent, va maintenant et t'assieds pour contempler et adorer, et alors, lorsque l'occasion se présentera, tu seras prêt à occuper la place d'un véritable serviteur.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.108-119

4 – 2 Chroniques 18

Durant les jours de déclin de la maison de David, l'Esprit de Dieu ne laisse pas de visiter occasionnellement le peuple, comme nous le voyons dans le second Livre des Chroniques. Le Seigneur envoie ses prophètes « se levant de bon matin et les envoyant » ; et ces prophètes avertissaient, menaçaient, et conseillaient « jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de remède », et que Juda fut emmené en captivité.

La même chose se voit, dans une certaine mesure, dans l'histoire des Dix tribus, ou le royaume d'Israël, ainsi que nous le montrent les deux livres des Rois. Maintes et maintes fois les prophètes avertirent le peuple, jusqu'à ce qu'Israël fut transporté en Assyrie.

Mais ces visites ou ces énergies de l'Esprit en Israël, se distinguèrent, à ce qu'il me semble, de ce qu'elles étaient en Juda. On ne voit pas que jamais elles apportassent consolation ou encouragement. C'est qu'en effet, Israël dès l'origine s'était révolté contre Dieu aussi bien que contre David ; – et le train qu'inaugura la maison de Jéroboam, toutes les familles qui régnèrent successivement sur Israël, celle de Baësha, celle de Omri, celle de Jéhu, le suivirent. Aussi quand il agit en Israël, l'Esprit semble toujours agir en *étranger.* C'est ainsi qu'au tout premier commencement, l'homme de Dieu, envoyé contre l'autel à Béthel, reçut défense d'y manger, d'y boire, de s'y arrêter, ou même de retourner par le même chemin par lequel il était allé. Nous trouvons quelque chose de pareil dans l'instruction donnée au jeune homme qui fut envoyé pour oindre Jéhu, sur la manière dont il devait se conduire. Élie et Élisée suscités par l'Esprit dans le royaume des Dix tribus, y apparaissent comme des étrangers, tout le long de leur ministère. Leur marche n'a rien de suivi ni de régulier. Ils ne reconnaissent pas de maison de Dieu dans le pays, et chacun d'eux fournit au Seigneur Jésus, dans son enseignement contenu en Luc 4, des exemples de la manière dont Dieu agit en grâce en dehors des frontières du peuple élu. Je parle, on le comprend, des allusions qu'Il fait dans ce passage à la veuve de Sarepta, et à Naaman, le Syrien.

En Juda, au contraire, l'Esprit était *chez lui,* et avait une œuvre *variée* à poursuivre. À la fin des jours de décadence de Juda, le Seigneur reconnaît sa maison parmi eux (voir 2 Chr. 36). Et quoiqu'il fasse généralement entendre par ses prophètes un langage d'avertissement et de reproche, il ne laisse pas pourtant aussi parfois de donner des conseils, des consolations, et des encouragements.

Ainsi Roboam est averti de ne pas aller contre les tribus révoltées avec l'espérance de les ramener, parce que cette révolte avait été le jugement de Dieu contre la maison de David. Cet avertissement était donc un miséricordieux conseil.

Aux jours de Josaphat et d'Amatsia, l'Esprit fit avertir par divers prophètes, les rois de la maison de Juda, de se garder de toute alliance avec la maison d'Israël. C'était un acte de bonté.

Asa et Ézéchias, et les jours de Joas, dans la personne de Jehoïada, rendent témoignage de quelle manière puissante et bénie l'Esprit pouvait parfois venir à l'aide de Juda.

L'époque de Josias nous présente même une action de la grâce de Dieu par son Esprit, d'une forme toute particulière. On trouve le livre de Dieu, et alors l'Esprit, par la bouche de Hulda, la prophétesse, interprète les circonstances du moment à la lumière du Livre.

Or, toute cette énergie diverse de l'Esprit de Dieu, dans les jours de décadence du royaume de Juda, renferme un enseignement pour nous aujourd'hui. Mais entre tous les exemples de l'action et de l'énergie de l'Esprit à cette époque-là, celui que notre chapitre (2 Chr. 18) nous présente est l'un des plus solennels et des plus saisissants.

Toute la scène est extrêmement importante et sérieuse : il y a là les deux esprits, l'esprit impur et l'Esprit de Dieu, l'esprit qui sort *de par* le Seigneur, et l'Esprit *du* Seigneur.

Le monde, ou l'apostat, s'y trouve dans la personne d'Achab.

Le saint enlacé, souillé, s'y trouve aussi dans la personne de Josaphat.

L'homme séparé, le témoin de Christ, se voit dans Michée.

Et en outre, nous avons la destinée diverse, pour ainsi dire, ou l'histoire des différents acteurs dans cette scène solennelle, et, à la fin de tout cela, le roi de Juda et le roi d'Israël.

L'esprit de séduction, l'esprit impur, est ici, poursuivant l'œuvre de l'endurcissement et de l'aveuglement de l'apostat Achab avant que sa destruction arrive – car maintenant la mesure de ses iniquités était venue à son comble. Mais l'Esprit de Dieu s'y trouve aussi dans le prophète Michée, fidèle, et en conséquence, affligé et *souffrant* – affligé sans nul doute, de la triste, impure liaison entre les saints et le monde, que ce moment-là manifestait dans la réunion de Josaphat et d'Achab assis l'un à côté de l'autre, souffrant même jusqu'aux liens et à la prison, comme de la part du monde, de la main d'Achab.

Les énergies qui se montrent ici à l'œuvre sont certes d'une nature bien frappante. L'esprit d'erreur encourage le roi d'Israël à aller en avant avec tous ses projets, lui promettant qu'il ne trouvera sur son chemin que victoire et prospérité. Sédécias, un des faux prophètes, va même jusqu'à se faire des cornes de fer comme symbole de la force avec laquelle Achab heurtera ses ennemis jusqu'à les détruire. Sédécias ne tenait pas compte de l'état moral où tout se trouvait alors, soit Achab personnellement, soit son royaume. Cela n'était rien pour lui : quelle importance peut y attacher un faux prophète ? Mais Sédécias fait et dit tout ce qu'il peut pour presser Achab d'aller son chemin et de poursuivre la réalisation de tous les desseins et de tous les désirs de son cœur, l'assurant de tout l'honneur et des richesses qui l'attendaient.

N'ai-je pas le droit de dire que c'est un aspect tout à fait semblable que présentent les jours actuels ? On ne fait pas entrer en ligne de compte la condition morale du monde, son caractère aux yeux de Dieu. Il s'encourage à aller en avant. « Le progrès ! » telle est la devise écrite maintenant sur son drapeau. « Excelsior » voilà son mot d'ordre ! Plus haut, plus haut encore dans les entreprises et les conquêtes de l'habileté et de la capacité humaine ! Qui se préoccupe d'un Seigneur rejeté ? Qui y songe même ? Il se peut bien que le sang de Jésus ait autrefois souillé la terre, mais la terre est encore fertile. L'homme s'est séparé de Dieu, mais il est habile et possède d'amples ressources pour bâtir une ville et une tour. Si jamais il fut un temps où l'homme ait été encouragé à aller en avant, c'est sans contredit le moment actuel. On ne tient aucun compte du caractère de la condition des choses devant Dieu ; plus d'un Sédécias se fait des cornes de fer ; plus d'un cœur séduit, plus d'une main exercée, prophétisent le sûr progrès du monde et en esquissent le tableau.

De son côté, la religion du jour fait aussi entendre au monde des paroles flatteuses relativement à toutes ses aspirations et ses espérances, entièrement ignorante du caractère qu'il a devant Dieu. Mais c'est dans la bouche de Michée, organe qu'il était de l'Esprit de Dieu, que se trouve le langage de la vérité.

Michée annonce au roi d'Israël que Ramoth de Galaad sera témoin de sa chute et de la dispersion de ce troupeau que, comme berger en Israël, il était maintenant occupé à rassembler en ce lieu. Ce n'est point de progrès et de triomphe qu'il parle, mais de jugement.

Certainement, c'est là une parole pour nous, car c'est un tableau tout pareil que présente aujourd'hui la chrétienté, en sorte que ce chapitre rend abondamment témoignage de tout ce qui se peut voir autour de nous en caractères plus saillants encore : une élection fidèle, affligée, en quelques lieux dans la souffrance – des saints souillés par des alliances mauvaises – le monde avec ses espérances et ses progrès d'une importance toujours croissante – et *un esprit* de mensonge et d'impureté encourageant le monde parfaitement insouciant de son caractère devant Dieu. N'est-ce pas là ce que nous lisons dans ce chapitre, et ce que nous pouvons lire aussi clairement dans ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux ?

Qu'il me soit permis de faire remarquer encore qu'il y a quelque chose de tout cela en Luc 19.

La multitude est tout entière à la marche du Seigneur vers Jérusalem. On pense que le royaume de Dieu va paraître *à l'instant* : il ne faut plus, juge-t-on, qu'un tout petit « progrès ». Le Seigneur se dirigeait vers la cité royale ; et il n'avait qu'à l'atteindre, selon qu'on semble l'avoir imaginé, pour que la gloire apparût, et que se levât le jour de la puissance du royaume. Hélas ! On ne pesait pas dans les balances de Dieu l'état présent d'Israël – on ne l'appréciait pas dans ses rapports avec Dieu, qui donnent seuls aux choses leur véritable caractère.

La parabole de l'Homme Noble qui s'en alla dans un pays éloigné, est alors mise en avant par le Seigneur dans le but de rectifier cette pensée de la multitude – et peu après il fait dans la ville son entrée officielle mais uniquement pour qu'il fut manifesté que les choses étaient là dans une condition telle, dans un tel état *moral,* que certainement Dieu ne saurait y déployer sa gloire ; et, en conséquence, au lieu de faire apparaître à l'instant le royaume, Jésus se retire dans le jugement : il faut pour la gloire un vaisseau net.

Tout cela est plein de signification – et, de même que notre chapitre, a une voix pour nos jours. Si, en effet, la génération actuelle, au sein de la chrétienté a besoin d'être avertie, c'est à coup sûr à l'égard de ceci, qu'il faut estimer les choses à la lumière de Dieu en rapport avec ce fait d'une portée immense pour le monde, que Jésus le Christ de Dieu a été rejeté. Il n'y a pas d'autre manière divine de les apprécier. Mais cette génération ne possède pas ce secret – pas plus que ne le possédaient la multitude de Luc 19 qui ne considérait pas la condition morale de Jérusalem mais attendait la réalisation immédiate du royaume, ou les prophètes qui promettaient au roi d'Israël, progrès, prospérité et triomphe, en dépit de l'état d'apostasie où toute chose était alors en Israël.

Que les saints de Dieu se souviennent, je le répète, qu'il faut pour la gloire un vaisseau net. L'Esprit de feu et de jugement doit faire son œuvre dans la nuée de jour, avant que la splendeur de feu flamboyant de nuit repose sur toute l'étendue du Mont de Sion et sur ses assemblées, comme s'exprime le prophète (És. 4:4, 5). Les anges du Fils de l'Homme doivent cueillir de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, avant que les justes puissent briller dans le royaume, comme le dit le Seigneur des prophètes, Lui (Matt. 13:41-43).

Et certainement les ministres du jugement trouvent ce qui est réservé pour le jugement. À la fin Josaphat est préservé, et Achab tombe, quoique tout tendît à amener le résultat contraire. Le roi s'était déguisé ; et l'ordre du roi de Syrie avait désigné pour l'épée, le personnage qui se présenterait sous l'aspect sous lequel précisément se montrait Josaphat. Mais c'était Dieu qui était le juge ; il tenait en ses mains l'issue, et les *aigles* qu'il envoie savent sur le *cadavre* de qui ils doivent fondre (Luc 17). « Où sera-ce Seigneur ? » demandèrent les apôtres étonnés : « Là où est le corps » répondit leur Maître, « là aussi s'assembleront les aigles ». Je le dis encore : les ministres

du jugement savent découvrir ce qui doit être fait par le jugement. Le Juge de toute la terre fera justice. La flèche du Tout-Puissant atteindra sûrement son but, comme elle le fait ici, et Achab, l'apostat, le représentant du monde révolté, tombe pour toujours.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.120-127

5 – Ma grâce te suffit car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité – 2 Cor. 12:9

Ces paroles de Dieu qui s'adressèrent directement à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité », sont littéralement connues et assez généralement répétées par tout ce qui, dans la Chrétienté, donne quelque signe de vie religieuse. Mais bien heureux ceux qui en ont l'esprit, vu la position réelle et effective qu'elles leur font dans ce dernier cas.

Par grâce, mot devenu vulgaire, mais qui n'a aucun sens bien précis, bien déterminé ou vivant, dans un langage presque tout de routine, dans une langue à la mode, il faut entendre dans l'Écriture la faveur de Dieu ; grâce signifie *faveur,* un bien offert et non mérité ; comparez, 1 Jean 14:17 – Rom. 3:24 – Éph. 2:8-2 Cor. 4:14, 15. – Dans les choses humaines, dans la vie commune, l'on demandera, un tel occupe-t-il cet emploi ou cette place en récompense de ses services ? – Et souvent la réponse sera négative dans un sens, positive dans l'autre ; – non, dira-t-on, c'est par faveur, par protection qu'il en jouit. – C'est ainsi que ce qui provient de Christ est tout par faveur, tout de protection, ou en pur don, Jésus lui-même, la source de tout bien, étant, ni plus ni moins, *le don de Dieu.* Personne, je pense, ne se glorifiera d'avoir mérité que Jésus Christ vînt au monde. Les Corinthiens étaient charnels ; quoique enfants de Dieu ils étaient des enfants en Christ ; l'Apôtre n'avait pu leur parler comme à des hommes spirituels, mais seulement comme à des hommes charnels qui se glorifiaient dans les hommes ; de plus, il y avait parmi eux des professants, et plusieurs, qui se glorifiaient selon la chair. – 1 Cor. 3 ; 2 Cor. 11. Tout cela était la manifestation de quelque levain qui causait de graves désordres à Corinthe. Et cela ne pouvait que porter atteinte à la gloire de Dieu ; mais de plus, c'était de nature à légitimer des craintes dans le cœur de Paul au sujet des Corinthiens : « Je crains que comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, de même vos pensées ne soient corrompues et (détournées) de la simplicité envers le Christ ». – Le serpent séduisit Ève par l'appât de l'élévation ; pour remettre à sa vraie place ce qui s'élevait ou s'enflait parmi les Corinthiens, l'Apôtre se vit contraint de se glorifier, quoiqu'il ne fût pas insensé, « comme un insensé », dit-il ; puisqu'il y a toujours de la folie à s'occuper de soi pour s'enfler, même à l'occasion des bénédictions les plus réelles. – Paul se sentit forcé de donner aux Corinthiens quelque aperçu de ce qui aurait pu être pour lui un sujet de gloire incontestablement, s'il avait cru devoir se faire valoir lui-même à l'occasion de ce qu'il avait reçu du Seigneur. – « Il ne m'est pas convenable en effet de me glorifier, car j'en viendrais à des visions et à des révélations du Seigneur, etc Quand je voudrais me glorifier je ne serais pas insensé, car, je dirais la vérité ; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il me voit être ou de ce qu'il a pu entendre dire de moi ». Toujours est-il qu'il avait été ravi jusqu'au troisième ciel, dans le paradis, et qu'il avait entendu des paroles ineffables, etc. – Au dessus donc de tout ce que ceux qui se vantent ont à dire d'eux-mêmes, il ne faut pas oublier ce qui se dit dans le troisième ciel, dans le paradis, « paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer ». Et Paul les avait ouïes.

En un mot c'étaient des révélations extraordinaires que l'Apôtre avait eues quatorze ans auparavant ; il n'en avait rien dit jusqu'ici, et maintenant il ne les mentionnait qu'avec une mesure extrême ; à la suite de ces révélations, il avait été mis à l'épreuve de l'écharde et de l'ange de Satan, afin qu'il en fût souffleté, ou humilié, et qu'il ne s'élevât point. La disposition à s'élever est qualifiée dans l'Écriture *d'orgueil de la vie* (1 Jn. 2). Une écharde est un bois qui s'enfonce dans les chairs, symbole ici de quelque épreuve ou affliction vivement sentie, comme ce que l'on ne peut qu'éprouver, quand on est comme le résidu d'Israël exposé à la malice païenne des Sidoniens, ses voisins (Éz. 28:24) ou comme Job à des adversités, ouvrage de Satan. L'Apôtre avait prié trois fois le Seigneur, afin que cette écharde se retirât de lui ; la réponse à sa supplication avait été : « Ma grâce te suffit, etc ». De quel prix en effet ne doit pas être la grâce, la faveur ou l'amitié, qu'on nous permette ce mot, l'amitié toute puissante de Celui qui, par la mort, a détruit dans sa résurrection celui qui avait l'empire de la mort, à savoir le diable ! La disposition de tout homme, et c'était celle de Paul selon sa nature, c'est de jouir de sa portion en l'absence de toute difficulté ou dans l'éloignement de la difficulté qui est survenue : chacun aimerait vivre sans tracas. Mais il est une position plus riche et plus digne de Dieu que cela : c'est celle de pouvoir jouir d'un bonheur inaltérable, à côté de la difficulté, avec et malgré la difficulté ; c'est de pouvoir essuyer l'orage sans effroi, dans le calme du cœur, au milieu d'un désert où il faut à chaque instant s'attendre à l'orage ; c'est de pouvoir passer par la fournaise du feu ardent, sans sentir l'odeur du feu, ou sans en éprouver l'action, que dans ce qu'il est à désirer qui soit consumé comme des liens. Et pour ceci, il faut ce que le Seigneur assure à l'Apôtre : « Ma grâce te suffit, j'accomplis ma force dans l'infirmité ». L'on peut dire que dans le sens le plus élevé et le meilleur, la supplication de Paul était exaucée, car une difficulté vaincue par un prompt secours est près d'être détruite ; ainsi Paul, éprouvant dans son infirmité la force et la vertu du Seigneur qui le mettaient au-dessus de la difficulté, qui l'en faisaient triompher, était exaucé au-delà de son souhait ; il faisait l'expérience des ressources de la grâce pour le soulagement du juste dans ses maux qui sont en grand nombre. Mais de là, remontant à la source de ces secours, qu'y trouvait-il ? la faveur, la grâce, un cœur d'amour, une bienveillance divine, la face sereine et cordiale d'une Majesté dont le regard était sur lui, en affection, en sympathie pour toute chose. – Et c'est cela qui fortifie et qui délivre.

– Que de choses n'aurait-on pas pu dire à Paul pour relever son courage ébranlé par tout ce qui s'opposait à ses intentions généreuses. L'on aurait pu insister sur ses dons, sur les fruits de son travail, sur le nombre de ses amis ; mais tout cela, quoique vrai, n'était rien comparativement à un regard du Seigneur lui exprimant son amour ; comparativement à cette nouvelle garantie sur le résultat de tout, à cette parole immuable de la bouche de Dieu : tu es en grâce, tu es en faveur auprès de ton Seigneur ; ma faveur te suffit, tu es par ma force plus que vainqueur. – L'Apôtre poursuit :

« Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi. – C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les difficultés pour Christ, car, quand je suis faible, alors je suis fort ». – D'après ce qui a été remarqué plus haut, ceci me paraît bien simple : « Je me glorifierai donc plutôt », etc. Ma pensée sera occupée plutôt de mes infirmités et difficultés pour Christ, afin que, aussi, ne perdant pas de vue la puissance de Christ, je la savoure, à l'occasion même de ces infirmités, que je la sente reposant sur moi. C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, dans les outrages, etc. Il m'est avantageux, il m'est doux au-dessus de toute expression, quoique sur l'heure le sujet de tristesse cause de la tristesse, et que l'écharde soit l'écharde, d'être ramené à la jouissance de ce que Christ est, à la jouissance de ses consolations, de ses secours, de sa vertu, mais principalement du plus excellent des privilèges provenant de sa faveur, à celui de contempler sa face d'autant plus ravissante de beauté qu'elle est pleine de grâce et de vertu, et en cette présence de sentir mon pénible moi s'effacer et tout mon être se revêtir de ce qui est agréable à Dieu, de la sainte image de Christ, de gloire en gloire. Qu'au moment où quelque objet désagréable vient se produire à ma vue, un autre objet par son aspect infiniment plus digne d'attention vienne captiver mes esprits, et hors de toute proportion vienne verser joie sur joie dans mon âme que la vue du premier attristait et remplissait d'amertume ; que la présence de l'un par l'esprit du mal, m'ait occasionné la présence du dernier accouru à mon secours : voilà ce qui, certes, me rendra les difficultés acceptables, ce qui me fera même prendre plaisir dans les difficultés, mais il ne faut pas l'oublier, dans les difficultés pour Christ, parce que c'est dans celles-ci que j'ai Christ et non dans celles que je me crée par ma faute, quoique les compassions de Dieu soient, du reste, par-dessus tout. Voilà donc ta portion en Christ, cher enfant de Dieu, c'est que ton écharde qui salutairement t'humilie, c'est que le démon qui te harcèle, sous un déguisement de lumière en perfection peut-être, après tout te font mieux apprécier Christ, ce qui est ta délivrance et leur destruction. Que toutes tes peines, tes amertumes, tes épreuves aient donc pour effet constant de te faire fixer le regard sur cette face radieuse de faveur comme l'étoile du matin, sur cette fraîcheur d'aurore nouvelle qui va se lever sur toi pour t'introduire là où, à tes côtés, devant toi, au-dessus de toi, tu ne verras, tu ne goûteras que gloire de Christ, douceur et joie en Christ.

Le vieillard Siméon dans le temple, en présence de la Parole faite chair venue pleine de grâce et de vérité, dit à Marie la mère du petit enfant Jésus, entre autres choses : Une épée te transpercera l'âme, prédiction qui s'accomplit en Golgotha ; mais là même, cette mère, transpercée par la douleur, eut un touchant témoignage comme quoi elle n'était nullement oubliée par Celui qui l'avait prise en sa faveur – Il dit à Jean : « Voilà ta mère, et aussitôt le disciple la prit chez lui ». Peu après on la voit, et pour la dernière fois, après la résurrection et la glorification anticipée de Christ, à genoux avec les disciples (Act. 1), priant et attendant la promesse du Saint Esprit. Cet Esprit de gloire repose sur vous, enfants de Dieu, souvenez-vous-en dans la douleur qui vous est causée par l'écharde ; ne l'oubliez pas, vous en êtes scellés pour le jour de la rédemption ; ne l'attristez donc pas, mais dans vos infirmités et difficultés pour Christ, recevez-en les communications et les consolations, espérant patiemment la promesse qui vous concerne. Que Dieu le fasse. Amen.

N. B. – Ce qu'il faut entendre par infirmités ici s'explique au vers. 10 ; « car quand *je suis faible,* etc » – il n'y est pas question de péchés commis, mais plutôt de faiblesses senties ou éprouvées en présence de la grandeur de l'œuvre de Christ et de l'opposition qui lui est faite.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.127-133

6 – L'esprit du Christ

Les saints perdent beaucoup de bénédiction en ne voyant pas la différence de force qu'il y a entre l'expression : « l'Esprit de Dieu », et l'expression : « l'Esprit de l'homme-Oint » (c'est-à-dire du Christ). Non pas, cela va sans dire, qu'il y ait deux Saint Esprit ; mais le Saint Esprit (comme l'homme appelle la troisième personne de la Sainte Trinité) agit dans un temps, en rapport avec une partie de la vérité, et à une autre époque en rapport avec une autre partie ; et il sait parfaitement, Lui, pouvoir vivifiant et principe de toute vérité, de quelle manière présenter la vérité pour que tous ses aspects bénis apparaissent et soient le mieux saisis et reflétés par nous.

C'est l'Esprit de Dieu (Gen. 1:2) qui, lors de la création, se mouvait sur le dessus des eaux. C'est l'Esprit de Dieu (Ex. 30:2) qui donna science et adresse à ceux qui firent le tabernacle. De même « Dieu a oint de l'Esprit Saint et de puissance Jésus de Nazareth, qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec lui » (Act. 10:38), etc.

Dans tous ces cas, la bénédiction procède directement de Dieu et manifeste sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Mais la puissance, en tant que découlant de l'être divin, de Dieu lui-même, ne s'adresse pas quand je

pense à elle, à mon cœur et à mon esprit régénérés, avec la même perfection que ce qui me vient de l'Homme-Oint.

Comme repos pour le cœur et l'esprit d'un croyant, l'énoncé de Act. 1:8, diffère de beaucoup de celui d'Act. 2:31-33. Dans l'un c'est la sûre promesse : « Vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous » ; dans l'autre, c'est la déclaration que la puissance (à laquelle il avait fait ainsi allusion, et qui maintenant était donnée) était une puissance que Jésus le Nazaréen avait reçue du Père en résurrection comme l'Homme-Oint reconnu dans le ciel, et que, en conséquence, il répandait lui-même ce qu'ils voyaient et entendaient. Le premier passage me montre Dieu, savoir le Père, envoyant le Saint Esprit ; dans le dernier, mon cœur et mon esprit trouvent beaucoup plus ; car c'est le Nazaréen, un homme dans le ciel, qui a passé par la mort, qui est la source, au sein de la gloire divine, d'où cela coule jusqu'à moi.

Le fait que l'on a à faire directement avec Dieu, et que Dieu a à faire directement avec nous dans tous les temps, devrait avoir pour résultat un état d'esprit particulièrement sérieux et solennel. C'est une vérité fort solennelle. Sans vouloir en affaiblir la force, je puis dire cependant ce que je crois être vrai, savoir : que si dans la révélation qui nous a été donnée, il se fût agi seulement d'une communication de l'Esprit de Dieu, et du fait que nous sommes sous la main de Dieu, nous nous fussions alors *nécessairement* trouvés et nous aurions été retenus dans cet état embrouillé qui est le partage aujourd'hui de la plupart des chrétiens, précisément parce qu'au lieu de connaître l'Esprit tel qu'il a été révélé comme l'Esprit de l'Homme-Oint qui est dans la gloire divine, ils ne le connaissent que comme l'Esprit de Dieu. Il a plu à Dieu de se révéler pleinement, et rien que pleinement comme le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ. Si je le connais un peu, c'est en Jésus Christ ; et la mesure dans laquelle ma connaissance de Dieu est vraie, exacte, complète, est selon la mesure de la connaissance que j'ai de Jésus Christ.

Or, lorsque le Saint Esprit agit en vue du salut, que fait-il ? si ce n'est qu'il révèle à l'âme, l'Homme-Oint, Jésus le Seigneur. Et c'est juste de la même manière qu'il agit quant il s'occupe de nous enseigner, de nous instruire et de nous conduire. Il nous révèle « la vérité » dans l'Homme-Oint, Jésus le Seigneur. Si je suis conduit par l'Esprit de Dieu, mon cœur, mon esprit, tout mon être, a à faire avec ce que mon cœur et mon esprit renouvelés peuvent fort bien saisir – l'Homme-Oint, Jésus le Seigneur, maintenant sur le trône de Dieu et du Père.

Si, au lieu d'être tourné vers Lui, parce que je sais que c'est son Esprit à Lui (l'Oint, quoique maintenant l'Homme divinement glorifié) qui m'enseigne – me façonne, me guide au moyen de ce qui m'est montré en Lui (auquel cas je penserai à lui et parlerai de lui comme Esprit de Christ), j'y pense et j'en parle comme Esprit de Dieu (ce que certainement il est, et certes, il est Dieu l'Esprit), j'en ressentirai l'effet sur mon esprit, sur mon âme et sur ma vie, par un certain manque de clarté en toute chose.

Ce sujet est de toute importance, car il est inséparable, soit de la manière dont il a plu à Dieu de se révéler, soit de la manière dont il nous a rachetés pour lui-même.

Si on fait attention à cela, on verra une nouvelle mesure de vérité bénie jaillir du chap.8 de l'Épître aux Romains.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.133-136

7 – Pensées sur Apocalypse 1

Outre le témoignage direct et béni de l'amour de Dieu et du salut individuel, il y a deux sujets que l'Écriture nous présente intimement unis l'un à l'autre : le gouvernement de ce monde, et l'Église. C'est à l'Église que le Saint Esprit confie maintenant les vérités divines ; c'est elle qui en est dépositaire [10]. La portion de l'Église est d'une nature exclusivement céleste. Être dans les cieux en esprit maintenant ; et, quand la plénitude des temps aura amené l'accomplissement des desseins de Dieu, y être, en réalité, associée à Christ dans le gouvernement de la terre : telle est essentiellement la portion de l'Église. Sa condition propre est d'être l'Épouse et le Corps de Christ. Mais elle a aussi une existence extérieure et une responsabilité ici-bas. Elle doit être l'épître de Christ, connue et lue de tous les hommes, et présenter ainsi devant le monde le caractère de Dieu. Sous ce rapport, elle est considérée comme une dispensation responsable dans le monde, comme le labourage de Dieu, comme l'édifice de Dieu où les hommes peuvent mal construire, bien que le fondement ait été bien posé. Christ, de son côté, poursuivra sa propre construction à Lui, à travers toutes les phases de l'existence de l'Église, et aura à la fin, comme sa maison dont Il sera la lumière et la gloire, l'Église parfaite en gloire. Contre cette œuvre sur la terre ou ses résultats dans les cieux, nul pouvoir de celui qui tient l'empire de la mort ne saurait prévaloir. Mais en tant que confiée au service et à la responsabilité de l'homme sur la terre, l'Église se trouve dans la condition d'une économie ; elle doit être rejetée et mise de côté si elle ne reste pas fidèle et ne manifeste pas la gloire qui lui a été confiée. Dans ce cas Dieu agit à son égard, comme il a toujours agi dans ses rapports avec l'homme ; comme il

[10] C'est à ceux qui en sont membres qu'est confié le soin de les répandre. L'Église n'enseigne pas. Les Apôtres et les Prophètes enseignaient ; après eux, ce sont les Docteurs et les Évangélistes dans leurs positions respectives qui ont mission de le faire. L'Église, elle, reçoit, tient ferme et professe la vérité. Sans doute elle peut tomber au point d'abandonner le maintien et la profession de la vérité, à la fidélité des individus ; mais son devoir, dans l'état normal, est d'être la colonne et l'appui de la vérité.

agit au commencement en lui donnant une innocence parfaite ; comme dans la suite il fit en lui confiant successivement les promesses, la loi, la sacrificature, la royauté juive placée sous l'obéissance de la loi, la suprématie des Gentils indépendante de tout. Sous toutes ces dispensations l'homme a failli ; elles seront rétablies en grâce en Christ ou sous Christ : on verra là le second Adam dont le premier n'était qu'une image, les promesses accomplies, la loi écrite dans le cœur, la sacrificature réalisée dans sa splendeur imposante, la royauté juive dans le Fils de David, la suprématie sur les Gentils en Celui qui se lèvera pour régner sur eux.

Bien que l'Église ne soit pas comprise là-dedans, cependant, en tant que sphère de la manifestation de la gloire céleste de Christ par la fidélité de l'homme ici-bas, et en tant que maison de Dieu par le Saint Esprit, elle est sujette à la même loi de responsabilité de l'homme, de chute, et d'accomplissement divin en grâce et en puissance. De même pour les assemblées locales – les chandeliers. Dans leur état normal, elles représentent, chacune en petit, l'état normal de l'Église, ce qui est manifesté du Corps de Christ sur la terre ; mais, comme elle aussi, elles peuvent devenir tellement corrompues que leur chandelier leur soit ôté. Seulement, tandis que l'enlèvement du chandelier laisse l'assemblée subsister tout de même sur la terre, elle cesse d'y demeurer, comme scène de l'action de Dieu, dès l'instant que sa responsabilité prend fin. C'est ce qui fait, nous en sommes convaincu, que ceci ne saurait avoir lieu jusqu'à ce que soit venu le temps pour l'Épouse et le Corps de Christ d'avoir une place meilleure dans les cieux.

L'Apocalypse nous présente Christ, comme Fils de Dieu ou l'Ancien des jours, dans son divin titre de Juge ; elle met sous les yeux le jugement de l'Assemblée et celui du monde, celui du dernier pouvoir apostat en particulier. Si nous ne l'étudions pas sous ce point de vue, nous ne la comprendrons jamais. De là, le caractère prophétique des communications. On y chercherait en vain les relations du Père avec ses enfants, de Christ avec sa fiancée et son Corps, bien qu'à la fin il soit parlé de l'Épouse dans le but d'identifier la cité avec elle. Les saints aussi, tout en ayant conscience de la grâce dont ils sont l'objet, comme aussi l'Église, à la fin, de sa propre relation, loin d'être en aucune manière le sujet du livre, en demeurent nettement séparés. Le livre est prophétique parce qu'il s'occupe du gouvernement et du monde ; l'assemblée elle-même y est envisagée dans sa responsabilité sur la terre, caractère qui doit à la fin occasionner son rejet, et non comme corps de Christ uni à la Tête dans les cieux. Il est de toute importance, non seulement par rapport à l'Apocalypse, mais pour la vérité en général, d'entrer clairement dans cette distinction, sinon l'on ne saura jamais ce que c'est que l'Église ; comme au reste dès qu'on le sait, elle s'impose, pour ainsi dire, immédiatement à l'esprit. Dans l'Ancien Testament on trouve tout ce qui appartient à Christ, sauf ses relations avec l'Église. Tout ce qui Le concernait était ouvertement révélé ; l'Église ne pouvait l'être : car tandis que son existence dépendait de la rupture du mur mitoyen, c'était de la conservation de ce mur que dépendait le maintien d'Israël et de la loi ; et véritablement sans cela la responsabilité du premier homme n'aurait pas été pleinement mise à l'épreuve. C'est sur le fait, que cette responsabilité a pris fin par suite de notre état de complète perdition, que reposent l'Église et nos relations avec Dieu et qu'une place nouvelle est prise par le second Adam ressuscité des morts, après l'acceptation de son œuvre, sa propre acceptation, à Lui, et sa glorification en suite de cette œuvre, et la nôtre, par Lui et en Lui.

Notre responsabilité est également d'une autre nature. Elle ne consiste pas à nous conduire comme Adam aurait dû le faire, ou comme la loi le requérait, mais à marcher comme Jésus a marché, à manifester dans notre corps mortel cette vie de Jésus comme étant morts au péché, au monde et à la loi, et comme vivants de cette vie qui est descendue du ciel dans la personne du Fils venu du ciel. Je dois ajouter ici toutefois, qu'il ne faut pas chercher dans l'Ancien Testament la révélation du Père par le Fils comme habitant éternellement dans son sein. Cette pensée ne lui est sans doute pas étrangère puisqu'on y trouve la relation de Fils ; mais elle est employée d'une manière conventionnelle (je ne veux pas signifier par là qu'elle ne soit pas vraie), ou envisagée dans le temps, et non pas comme ayant son fondement dans la nature de sa Personne, dans la Divinité : elle y est comme une relation formée sur la terre : « Il me sera Fils et je raconterai l'ordonnance : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré ». Cela se passe dans le temps, sur la terre ; c'est le glorieux et véritable titre du Messie, son vrai caractère sur la terre. De même encore dans ce passage : « Je lui serai Père et il me sera Fils. Je l'établirai l'aîné, plus élevé qu'Agag et souverain sur les rois de la terre ». Mais dans le Nouveau Testament, le Fils nous apparaît ouvertement dans sa relation propre avec le Père : « Nul homme n'a jamais vu Dieu [11] ; le Fils unique qui est au sein du Père, lui, l'a fait connaître ». Il a révélé le nom du Père, déjà même alors qu'Il était sur la terre. Il est venu envoyé de la part du Père. Par le Fils, Dieu a créé toutes choses. Il ne nous place dans cette relation d'enfants et de Fils, adoptés, il est vrai, qu'en devenant notre vie. Aussi n'est-il jamais dit que cette vie est en nous, bien que nous l'ayons et soyons dits l'avoir ; mais Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est en son Fils. Celui qui a le Fils, a la vie ; Celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie.

Ceci me conduit à examiner de plus près la nature et le caractère de l'Apocalypse, parce que c'est Jean surtout qui met en avant ce dernier point de vue, en parlant des vérités qui ont trait à notre salut, spécialement de la présence du Saint Esprit, et, dans l'épître, de la propitiation. Dans son évangile on trouve le Fils venu comme vie, la vie étant la lumière des hommes. Dans l'Épître, c'est la vie qui est prise pour base, pour sujet principal, mais elle est montrée comme communiquée à l'homme, et son existence éprouvée par son vrai caractère, pour nous garder contre les séducteurs.

Il est à remarquer que, sauf dans quelques rares et courts passages destinés à compléter çà et là la vérité, Jean ne voit jamais cette vie poussée à son dernier résultat dans le plan de Dieu, mais manifestée dans ce

[11] Comparez 1 Jean 4:12, pour voir l'ineffable privilège des chrétiens.

monde, soit en Christ lui-même, soit en nous. Le fait que nous monterons au ciel, à la maison du Père, est établi d'une manière bénie au commencement du chap.14, et demandé à la fin du chap.17 ; mais nulle part ce n'est le sujet général. Paul, qui était né comme un avorton entre la première et la seconde venue de Christ ; qui ne connut Christ que dans la gloire dans laquelle il se trouvait dans le ciel, homme glorifié, dans la jouissance auprès de Dieu et avec Dieu des fruits de son œuvre accomplie ; Paul, qui ne devait pas connaître Christ selon la chair, qui était spécialement apôtre de l'Église, ministre de l'Église pour compléter la Parole de Dieu, qui avait été converti par la révélation de la gloire céleste de Christ et de l'union des saints glorifiés avec Lui [12] ; Paul nous place, parfaitement acceptés, dans la gloire en Christ, et voit cette vie en Celui qui a été ressuscité et glorifié, et en nous crucifiés avec Lui, mais vivants ; « ce n'est pas toutefois nous qui vivons, mais Christ vit en nous ». Mais Jean – et c'est ce qui donne cette inexprimable douceur aux écrits que, par la bénédiction du Saint Esprit, il a laissés – nous présente la personne divine du Fils dans la vie (et cela en grâce, dans la chair, l'amour divin se déployant lui-même et nous manifestant le Père), dans sa supériorité bénie sur le mal, et s'adaptant, comme fait l'amour divin, aux besoins et aux afflictions qui L'entourent, à toutes les nécessités du cœur humain, et en même temps, répandant partout la lumière. Nous ne trouvons pas en Jean l'homme dans les cieux, pour nous exprimer ainsi, mais nous y trouvons Dieu Lui-même, en grâce, le Fils révélant le Père ici-bas. Son évangile et son Épître nous révèlent cette vie en elle-même ou en nous ; mais tandis que l'Épître nous la montre seulement dans l'espace qui sépare le départ du retour du Seigneur, l'évangile nous laisse entrevoir qu'à la fin l'Apôtre est privilégié d'un témoignage à la venue de Christ : « Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas, mais simplement : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne ». Paul pouvait bâtir l'Église, ou en jeter les fondements comme un sage architecte ; Pierre enseigner au pèlerin à suivre Celui qui était ressuscité et qui l'avait régénéré pour une espérance vivante, à suivre son Maître à travers le désert où, après tout, Dieu gouvernait encore. Ces deux apôtres et les autres pouvaient aussi mettre en garde contre les maux à venir. Mais il y en avait un personnellement rapproché du Christ, Juif dans ses relations et plein d'elles, mais aux yeux duquel en même temps, en tant qu'enseigné de Dieu, ce Christ était une personne qui se trouvait en Lui-même au-dessus de toute relation, si ce n'est avec le Père, et qui avait pris une place où Il pouvait être dans le sein du Père et marcher en même temps sur la terre avec le titre de Fils et comme manifestation du Fils sur la terre ; qui avait en même temps par la grâce une place dans le cœur de ce disciple, place qui l'attachait à Sa Personne, et dans laquelle il trouvait la vie – un tel homme (et tel était Jean le disciple que Jésus aimait) pouvait veiller sur les gloires de l'Église sur la terre, prêtes à s'éteindre, selon l'énergie d'une vie qui ne pouvait faillir en le faisant, et passer plus loin, par une vision prophétique, pour établir sur la terre les droits de cette même Personne (comme venant toutefois du ciel et faisant valoir des droits célestes – droits dont l'établissement apporterait la paix sur la terre, mettrait de côté tout mal et ferait valoir ces droits là même où le prophète lui-même les avait vus méprisés dans la personne de Celui qu'il avait tant aimé lorsqu'il avait été manifesté ici-bas), et lier l'excellence de Celui qui avait souffert, mais qui maintenant était revêtu de gloire, avec la bénédiction d'un monde affranchi du joug du mal, d'un monde que la grâce pouvait bénir par Lui quoiqu'il l'eût jadis rejeté.

Les moyens par lesquels Dieu amène ceci, et l'histoire préalable de l'Église déchue, voilà ce qui nous est offert dans l'Apocalypse avec la personne de Christ connue d'une manière prophétique, et sa gloire se rattachant d'abord à l'assemblée responsable sur la terre, quoique ce soit alors en jugement, et se rattachant ensuite à la terre elle-même.

Dès l'entrée du livre, la révélation prend le caractère d'une prophétie. Dieu la donne à Christ pour montrer les choses qui doivent arriver bientôt. Les assemblées ne sont mises en scène que comme une espèce d'introduction nécessaire, car Christ ne pouvait prendre en main le gouvernement du monde qu'après les avoir rejetées elles quant à leur témoignage sur la terre, témoignage qui était encore le sujet de la prophétie et de solennels avertissements. Christ envoie la révélation par son ange, non pas précisément un ange, mais un personnage qui Le représentait particulièrement Lui-même, à son esclave Jean. Il porte le message : et ce message, c'est la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ, et une vision [13]. Cette déclaration est importante sans doute, c'est ce qui caractérise, sauf que c'est une vision, toute l'Écriture ; mais nous y trouvons le fait que cette prophétie est le témoignage de Jésus, et que les souffrances qu'elle prédit et qui arrivent à l'époque à laquelle elle s'applique, sont pour la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus. Il en ressort en outre, ce qui est au reste de toute évidence et ne saurait être autrement, mais c'en est une preuve de plus, que la prophétie n'est pas adressée au peuple de Dieu ou aux saints en tant que dans leur état normal, comme le sont les épîtres, mais est une révélation adressée à un autre à leur sujet. De même que les Prophètes portaient directement au peuple de la part de Dieu les aver-

[12] Bien que cette doctrine se rencontre en différents endroits des écrits de Paul, il peut être intéressant de remarquer que, quoique dans les plans de Dieu (Rom. 8) il nous voie glorifiés et Christ intercédant dans les cieux – quand il s'agit de doctrine il nous présente dans son Épître aux Romains l'homme comme pécheur et Christ ressuscité dans le seul but de justifier les individus – l'Église ne s'y trouve pas, sauf dans les devoirs relatifs. Dans l'Épître aux Éphésiens, au contraire, il ne montre pas Christ vivant sur la terre, ni nous vivant dans le péché, excepté quand il fait allusion au passé, quand il parle de pratique. Christ y est considéré d'abord comme mort, mais Dieu l'a ressuscité et l'a établi au-dessus de toutes choses ; nous, nous y sommes vus comme morts dans nos fautes, mais Dieu nous a ressuscités avec Lui. De là, une création toute nouvelle et des relations absolues selon cette création ; de là enfin, l'Église, et notre place devant Dieu, comme celle où Christ est maintenant assis.

[13] Apoc. 1:2. On sait qu'il ne faut pas lire : « et toutes les choses » mais simplement : « toutes les choses qu'il a vues ».

tissements que Dieu lui adressait immédiatement, nous voyons dans les Épîtres, quoique d'une manière différente, le Saint Esprit entrer en rapports immédiats avec les saints pour leur bien et leur instruction. Daniel au contraire parle pour le peuple, mais non pas au peuple ; Zacharie, et, dans une certaine mesure, Habakuk suivent son exemple ; cela se reproduit dans l'Apocalypse. Jean reçoit la révélation pour la transmettre à l'Église ; elle est pour l'Église comme du reste tout le Nouveau Testament, mais elle n'est pas communiquée directement à l'Église dans son propre état naturel. L'Église sur la terre est elle-même envisagée comme le sujet d'un avertissement prophétique, et comme en relation, non avec le Père, mais avec le Dieu de la Prophétie qui gouverne le monde. Le Fils de l'homme, qui est Juge, marche au milieu des assemblées. La grâce et la paix sont souhaitées de la part de Celui qui est, qui était et qui vient, de la part des sept Esprits dans lesquels est développée la plénitude de ses attributs gouvernementaux, et de la part de Christ en rapport avec la terre, bien que ressuscité. Cette salutation n'embrasse pas le temps de l'Église comme telle, c'est-à-dire laisse en dehors le caractère de Christ en ce temps-là. Christ demeure le témoin fidèle qu'il était ici-bas ; il est premier-né d'entre les morts ; Il est ressuscité (cela, aussi, sur la terre – non pas monté en haut) – puis prince des rois de la terre, ce qu'il est maintenant, en droit, mais titre que cependant ce passage néglige depuis la résurrection jusqu'au moment de son retour où il revendique ses droits de gouvernement[14]. Il n'y a pas ici sa relation avec l'Église, mais on y trouve tout ce qu'il était, a été et sera vis-à-vis de la terre, et ce qui lui donne son droit dans le royaume établi en justice et en puissance sur la terre.

Je ne doute pas que les sept églises ne fussent dans l'état auquel il est fait allusion ; et dans le langage dont on se sert, ceci ne doit pas être perdu de vue. Mais il me semble qu'avec ce nombre sept, le caractère des discours, et les détails d'expressions, il est impossible de ne pas reconnaître qu'une plus vaste sphère de pensées se déroule devant l'œil prophétique de l'Apôtre. Mais des sujets dont l'Apôtre a préalablement parlé, attirent d'abord notre attention. L'Apocalypse nous présente Christ dans trois positions, ou caractères distincts : comme marchant au milieu des chandeliers vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds, comme l'Agneau au milieu du trône, enfin comme venant sur le cheval blanc, sans parler de la description de la cité dont il est la lumière.

Le caractère que Dieu revêt dans ce livre, est celui de Jéhovah, l'Ancien des Jours, Celui qui était, qui est et qui vient. C'est, de fait, sous ce même caractère qu'il s'est révélé comme Celui qui doit être un grand Roi sur la terre. Le Dieu qui, pour Abraham, était le Tout-Puissant, sera Souverain au-dessus de tout ce qui existe. Mais Jéhovah est son nom personnel, le nom sous lequel il prend le gouvernement, comme Celui qui avait arrêté des conseils, des desseins, et les accomplirait par sa propre puissance, et qui en a donné la révélation.

C'est ainsi que nous lisons Ps. 83:18, « Afin qu'on connaisse que toi seul, qui as nom l'Éternel, es Souverain sur toute la terre ». De même dans les Ps. 87 et 91 où ces trois noms sont présentés ensemble d'une manière si belle et si frappante ; lorsque la promesse étant faite de la puissance du Tout-Puissant pour garantir celui qui se tenait dans la demeure du Souverain, il est répondu (par le Messie) Je prendrai le Dieu des Juifs : « Je dirai à Jéhovah : Tu es ma forteresse », la suite du psaume célébrant, par la bouche du Juif pieux, la justesse de cette réponse, et Jéhovah lui-même y apposant le sceau de son approbation : « Puisqu'il m'aime avec affection je le délivrerai ».

C'est en ce nom-là que la bénédiction est désirée ici aux « sept églises qui sont en Asie ».

Nous voyons ensuite qu'elle leur est désirée de la part des « sept esprits qui sont devant son trône ». Ce dernier mot est à remarquer. Nous sommes là en présence d'un trône sur lequel est Jéhovah, et devant lequel se trouvent sept esprits. La bénédiction n'est point présentée comme procédant du Père, et du Fils, dans leur communion, non plus que de la nature divine, dans sa béatitude propre, mais comme procédant de Jéhovah, le Gouverneur Suprême, sur son trône, les esprits, comme les lampes dans le tabernacle, étant tous devant le trône. L'Esprit lui-même a sa place en tant que développement parfait de la puissance gouvernementale, en exercice de la part de Dieu. Les esprits en sont la manifestation et le déploiement devant le trône.

Les caractères que Christ revêt sont ici pareillement d'une grande importance. J'ai dit déjà qu'ils sont en rapport avec la terre ; mais il y a quelque chose de plus. Ils expriment tout ce qui était nécessaire pour donner la place du gouvernement sur la terre, gouvernement avec lequel Il est en rapport ici. Il est, mais bien plus, Il était, le témoin fidèle de Dieu sur la terre. Il disait ce qu'il connaissait ; il rendait témoignage de ce qu'il avait vu. Il déclarait la justice dans la grande assemblée, il ne retenait point ses lèvres : Jéhovah le savait. Quoiqu'il dût en résulter pour lui-même, il rendait témoignage à ce que Dieu était, en justifiait le témoignage devant les hommes. C'était là un service immense. Il réalisait le parfait témoignage de la lumière dans le monde. « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde ; et Dieu est lumière ». Et il rendait ce témoignage, nonobstant la haine et l'opposition qu'il lui attirait. De sorte qu'on put dire : « c'est ici le message que nous avons entendu de lui, que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres ». Et ce qu'il annonçait, il en était lui-même la manifestation, il l'était dans tous les sens – un Témoin fidèle. Interrogé sur ce qu'il *était,* il pouvait répondre « en nature et en principe ce que je vous ai dit », *tên archên hô, tî lalô humin* (Jean 8:25). Ses paroles étaient le témoignage et l'expression de ce qu'il était ; et c'est là précisément, avec son rejet, ce qui fait le sujet de ce chapitre 8 de Jean, et est la preuve du péché de l'homme : ils aimaient les ténèbres. Sans doute il rendait aussi témoignage de la vie

[14] Il est à remarquer qu'en Jean 1, où les noms et titres de Christ sont si admirablement énumérés, on ne trouve précisément pas ceux qui appartiennent à sa place dans les cieux et à ses relations présentes avec l'Église exclusivement. Il n'y paraît ni comme chef de l'Église, ni comme sacrificateur. Dans les écrits de Jean, cela est significatif.

qu'il avait en lui-même, car la vie était la lumière de l'homme ; mais cela fut passé sous silence, pour ainsi dire, pour ce qui est de sa révélation à *nous,* et de la part que nous pouvions y avoir, jusqu'après sa mort [15] où nous avons l'Esprit, le sang et l'eau (qui découlèrent de son côté après qu'il eut expiré) comme témoins que Dieu *nous* a donné la vie éternelle, et que cette vie est en son Fils. La vie était la lumière, et la lumière des hommes, proprement des hommes comme tels ; mais à moins que le grain de froment ne tombât en terre et ne mourût, il demeurait seul. Aussi était-Il à l'étroit jusqu'à ce que ce baptême fût accompli. Il ne fut rendu témoignage de tout cela que postérieurement à sa mort, témoignage rendu à son sujet plutôt que par lui. En conséquence, ce n'est pas du témoignage, que la vie éternelle nous est donnée dans le Fils, que je parle (cela découle de la mort, et quant à tous ceux qui sont tels, ses serviteurs sont, avec l'Esprit, ses témoins), mais de Christ lui-même comme le Témoin fidèle. Il y a toujours nécessairement cette différence : pour ce qui concerne la réconciliation, en 2 Cor. 5, Dieu était en Christ réconciliant ; ensuite, Christ étant rejeté, un ministère est confié à Paul et autres, Christ ayant été fait péché pour nous.

Christ a donc justifié son titre comme contre le monde pour Dieu et comme de Dieu, en tant que le Témoin fidèle. C'est, quand nous avons des yeux pour voir (chap.9 de Jean), une immense bénédiction pour nous. La lumière est venue dans le monde, bien plus, le voile a été déchiré, et nous avons la lumière de Dieu lui-même, oui, la révélation comme lumière (et nous sommes aussi lumière dans le Seigneur, lui étant notre vie), de manière à marcher dans la lumière comme il est dans la lumière. Oh ! puisse cette lumière nous pénétrer entièrement, de telle sorte que tout soit lumière en communion avec lui. Mais c'est là beaucoup dire ; c'est la perfection du chrétien, non pas, peut-être, atteinte, mais vue et, dans la nature qui nous est donnée, poursuivie.

Mais il y avait davantage. Christ était un homme fidèle ; mais il y avait un adversaire qui avait sur l'homme la puissance de la mort, gouvernait le monde, et pouvait soulever le monde contre ce témoignage comme ayant la puissance de la mort. Sans doute, il n'avait rien en Christ en tant que le Témoin fidèle ; mais alors, si Christ ne s'était pas assujetti à la mort, il serait demeuré seul, ainsi que nous l'avons vu ; il serait allé au ciel avec douze légions d'anges, dans le droit de sa propre perfection, mais il nous en aurait laissés dehors et aurait laissé le monde sous la puissance de Satan. Mais telles n'étaient point ses pensées, non plus que le conseil de Dieu ; et cela n'eût point convenu à sa gloire. Les Écritures avaient parlé différemment, et, expression de la pensée de Dieu, il *fallait* qu'elles fussent accomplies ; et qu'est-ce qui pouvait leur donner plus d'autorité que cette allusion que leur fit le Seigneur : « Comment donc seraient accomplies les Écritures qui disent qu'il faut que cela arrive ainsi ? ». Christ lui-même, le Fils de Dieu, devait mourir ; les Écritures, témoignage de la pensée de Dieu, la vérité, l'avaient déclaré, et il se donna lui-même, et but, dans une obéissance bénie à son Père et par amour pour lui, la coupe qu'il lui avait donnée à boire.

Mais ce que nous avons à considérer ici, c'est spécialement ce qui concernait sa puissance et son titre sur le monde, et sa victoire sur le prince du monde.

Satan se confiait entièrement dans l'exercice de cette puissance de mort et de domination sur le monde ; mais c'était tout ce qu'il possédait. Il était le prince de ce monde, et c'était l'heure des ténèbres. De son côté, Christ se soumet dans l'esprit d'obéissance, à ce dernier et suprême déploiement de toute la puissance de Satan sur les hommes, et exercée en mort, puissance soutenue aussi par le jugement positif de Dieu : mais c'est de la première de ces deux choses qu'il est question ici ; quoiqu'elle n'eût été rien sans cette dernière. Le résultat fut que le prince de ce monde était jugé. Par la mort, Christ mit à néant le pouvoir de celui qui avait la puissance de la mort ; et dans la résurrection, il s'élève à cette puissance de vie qui ne laissait derrière aucun vestige de la puissance de Satan. Conformément à sa confiance en Jéhovah, la corruption ne passa point sur lui, non plus que la plus passagère trace de quoi que ce soit qui ne fût pas de l'efficace du Saint Esprit. Il se livra lui-même à la mort, il remit son esprit à son Père, et ne sentit jamais la corruption. En lui, la résurrection et la transmutation furent unies, pour ainsi dire. Dans la résurrection il revêtit, conformément à la justice divine, la condition à laquelle la puissance appartenait en grâce. Il mourut et ressuscita afin d'être le Seigneur tant des morts que des vivants, et d'avoir droit à la possession de toute autorité dans le ciel et sur la terre. Le passage qui nous occupe passe sous silence son ascension, et le présente seulement sortant de tout l'effet du pouvoir que Satan a obtenu par le péché, au moyen de l'œuvre qui lui a donné la position et l'autorité de l'homme dans le nouvel état dans lequel la puissance de Dieu voulait le placer. Il est le premier-né d'entre les morts, l'Homme qui a maintenu, dans cette dernière et décisive lutte, le droit de Dieu en dépit du péché et contre le péché, et qui a déjoué tous les succès apparents de Satan, de sorte que Dieu est parfaitement glorifié relativement à ce en quoi l'homme l'avait déshonoré et en quoi, pour ainsi dire, aux yeux de la créature, tout ce que Dieu était, toute sa gloire morale, était mis en question. De cette manière, Christ a pris la place que Dieu avait préparée pour l'homme, la tête de l'humanité selon Dieu, toute la question du bien et du mal ayant été résolue par son assujettissement à toute la puissance du mal dans la mort (dans la vie, il l'avait toujours tenue à distance, par la puissance du Saint Esprit) ; et le jugement divin ayant été pleinement glorifié, il a rendu possible, bien plus, nécessaire, que Dieu l'élevât (et, béni soit Dieu, nous tous en lui) à la place parfaite de la bénédiction, où la bonté divine pouvait avoir son cours absolu, et tout à fait selon la justice – oui comme due à Christ, et par là à d'autres en tant que rachetés. Mais ici, c'est comme la position d'autorité et de droit dans l'homme, conformément aux conseils de Dieu, que nous la considérons. Le Chef de tout homme, c'est le Christ, et il retirera tous les hommes de dessous la puissance de la mort, et de des-

[15] Au chap.10, au sujet des brebis, le Seigneur parle de vie éternelle ; mais il dit aussi qu'il met sa vie pour les brebis. Cela est postérieur aux chap.8 et 9, c'est-à-dire, à le rejet de sa parole et de ses œuvres.

sous la puissance de Satan, quoique pour ce qui concerne les méchants, ce doive être pour le jugement. Il est le premier-né d'entre les morts.

Notre livre traite du trône, et du gouvernement du monde. Aussi le troisième titre de Christ s'applique-t-il à cela. Il est le Prince des rois de la terre. Ce titre est tellement clair que je ne m'étends pas à son sujet ; et le principal sujet de l'Apocalypse, après les lettres aux églises, c'est de le justifier, d'en amener la réalisation, d'abord par la puissance de Dieu s'exerçant en des voies préparatoires, et ensuite par l'exercice de la propre puissance de Christ lorsqu'il vint. Une chose que nous pouvons remarquer, c'est que le gouvernement constitue si entièrement le sujet de ce livre, que lorsque l'Épouse elle-même est mentionnée et manifestée en gloire, c'est comme une grande cité, la capitale, pour ainsi dire, du royaume de Dieu.

Mais ici l'Église intervient tout à coup ; et dès qu'il est fait mention de Jésus, il ne saurait en être autrement. Pareille chose se voit à la fin du livre (22:17) ; et dans l'un et l'autre cas, elle intervient nécessairement avec la conscience et le sentiment de la position et des bénédictions qui lui sont propres, conformément à sa relation avec lui. Si la femme et l'enfant d'un général victorieux assistaient à son entrée triomphale, si la femme et l'enfant d'un illustre magistrat l'entendaient célébrer comme le premier de toute sa race par sa sagesse, les sentiments dont leurs cœurs seraient remplis n'éclateraient-ils pas aussitôt par ces paroles : – « C'est mon mari ! – C'est mon père ! ». Tel est nécessairement l'effet des sentiments que produit la conscience de la relation, et c'est de toute beauté. – « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang » ! Il peut être le plus grand au-dessus de tous les princes de la terre, mais voilà ce qu'il a fait pour nous : Son propre sang nous a lavés ; il peut être grand, mais il nous aime ; il peut être grand, mais il veut nous avoir grands avec lui et près de lui. « Il nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père ». Ces dernières paroles disent notre association avec Christ dans la position royale qu'il possède en connexion avec la terre. Il ne s'agit pas de notre privilège d'enfants, de fils, d'épouse, mais de notre caractère de rois et de sacrificateurs. C'est une position royale et très rapprochée, sous Dieu, d'une position gouvernementale divine ; la plus rapprochée de lui, quand le monde est en relation avec Dieu. Ce n'est point la position d'enfants se sentant chez eux dans la maison. C'est une gloire officielle, quoique dans son caractère le plus élevé et semblable à la propre gloire de Christ ; car il est Roi et Sacrificateur. Littéralement l'original dit « un royaume de sacrificateurs », comme l'Hébreu en Ex. 19. Cela ne fait que confirmer le caractère sous lequel tout apparaît ici. Les saints attribuent à Christ la gloire et la force à toujours. Remarquez que c'est Jean lui-même, l'Esprit parlant au nom des Saints qui sont sur la terre, que nous trouvons ici : À lui qui *nous* aime. Dans le verset suivant l'Esprit annonce la venue de Christ pour *le monde* lorsque tout œil le verra venant dans les nuées du ciel – et pour les Juifs aussi – et que toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Tout cela est clos, je pense, par l'Amen de Dieu lui-même comme le premier et le dernier – Jéhovah, Élohim, Shaddaï.[16] Ce sont là les trois noms que j'ai déjà fait remarquer, et qui sont les noms bien connus sous lesquels Dieu s'est révélé dans l'Ancien Testament[17] : Dieu qui s'est fait connaître à Abraham, par son nom de Dieu tout-puissant (El Shaddaï) – à Moïse et à Israël comme Jéhovah. Seulement Celui qui parle affirme ici, comme dans les prophètes, que de même qu'il était au commencement et l'Alpha de tout le reste, ainsi il est l'Oméga lorsque tout est achevé par sa puissance, subsistant par lui-même, et embrassant toute choses et n'étant embrassé par rien. Cela termine l'introduction, et la révélation que le livre lui-même contient commence dans ce qui suit.

Dans la manière dont Jean se présente nous trouvons le même caractère de relations et le même ordre de pensées que ce que nous avons déjà vu. Il ne se présente point comme apôtre, et ne dit pas non plus, celui qui est de Dieu nous écoute. C'est un frère et un coparticipant à l'affliction au règne, et à la patience de Jésus Christ. Son esprit contemple le royaume et Christ venant pour l'établir. Christ est assis à la droite de Dieu, attendant que ses ennemis soient faits son marchepied. Ses saints sont à présent dans l'affliction. La persécution que Jean endurait avait pour cause ce que nous trouvons dans le livre – la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ. Toute la parole est telle, mais elle prend ce caractère lorsqu'elle se présente sous l'aspect prophétique. Il ne dit pas pour l'évangile, quoiqu'il soit naturellement la Parole de Dieu et le témoignage de Jésus Christ ; mais ce n'était nullement ici le lieu de le mentionner, car il n'enseigne pas parmi les saints mais il est tout seul voyant des visions dans l'Esprit. L'expression « dans la journée du Seigneur » a un sens tout à fait différent, selon moi, de celui que plusieurs lui attribuent. C'est Kuriakh hmera, non hmera tou Kuriou, le jour de la semaine nommé jour du Seigneur, la position dans laquelle le Christianisme nous place en tant que ressuscités. Et ainsi, quoique le témoignage de l'Apôtre fût un témoignage prophétique, c'était comme se tenant personnellement dans sa position de ressuscité qu'il le rendait. Cela est constamment vrai. Aucun prophète ne peut cesser maintenant d'être un chrétien. Quand il sort de la position chrétienne, c'est une fausse prophétie. Sa *prophétie* peut avoir le caractère qui appartient au sujet de la prophétie, c'est-à-dire au gouvernement de ce monde par Dieu, mais il est personnellement dans le jour du Seigneur. Je ne dis pas cela eu égard à des prophéties qui seraient données de nos jours, comme s'il pouvait en exister de telles, à moins que ce ne soit de *fausses* prophéties, mais relativement à la position qu'aurait nécessairement celui qui a été, ou prétendait être, prophète dans les temps chrétiens. Non pas que le prophète fût dans le jour du Seigneur, le dix-neuvième chapitre tout au plus est dans ce cas ; mais il fut dans le jour du Seigneur, dans l'Esprit. Il reçoit alors sa commission. Il entend une voix comme d'une trompette, mais qui

[16] Il faut lire ainsi le verset : « Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu qui est, et qui était, et qui vient, le Tout-puissant ».

[17] Comparez l'emploi de ces noms en 2 Cor. 6:17, 18, où Celui qui les porte prend la place et le nom de Père par rapport à nous.

parle maintenant sur la terre. [18] En ce moment-là il n'a devant lui aucune vision, mais il entend une voix derrière lui.

La voix [19] lui dit d'écrire dans un livre ce qu'il a vu et de l'envoyer aux sept assemblées qui sont en Asie. Il se tourne pour voir celui qui lui parle, et voit premièrement sept chandeliers d'or. C'était là l'objet propre de la vision ; mais c'est sur un autre objet que son attention est attirée. Il voit se tenir au milieu des sept chandeliers quelqu'un de semblable au Fils de l'Homme. Nous avons là le vaisseau responsable de la lumière sur la terre, correspondant au déploiement de la puissance en gouvernement en haut. Les sept esprits étaient devant le trône ; et plus tard nous les trouvons sous la figure de sept yeux aux cornes de l'Agneau. Nous avons ici sept chandeliers qui devraient donner de la lumière sur la terre par un seul et même esprit. Il ne s'agit point de l'unité du corps de Christ : ceci est parfait et appartient au ciel. Ce qui nous est présenté, c'est le vase de la lumière sur la terre dans sa responsabilité, et de l'état duquel, comme nous le verrons, Christ juge. C'est là que se trouve la clé pour l'intelligence de cette partie de la révélation. Le trône de Dieu dirige tout secrètement et, dans le temps de ce livre, d'une manière et avec une puissance qui y sont révélées, conformément à la septuple excellence de l'Esprit. Il y a aussi Christ, comme prenant le royaume. Les chandeliers sont des vases de lumière. La font-ils rayonner ? Nous n'avons point ici non plus Christ intercédant pour la faiblesse des saints individuellement ici-bas, ni les représentant devant Dieu ou devant le Père. Il n'est pas vêtu comme pour le service (il est vêtu d'une robe qui va jusqu'aux pieds), mais il prend connaissance de leur état. Puis, quoique les détails soient fort importants, il est l'Ancien des jours. C'est remarquable comme nous sommes toujours conduits dans les choses, les pensées en rapport avec le millénium, avec le royaume, je ne dis pas dans les temps du millénium. Nous y arrivons seulement à la fin – et Daniel, avec la prophétie duquel ceci nous rattache si étroitement, ne nous introduit jamais dans ce temps-là, mais il est toujours occupé de ce qui s'y rapporte, seulement dans les temps des Gentils qui le précèdent – puis vient le jugement. Ce que nous avons ici c'est le caractère de Christ, et non sa marche, son action, parmi les chandeliers. Il se tient là ; c'est sa place, et son caractère est tel et tel. Le prophète voit quelqu'un qui répond à l'idée de Fils de l'Homme. Il ne s'agit pas de quelque chose qui eût trait à la connaissance personnelle que Jean avait eue du Seigneur, mais il voit quelqu'un dans le caractère de Fils de l'Homme ; et, comme je l'ai fait remarquer, il n'apparaît pas dans l'attitude du service ayant les reins ceints, mais vêtu d'une robe qui descend jusqu'aux pieds. Il est à l'aise avec puissance pour juger, et ceint de la justice divine. Nous trouvons ensuite, précisément comme en Daniel 7, qu'il est l'Ancien des jours. Mais de plus, ses yeux sont la puissance pénétrante du jugement qui voit toute chose ; ses pieds, la fermeté et la perfection du jugement divin en tant qu'appliqué aux hommes conformément à la gloire de Dieu ; sa voix, comme une voix d'une majesté redoutable en dehors des atteintes du pouvoir de l'homme. Il tenait dans sa main toutes les autorités subalternes qui le représentaient en lumière dans l'Église, et sa parole jugeait les cœurs et les intentions des hommes ; son visage disait la gloire de l'autorité suprême.

Le caractère et la dignité de Christ sont exprimés ici d'une triple manière. D'abord, son vêtement, sa ceinture et les cheveux de sa tête s'appliquent à sa personne et à son état personnel ; secondement, ses yeux, ses pieds et sa voix expriment ce qu'il est en jugement et en majesté divine à l'égard de l'homme ; les étoiles, l'épée qui sort de sa bouche, et son visage comme le soleil disent, en troisième lieu, son autorité officielle et sa gloire en tant qu'homme.

Que le lecteur remarque ce caractère et cette diverse gloire de Christ présentés ici. L'Apôtre – et cela aussi caractérise l'homme dans la chair en présence de la gloire, trait caractéristique de la prophétie par voie de vision – tombe à ses pieds comme mort. La réponse est le témoignage fortifiant – non pas d'un ange envoyé comme messager, comme c'est le cas en Daniel – mais du Seigneur et Sauveur bien connu du prophète, force pour ceux qui sont siens, en lui qui a vaincu. Il mit sa main droite sur lui, disant : « Ne crains point ». Ce n'est point de la paix qu'il s'agit dans cette parole ; elle a trait simplement à l'homme sur la terre, comme lorsque Jésus était ici-bas, seulement il possède aujourd'hui la domination. « Je suis le premier et le dernier ». C'est encore le Jéhovah de l'Ancien Testament mais de plus, Le vivant. Mais ce n'est pas tout. Il a la victoire sur le prince du mal et de la faiblesse. « J'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ». C'est Jéhovah ; mais c'est l'homme victorieux de tout le mal et de la mort elle-même dans lesquels l'homme était tombé ; et c'est à jamais qu'il est vainqueur. Et ce n'est pas seulement dans sa personne victorieuse qu'il l'était, mais il tenait le pouvoir sur ce qui avait été la sphère de la puissance de l'ennemi – la Mort et le Hadès. Un ange n'aurait pu tenir ce langage à Daniel. La puissance – puissance qui avait opéré la délivrance – était là : puissance supérieure à tout ce que l'ennemi pouvait faire, et puissance que Jean connaissait et dont il expérimentait maintenant les effets comme le soutenant et assurant la bénédiction qu'il était dans le dessein de Dieu d'introduire, avant que les maux, les souffrances, et les épreuves des saints fussent présentés à son esprit.

Le prophète reçoit ensuite sa commission. Il y a trois classes de choses qu'il doit écrire. « Les choses que tu as vues » – « les choses qui sont » ; – et « les choses qui doivent arriver après celles-ci » : mais les deux premières

[18] Je suis fortement disposé à penser que cela donne à entendre que sa position prophétique envisage réellement le gouvernement du monde tel qu'il était alors immédiatement devant lui. L'Église était passée ; et, en tant que prophète, il se trouvait dans des temps ultérieurs, mais il faut qu'il se retourne et fasse un récit rapide et général du cours de l'Église jusqu'à ce jour-là. La prophétie saute toujours par-dessus le présent à la fin, et surtout ne connaît pas l'Église ; mais ici il était nécessaire de donner le cours de l'Église sur la terre.

[19] Les éditions critiques rejettent la première partie du verset 11 des versions ordinaires.

classes sont étroitement unies ensembles. « Les choses que tu as vues », et « les choses qui sont » ; puis ce qui doit arriver après cela. Il avait vu Christ se tenant au milieu des chandeliers. « Ce n'était point là les choses qui sont » ; mais l'état des chandeliers dans son développement, et le jugement de Christ comme marchant au milieu d'eux, voilà ce qui les constitue ; de sorte que la connexion entre ces choses est très étroite. En outre, cela se rattachait à Christ tel que Jean l'avait vu maintenant, et tel qu'il le connaissait lui-même. Ce n'était pas la connaissance la plus élevée qu'on pût avoir de lui, mais celle qu'on en avait actuellement – l'Église étant sur la terre. Ce n'était pas proprement une connaissance prophétique, c'est-à-dire, entrant dans le gouvernement moral du monde, quoiqu'elle pût, comme menace morale, prédire bien des choses relativement à l'Église. Néanmoins, tout ici était « les choses qui sont » et appartenait à la période de l'Église et à son état, quoique bien entendu à sa forme extérieure. On a remarqué que l'expression « les choses qui sont » est au pluriel ; et que l'expression « les choses qui doivent arriver après celle-ci », est au singulier. Cela est parfaitement à sa place ici, « les choses qui sont » passant en détail devant l'esprit du prophète, et l'avenir, encore éloigné, lui apparaissant comme un tout rapide.

Il peut être bon de remarquer ici l'usage fait des divers caractères, sous lesquels Christ se présente dans les épîtres aux Églises, comme en confirmant l'interprétation. Les deux premiers présentent l'état dans lequel il était comme Fils de l'Homme d'une manière générale ; le second montre qu'il est l'Ancien des jours. Ils ne sont employés ni l'un ni l'autre d'une façon spéciale, non plus que la voix de grosses eaux, symbole aussi de la grandeur et de la majesté personnelle, ni son visage dans cet aspect solennel qui fait voir dans sa force l'immense grandeur de sa majesté divine au-delà de l'atteinte et du contrôle de l'homme, et sa suprématie personnelle comme homme. Ceux dont il est fait une application particulière sont, ses yeux comme une flamme de feu, ses pieds semblables à de l'airain très luisant, l'épée aiguë sortant de sa bouche, les sept étoiles dans sa main droite, et sa réponse à Jean quand il tomba à ses pieds : tous exprimant des qualités relatives pour ainsi dire, principalement en jugement, mais aussi en puissance pour soutenir. Nous verrons que tous ces caractères sont employés dans les quatre premières églises, et qu'il ne s'en trouve aucun dans les trois dernières, sauf son droit sur les sept étoiles. [20]

Les anges sont là comme les représentants moraux des églises. Ils sont ceux auxquels il est parlé dans les lettres – et non les messagers par lesquels les lettres sont envoyées – et ils sont reconnus de Christ. Ce sont des étoiles (c'est-à-dire une autorité subalterne, mais dans un caractère de lumière céleste et d'ordre dans les ténèbres) *dans la main de Christ ;* de sorte qu'il nous faut voir en eux quelque chose qui soit comme un représentant de l'autorité devant Christ, et dans sa main. Mais c'est l'Église qui est jugée, et, comme un autre l'a remarqué, partout où il y a menace du jugement [21] ce n'est pas sur l'ange, c'est, en réalité, sur l'Église ou sur une portion coupable de l'Église. Les anges sont donc là comme les représentants acceptés des églises. Tant eux que les églises sont les objets de la pensée de Christ et de Dieu. Les étoiles sont dans la main droite de Christ, et les chandeliers sont d'or. Le chandelier peut être ôté de sa place ; mais, dans la pensée de Dieu, c'est d'un chandelier d'or qu'il s'agit.

L'étoile est donc ce qui possède l'autorité de Christ dans l'Église, et se tient devant lui comme la représentant, mais ne saurait être séparé, en idée, de l'Église elle-même. Je dis cela, à cause que je trouve : « Tu as abandonné ton premier amour ». Qui ? l'ange : c'est dit ainsi, mais sûrement c'est bien l'Église comme telle. Néanmoins c'est « ton chandelier » ; c'est son état publiquement reconnu devant le monde, comme porte-lumière. De sorte que ce que l'oreille qui peut ouïr doit entendre, est ce qui est dit aux églises, mais tout est dit à l'ange. Ainsi à Smyrne : « Ne crains rien des choses que tu vas souffrir ; le diable va jeter quelques-uns de vous » etc. Pareilles choses se trouvent en Thyatire. De même en Pergame : « Antipas a été mis à mort parmi vous ». Il est certes impossible de lire les épîtres aux églises, sans voir que l'ange et les églises sont identifiés ; seulement l'ange est envisagé d'une manière abstraite dans son caractère représentatif, et les églises sont traitées selon leur état ac-

[20] Il est très possible que Jean eût été visité par des messagers, anguéloï, des sept églises, quoique, naturellement, comme ce n'est pas révélé, je n'en parle que comme d'une circonstance dont l'idée est suggérée par le terme anguéloï et comme il écrivait réellement à ces églises. En fût-il réellement ainsi, le dessein de l'Esprit n'était point d'envoyer une épître ordinaire aux églises, mais de profiter de cette occasion pour présenter prophétiquement le tableau de toute la scène des voies de Dieu telles qu'elles se déroulaient aux yeux de Dieu.

[21] Au moins dans les quatre premiers.

Une étude plus attentive des Églises nous amènera à voir que dans les quatre premières, où le Seigneur signale des choses qui encourent son blâme (il n'y a rien de pareil dans l'Épître à Smyrne) et menace du jugement, la menace doit être exécutée non pas sur l'ange mais sur le chandelier à Éphèse – ou bien sur les parties coupables, comme à Pergame et à Thyatire. Mais dans les trois dernières il n'en est pas ainsi. Il n'est pas adressé de reproche à Philadelphie ; et, de même que dans Smyrne, l'Ange et l'Église n'y sont pas, dans l'Épître elle-même, distingués l'un de l'autre ; mais pour ce qui est de Sardes et de Laodicée les menaces y sont continuées comme faisant partie intégrante de l'épître, et s'adressant à l'ange lui-même. Cela se rattache, je pense, à la distinction déjà faite entre ces deux classes d'églises. Les quatre premières sont d'une manière bien précise dans une position d'église, et l'ange, cette portion qui aux yeux de Dieu représentait réellement l'Église, est constamment reconnu, dans tous les cas, et c'est sur la portion inconséquente, ou ce qui faussait le témoignage, que doit tomber le jugement. Mais, quand nous arrivons à Sardes nous revenons en arrière (car Thyatire va jusqu'à la fin) ; quand il est parlé de la masse, la partie la meilleure et qui rend témoignage ressort comme témoin, témoin contre Jésabel ; si on n'est pas témoin, on n'est rien du tout. La constitution en corps est nulle ici. En conséquence, s'il y a manquement, c'est la chose tout entière qui manque et qui est jugée avec le monde, et les quelques fidèles deviennent distinctivement un résidu béni, parce que un fidèle témoignage est tout. Aussi, lorsque c'est Christ qui doit devenir cela, l'Église ainsi ruinée doit-elle être vomie de sa bouche.

tuel, et comme se composant d'individus. Tout le corps est responsable, et c'est de lui qu'il s'agit dans le détail du jugement ; mais Christ envisage le personnage idéal responsable – pensée qui sera réalisée de fait par quiconque entend ses paroles. Un individu peut être dans cette position, s'il est le vaisseau intelligent de la pensée de Christ, au milieu d'une assemblée ; pareillement, tous ceux qui sont tels ; mais l'assemblée est responsable, ainsi que tous ceux qui entendent l'avertissement de Christ.

L'histoire qui nous est donnée ici c'est l'état moral de l'église, et peut s'appliquer à toute assemblée, et même à tout chrétien dans tous les temps selon la sagesse spirituelle avec laquelle est faite l'application. Je me référerai à cet état, et comme conséquence, nous aurons son application historique, dans la succession des églises. La première a abandonné son premier amour, la dernière doit être vomie de la bouche de Christ. Voici dans quel ordre elles se suivent :

1. *Éphèse :* L'Église a abandonné son premier amour, et à moins qu'elle ne se repente elle sera ôtée de son lieu. 2. *Smyrne :* elle est persécutée. Ceux qui prétendent être l'ancien peuple de Dieu sont particulièrement en vue. 3*. Pergame :* Le martyre a continué, et l'église se trouve là où est le trône de Satan – le monde qui a persécuté. Mais la corruption de la doctrine et de la pratique commence au-dedans, particulièrement dans le monde.

4. *Thyatire :* Ici nous trouvons dévouement et travail ; mais en outre, d'un autre côté, en même temps que cela, un triste état de choses – Jésabel, qui non seulement séduit, comme Balaam, pour mêler le monde avec le christianisme, mais commet adultère et engendre des enfants. Le mal est actif et fertile à sa manière. Ceci va jusqu'à la fin ; et la venue du Seigneur est la ressource de la foi. Le jugement sera spécial et terrible.

5. En *Sardes,* nous trouvons un nom de vivre mais la mort ; et, si la repentance n'intervient point, son jugement sera le même précisément que celui du monde extérieur.

6. En *Philadelphie,* peu de force, mais fidélité à la parole et dans la patience de Christ. Ceux-là sont encouragés par la prompte venue de Christ, et échapperont à l'heure de la tentation qui vient sur toute la terre. 7. *Laodicée,* doit être vomie de la bouche de Christ, comme objet de dégoût, n'étant ni froide, ni bouillante ; toutefois un avertissement lui est donné.

Voilà les choses qui sont. Je n'ai aucun doute que, tandis que la prophétie proprement dite envisage la fin, le temps où Dieu commence de nouveau à intervenir directement dans le gouvernement de la terre, ou du moins à préparer la voie pour cette intervention, l'Esprit de Dieu envisage dans l'Apocalypse, comme dans toute la prophétie du Nouveau Testament les choses spirituelles analogues pour en faire le sujet de ses instructions et de ses avertissements. Il y a Babylone, et ce qui a, sans qu'on puisse s'y méprendre, le caractère babylonien, avant qu'elle soit pleinement révélée. Il y a l'Antichrist ; et toutefois plusieurs antichrists, le to tou antikristou (l'esprit de l'antichrist) dont nous avons entendu parler ; et comme Jude nous le montre, la manifestation, dans les jours apostoliques, de ceux dont Énoch a parlé, qui doivent être jugés à la venue de Christ. Les barrières qui faisaient obstacle à la manifestation publique du méchant, seraient ôtées plus tard ; mais déjà le mystère d'iniquité était à l'œuvre, et combien il a mûri depuis lors ! C'est là un principe incontestablement scripturaire, et je n'ai aucun doute qu'il s'applique à l'Apocalypse Nous pouvons voir dans les sept églises l'état d'alors de la province d'Asie, un tableau de l'état général – des spécimens, des exemples de toutes les églises – et l'histoire que Dieu nous trace du monde de ce moment-là jusqu'à la fin ; ou bien nous pouvons les prendre dans leur signification littérale et voir dans la partie prophétique l'histoire de l'action de Dieu à la fin des choses.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.197-233

8 – Essai sur la portée morale et l'application des citations de l'Ancien Testament en 1 Corinthiens

La première citation que nous rencontrons au verset 19 du chapitre 1 de cette épître est tirée du chap.29:14 d'Ésaïe. Dans ce chapitre le prophète s'occupe des Juifs – de Jérusalem qui est devenue « *Ariel* », c'est-à-dire comme un lion à Dieu ; leur incrédulité bien qu'elle ne fût pas publiquement avouée (v. 13), n'empêchait pas que savants et ignorants rejetassent la parole de l'Éternel. Eh bien, dit Dieu, malgré cela : « je continuerai de faire à l'égard de ce peuple-ci, des merveilles et des prodiges étranges ; c'est que la sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses hommes savants disparaîtra ». L'Esprit s'arrête là sans annoncer le temps, ni dire par quelles choses cette prophétie aurait son accomplissement. Or Paul, écrivant aux saints à Corinthe, cite ce passage d'Ésaïe, et il montre que c'était en son temps, et par l'évangile, que Dieu accomplissait la prédiction du prophète. En effet les choses que Dieu accomplissait, comme celles aussi qu'il révélait par le ministère de l'Apôtre, étaient d'un caractère si particulier, et Il sortait tellement de l'ordre ordinaire des choses, que tous, savants et intelligents, étaient incapables de suivre Dieu dans le développement de ses propres voies au milieu des hommes ; leur propre science même n'aurait jamais choisi *la croix* comme moyen unique de salut pour l'homme et seul fondement de réconciliation avec Dieu ; la foi pouvait seule en donner l'intelligence et en faire comprendre la nécessité, et ainsi amener à une pleine bénédiction ceux dans lesquels la grâce souveraine de Dieu était merveilleusement mise en relief. Ainsi, les choses que Dieu opérait par la prédication de la croix, celles que la croix découvrait à l'âme, le voile étant déchiré, éclipsaient d'une manière si radicale tout ce que l'homme par sa sagesse aurait pu concevoir et produire, qu'il était de fait anéanti, la sagesse qui le mettait en relief dans ce monde étant détruite. Il

en résultait donc que le propre témoignage de Dieu pouvait seul mettre l'âme en rapport avec Dieu, et ainsi l'élever à la hauteur de la bénédiction qui découlait de la **croix**. C'était donc là ce que Paul prêchait et que les Corinthiens aussi avaient cru. Paul était l'instrument dont l'Esprit se servait, pour détruire les raisonnements et toute hauteur qui s'élevait contre la connaissance de Dieu, amenant toute pensée captive à l'obéissance de Christ ; 2 Cor. 10:5.

La deuxième citation forme le vers. 31 du chap.1 ; elle est tirée du prophète Jérémie chap.9:24 ; et corroborée par És. 45:25. – Jérémie annonce le jugement de Dieu sur Jérusalem, jugement dont ses hommes sages n'ont pas su la garantir. En vue de ce jugement le prophète dit… « que le sage ne se glorifie pas dans sa sagesse, que le fort ne se glorifie pas dans sa force et que le riche ne se glorifie point en ses richesses », car cela n'était point un abri contre le jugement ; « mais que celui qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il a de l'intelligence et qu'il me connaît, car je suis l'Éternel qui fait miséricorde », etc. ; voilà de quoi le peuple avait besoin et de cela seul. Au reste, se glorifier en des choses qui ne garantissaient pas du jugement, n'était-ce pas une pure vanité ? Si au contraire on connaissait le Dieu de miséricorde, quand tout autre moyen de salut manquait, ne pouvait-on pas se glorifier de ce Dieu-là ? Quand le jugement est à la porte, le secret de la foi consiste à chercher la délivrance, dans la miséricorde qui la procure. Au temps de l'Apôtre **la croix**, source du salut pour le coupable, était ce en quoi seul on pouvait se glorifier, mais c'était là le secret de la foi et non celui de la sagesse de l'homme.

Le verset d'Ésaïe, auquel la citation du verset 31 se relie, est pris d'un chapitre où le prophète continue le sujet du chapitre précédent (v.44), dans lequel il fait voir à Israël la folie de l'idolâtrie et de ceux qui s'y livrent ; toutefois, ce peuple aimé de Dieu sera pardonné, fait qui donne au prophète l'occasion d'insister sur la délivrance finale d'Israël. Or cette délivrance viendra, non des idoles, mais de l'Éternel, Dieu de Jacob, dont le salut s'étendra même jusqu'au bout de la terre (v.22), car il n'y a point de Dieu fort et qui sauve, que lui. En lui seul donc est le sujet de se glorifier, Ésaïe 45:26.

La portée et l'application de ces deux citations dans le sujet qui nous occupe est évidente. La croix montrait le jugement de Dieu sur l'homme : sagesse, force, richesses, etc, tout avait là trouvé son jugement ; inutile donc de se glorifier de telles choses vu qu'elles ne pouvaient être en salut à ceux qui s'en glorifiaient. Ainsi, tout sujet était ôté à l'homme de se glorifier en lui-même, car la croix était la démonstration de sa ruine totale. Où donc était le sujet de se glorifier ? En celui qui avait porté sur la croix, la peine et le jugement du péché. Christ, dans son anéantissement même, devient pour quiconque croit en lui, « sagesse de la part de Dieu, justice, sanctification et rédemption, afin que, comme il est écrit : « Celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur » – et en rien autre.

Chapitre 2

La citation qui forme le verset 9, est tirée d'Ésaïe 64:4. En lisant ce chapitre et celui qui le précède, on verra que la foi saisit à travers toutes les circonstances extérieures que le peuple de Dieu a rencontrées, le lien qui existe entre le peuple et Dieu, en sorte que malgré tout, Dieu prépare aux siens, des choses qui ne se seraient jamais présentées à la pensée de l'homme, savoir le glorieux avenir de son peuple. Il en est de même pour l'Église. Les choses que Dieu a préordonnées pour sa gloire, ne seraient jamais venues à la pensée de l'homme ; mais par son Esprit il les révèle « à ceux qui l'aiment » – à ceux avec lesquels existe, par l'évangile, le lien qui unit l'âme à Christ glorifié, car selon le plan de sa souveraine sagesse, il les couronnera et les élèvera en gloire en sa présence ; et tout cela, en dépit des circonstances extérieures qu'ils auront à rencontrer ici-bas – circonstances à travers lesquelles la foi aura dû saisir l'avenir glorieux de l'Église, ainsi que le lien qui l'attache à Dieu.

La deuxième citation que nous lisons au verset 16, est tirée du chap.40:13, 14 d'Ésaïe. Cette citation et les versets qui la suivent, jusqu'au verset 26, mettent en contraste la gloire divine de la majesté de l'Éternel, avec les idoles ; ainsi peut-il revendiquer le droit d'occuper au milieu de son peuple la place qui lui appartient comme Dieu d'Israël. Mais hélas ! Israël avait fait pis que les nations : elles au moins n'avaient pas changé de Dieu, mais Israël l'avait fait ; cependant, lui seul est la source et la force de son peuple, et seul il peut en être la bénédiction. Combien cela se trouvera merveilleusement confirmé, lorsque régnera *personnellement* au milieu de son peuple, Celui qui est « la Racine et la Postérité de David » ! Tel sera effectivement à l'égard d'Israël le résultat des desseins et des voies de Dieu ; mais en ces choses, qui a dirigé son Esprit ? Qui l'a enseigné touchant ses propres voies, et qui même peut les comprendre ? C'est donc ici que se relie le sujet d'Ésaïe avec celui que traite l'Apôtre, quand il parle de la gloire et des nouvelles communications de Dieu concernant l'Église. Par l'Esprit Ésaïe prophétisait de la gloire à venir d'Israël ; Paul, par l'Esprit, communiquait aux saints les choses qui leur étaient données de Dieu.

La première citation donc, découvre le plan de Dieu, à ceux qui l'aiment ; car Dieu a pensé à eux – à leur gloire, et la croix est le premier échelon pour les y amener. À cet égard Dieu n'a pu prendre conseil de personne et personne ne lui a non plus rien enseigné : tout ce qui concerne l'état et l'avenir de l'Église a pris naissance en lui-même – il est la source de tout. La deuxième citation est comme l'affirmation de ce fait, établissant que, pour comprendre les pensées du Seigneur et avoir le discernement de ses voies, il fallait l'Esprit de Dieu. Or l'homme qui n'a que l'âme, en qui l'Esprit n'habite pas, ne comprend rien à tout cela. Ainsi l'incrédule rencontre toujours la même difficulté, qu'il s'agisse d'Israël ou de l'Église : il ne comprend pas les choses qui sont de Dieu, « il ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit, elles lui sont folie, parce qu'elles se discernent spirituellement ». Que pouvait donc faire l'homme avec sa sagesse, en présence des choses de Dieu ? Que feraient les Corinthiens eux-mêmes, s'ils voulaient comprendre les choses de Dieu autrement que par l'Esprit de Dieu ? Dans l'économie ac-

tuelle le privilège du croyant est que l'Esprit de Dieu lui est donné ; et ainsi il possède l'intelligence des choses qui lui sont données de Dieu : « il les discerne spirituellement », et non pas charnellement comme l'aurait pu faire un Juif, au sujet des bénédictions du système auquel il se rattachait. Le chrétien a « la pensée de Christ » ; il est cohéritier avec lui des choses célestes, il les discerne selon Dieu, et la pensée que l'Esprit forme en son cœur à l'égard de ces choses, est celle de Christ lui-même : « il prend ce qui est à Christ » et l'annonce à ceux qui sont à Lui ; Jean 16.

Chapitre 3

La première citation que nous lisons au vers. 19, se trouve au livre de Job, chap.5:13 ; elle est tirée du discours d'Éliphaz Thémanite. Quant à Job, la présence et les discours de ses amis ont été le moyen de manifester ce qui était en son cœur, car il faisait servir la grâce de Dieu à se trouver beau à ses propres yeux. Or ses amis insistaient auprès de lui sur l'existence du gouvernement terrestre de Dieu ; et ils faisaient à Job l'application des principes qui caractérisent ce gouvernement-là. Quant à eux, leur discernement de l'état moral de Job, de même que leurs principes, étaient faux, en sorte que l'application qu'ils lui faisaient de ces principes, était entièrement déplacée. Au milieu des Corinthiens, les dons de Dieu devenaient, comme dans le cas de Job, une tentation pour leurs cœurs, car il y avait chez eux tendance à faire parade de leurs dons, et certes, l'occasion était des plus favorables, car ils ne manquaient d'aucun don ; en sorte que, ce qui dans les choses spirituelles était propre à mettre l'homme en scène, à lui donner du relief, ils le possédaient ; cependant, ce n'était pas en vue de cela que Dieu les avait ainsi enrichis, et c'était là le point sur lequel l'Apôtre désirait fixer leur attention.

En tout cela évidemment, la chair ne restait pas oisive, et la sagesse humaine pouvait bien élever ses prétentions à prendre part à l'œuvre de Dieu. Peut-être même y en avait-il qui prétendaient faire mieux que Paul en ce qui avait rapport à l'édification de la maison de Dieu ici-bas : on pouvait raisonner sur la valeur de tel ou tel système religieux, ou même faire valoir le sien propre ; mais à tout cela, l'Apôtre répond : Que chacun considère comment il édifie sur le fondement que, moi, j'ai posé. Effectivement la chose était importante, puisque le feu mettrait à l'épreuve le travail de chacun ; en attendant, on pouvait se donner beaucoup d'activité, et en définitive voir *sa propre œuvre* consumée, et soi-même être sauvé « comme à travers du feu ». Il importe donc que l'œuvre à laquelle on travaille soit celle de Dieu et non la sienne propre. Dieu dit autrefois à Moïse : « Prends garde de faire toutes choses selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne » (Ex. 25:40). Or le tabernacle terrestre était l'ombre du céleste, de l'Église considérée comme habitation de Dieu. En suivant le modèle divin Moïse accomplissait l'œuvre de Dieu. Or si une attention si scrupuleuse devait présider à la confection du tabernacle terrestre, à plus forte raison en devait-il être ainsi pour l'édification du céleste ; c'est pourquoi la vraie sagesse consiste à prendre garde au principe selon lequel l'Église est le tabernacle de Dieu. Selon ce principe, l'Église ne devait pas être le résultat produit d'un rassemblement ou d'une agglomération d'œuvres de formes diverses, car ce serait là le travail de l'homme et non celui de Dieu.

Le but de Dieu, dans la mort de Christ, a été *de* « *rassembler en un les enfants de Dieu dispersés* », tous étant édifiés sur le fondement unique que Paul avait posé. Or la tendance des Corinthiens à s'établir des chefs de secte, dans la personne même des instruments dont Dieu se servait, n'allait rien moins qu'à corrompre l'édifice de Dieu : *l'unité de toutes ses parties* était méconnue et la division était ainsi, en principe, établie au milieu d'eux. – Or si chacun avait *son parti,* que devenait l'unité du corps ? car le corps est **un**. Il y a bien plusieurs membres, mais ces membres sont ceux de ce corps qui est *un ;* et ils ne désignent nullement la diversité des sectes de la chrétienté, lesquelles se sont produites à mesure que l'idée de l'unité du corps s'est perdue. Toutefois, « si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint », etc. ; malheur donc à celui qui, s'abusant par ses propres raisonnements, introduit dans son travail des éléments subversifs de l'ordre et du plan de Dieu relatif à l'unité de l'Église sur la terre. Telle était la disposition des esprits, et l'état des cœurs à Corinthe ; et c'est à propos d'un pareil état de chose que l'Apôtre cite les paroles d'Éliphaz, lesquelles bien que déplacées dans l'application qu'il en faisait à Job, n'en étaient pas moins pour cela la vérité : « Il prend », dit-il, « les sages dans leurs ruses » ; Job 5:13. Puis, pressant sur la disposition des sages Corinthiens, il ajoute une seconde citation tirée du Ps. 94:11 – « le Seigneur connaît les raisonnements des sages et il sait qu'ils sont vains ».

En examinant ce psaume 94 dans son ensemble, on peut très bien saisir le rapport qu'il y a entre le sujet qui y est présenté, et l'état des Corinthiens. Il nous donne donc une requête des fidèles en Israël. Israël s'adressant à Jéhovah comme « Dieu des vengeances », la conduite des méchants envers le peuple de Dieu est exposée devant lui (v.2-7). Ensuite (v.8 à 11), ils s'adressent aux Juifs incrédules, leur montrant la folie d'une telle conduite : maltraiter le peuple de Dieu, puis dire : « l'Éternel ne le verra point, le Dieu de Jacob n'en entendra rien », n'est-ce pas là un vain raisonnement ? Celui qui a fait l'œil ne verra-t-il pas ? Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il pas ? Celui qui a dit à ses bien-aimés : « Celui qui vous touche, touche la prunelle de son œil », pourrait-il être indifférent à leurs souffrances ? Ainsi en était-il à l'égard de ce qui se passait à Corinthe. Ces sages Corinthiens pouvaient être satisfaits de leur œuvre, n'en discernant pas la nature et n'en appréciant pas les résultats ; ils pouvaient sans doute se persuader à eux-mêmes qu'il était indifférent à Dieu que ses rachetés se rattachassent à un système ecclésiastique plutôt qu'à un autre – vain raisonnement ! car si cela amenait la ruine du temple de Dieu, Dieu pouvait-il y être indifférent ? « Celui qui détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ». Or agir ainsi, cela ne pouvait provenir que d'un manque d'affection pour les vrais intérêts de l'Église et pour la gloire de Christ qui s'y rattachait ; car il faut que ce qui est édifié sur le seul fondement, soit de la même nature que le fondement lui-

même, sinon c'est son œuvre à soi que l'on fait et non l'œuvre de Dieu ; et au jour de l'épreuve les faux matériaux seront consumés et celui qui les aura fait entrer dans la structure de l'édifice divin en fera la perte, mais lui il sera sauvé comme à travers le feu. En ce jour-là, à qui, et à quoi profiteront-ils, ces raisonnements spécieux qu'on aura employés à étayer son propre ouvrage ? De combien de maux n'auront-ils pas été la source dans l'Église, et de combien d'amertume n'auront-ils pas abreuvé les saints, les bien-aimés de Dieu et de Christ ? Dieu est-il indifférent à ces souffrances ? Et si Dieu n'y est pas indifférent, ne jugera-t-il pas ? « Que personne donc ne se glorifie dans les hommes », car toutes choses sont données à celui qui croit ; lui-même « est à Christ, et Christ à Dieu ». Telle est sur ce sujet la portée et l'application de ces deux passages, à l'état moral des Corinthiens.

Chapitre 6:15

Dans ce chapitre, nous ne rencontrons qu'une seule citation (Gen. 2:24) ; mais son caractère et sa portée sont très sérieux. L'Apôtre, à propos des différents qui s'élevaient entre eux pour des choses d'intérêts matériels, fait remarquer aux Corinthiens quels devaient être le caractère et la dignité qu'ils devaient montrer en face des misérables et corruptibles choses de ce monde ; et qu'ils ne devaient être, quant au jugement et à l'arbitrage des difficultés qu'elles engendraient, ni moins capables, moins élevés que lorsqu'ils seraient appelés à juger le monde et les anges. Cette question-là offrait cependant aux yeux de Paul moins de difficulté que celle concernant la fornication : celle-ci étant plus naturelle à l'homme, son cœur y avait une tendance plus directe et plus forte, et il était par conséquent plus difficile à l'homme de la juger et de s'en garder. L'Apôtre y revient donc, et il en fait ressortir les déplorables résultats.

D'abord, les Corinthiens ne devaient pas ignorer que « leurs corps étaient les membres de Christ » ; ne savez-vous pas, dit-il ? Ce fait à lui seul suffisait pour qu'ils comprissent de quelle dignité leurs propres corps, si faibles, si infirmes qu'ils fussent, étaient revêtus aux yeux de Dieu. Ils avaient une telle dignité, que, si quelqu'un commettait fornication, « il péchait contre son propre corps », en l'humiliant et ne le maintenant pas dans l'honneur qu'il méritait, en l'employant à un si ignoble usage. Mais il y avait plus que cela encore. On était uni à Christ dans la puissance de l'Esprit ; l'Esprit produisait dans l'âme des pensées, des désirs et des affections d'une nouvelle nature, en sorte qu'il existait, en réalité et en esprit avec le Seigneur, un commerce spirituel intime : on est ainsi « un seul esprit avec lui ». Ève, par son union à Adam, entrait dans la position de son chef et participait à sa gloire : elle était de lui et pour lui ; il y avait ainsi une vie commune intime, d'intérêts, de bonheur et de gloire ; il en était de même pour l'Église, et pour chacun de ses membres en particulier. C'est là ce que la citation précitée devait faire comprendre aux Corinthiens.

Outre cela, et comme résultat moral, celui qui commet fornication, rompt le lien moral qui l'unit au Seigneur ; la vie intime avec le Seigneur cesse pratiquement, les pensées et les affections du cœur étant occupées d'un autre objet : d'un objet avec lequel on est, ce qu'on n'est plus avec Christ ! – Dès lors le ressort de la vie pratique et morale est cassé : on n'a plus la force ni l'énergie pour refuser au cœur ce que réclament ses convoitises, bien que l'on sache ce qu'elles peuvent produire. L'histoire de Samson nous apprend que la force disparaît avant la lumière pour le discernement du mal. Une remarque pratique est présentée par l'Apôtre en connexion avec le sujet, c'est qu'il faut « fuir la fornication ». Il y a des péchés que l'on peut attaquer résolument et les vaincre, mais il n'en est pas ainsi de la fornication, ni de l'idolâtrie : il n'y a pas de sécurité dans le voisinage de choses de cette nature. La victoire sans doute, n'est pas en ce cas, l'effet du combat, mais de cette vigilance active qui nous tient séparé de ce qui, dans sa nature, a tant de puissance pour attirer le cœur. Au reste, Dieu nous dit, « *fuyez* ! » – il n'y a donc de salut que dans la fuite (Gen. 39:12).

Chapitre 9

Le sujet dont l'Apôtre s'occupe dans ce chapitre, est ce qui a trait à la position des frères à l'œuvre, sous le rapport matériel, en même temps qu'il répond à certaines accusations qui insinuaient l'idée que, dans ses travaux, l'Apôtre avait un but intéressé non avoué. Cela lui fournit l'occasion de montrer aux Corinthiens, qu'encore qu'il n'eût pas usé de son droit dans l'évangile, c'était néanmoins une règle établie par le Seigneur. Ainsi, sous l'évangile aussi bien que sous la loi, le principe consacré par le Seigneur était celui-ci : « Tu n'emmuselleras pas le bœuf qui foule le grain ». Dieu s'occupait-il des bœufs ou bien des hommes ? Sans doute que, comme Créateur, Il prend soin de toutes ses créatures ; mais ici il s'agissait de savoir quelle était la portée morale et l'application à faire de ce principe, dans l'économie actuelle. L'Apôtre répond : c'est écrit pour nous – pour ceux qui annoncent l'évangile – « car le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent l'évangile, vivent de l'évangile ». Paul, aussi bien que les autres apôtres, avait donc le droit d'être à la charge des chrétiens au milieu desquels il exerçait son ministère. Sans doute, ni lui, ni Barnabas, n'avaient usé de ce droit au milieu des Corinthiens ; mais de même que les autres ouvriers du Seigneur, ils pouvaient jouir du droit de ne pas travailler (v.6), afin de se consacrer uniquement à l'œuvre. Au reste, le Seigneur n'avait pas établi un principe différent pour eux que pour les autres, car s'ils s'étaient livrés à un travail manuel ils l'avaient fait par des raisons particulières. Aussi voyons-nous l'état spirituel des Corinthiens, être assez triste, même assez bas, pour qu'une influence étrangère, et opposée au ministère de Paul, eût libre carrière au milieu d'eux. Il y en avait qui cherchaient des occasions pour nuire à l'apôtre dans ses travaux ; lui ne voulait pas leur en fournir ; il prévoyait que la jouissance pure et simple du droit qu'il avait dans l'évangile, leur en fournirait une, et il travaillait pour ne leur en point fournir. Paul a aussi travaillé en d'autres lieux,

mais pour des motifs différents. Par exemple, à Éphèse, c'était, paraît-il, pour les exciter au travail, *afin qu'ils eussent de quoi donner,* et par cela soulager les faibles (Act. 20:35). À Thessalonique, un autre motif l'y engageait (chap.4:11, 12) ; l'amour du travail, ce semble, n'était pas dans leurs habitudes ordinaires, de sorte que Paul combattant leur paresse prêchait non seulement de parole, mais aussi d'exemple (2 Thess. 3:8-11). À Éphèse, ce n'était pas pour combattre un tel vice, mais afin qu'ils eussent plus que pour eux par le fruit de leur travail. Ce n'est pas que je veuille par ces quelques exemples, limiter ou même dire d'une manière absolue que les motifs indiqués fussent les seuls que l'apôtre eût alors, mais du moins ce sont ceux que lui-même indique. En tout cas, on ne voit pas qu'en agissant ainsi, Paul eût le moins du monde la pensée de se donner en exemple aux autres frères qui travaillaient avec lui à l'œuvre, pour qu'ils fissent de même ; bien loin de là, car par son travail, Paul pourvoyait aux besoins de ceux qui l'accompagnaient (Act. 20:34).

En général, on remarque toujours que là où se déploie la vie de Dieu – dans une âme ou dans une assemblée, l'esprit missionnaire s'y déploie aussi ; on s'intéresse aux âmes, on tient à ce que la vérité leur parvienne afin qu'un plus grand nombre soit sauvés ; aussi est-on poussé au dévouement, on s'associe à l'œuvre parce que c'est l'œuvre de Dieu, et l'intérêt que l'on y porte se montre par la manière dont on s'identifie avec ceux qui s'y emploient exclusivement. Ainsi en agissaient les Philippiens qui pourvoyaient aux besoins matériels de Paul, lorsqu'il évangélisait à Thessalonique (Phil. 4:16) ; ils appréciaient assez l'œuvre de Dieu pour qu'ils eussent à cœur que d'autres aussi l'entendissent. Or, en soutenant de leurs biens l'apôtre, ils s'employaient à l'œuvre de Dieu ; ils participaient avec Paul à la grâce de travailler à une telle œuvre (Phil. 1:3-8) ; cette bonne œuvre qui serait poursuivie dans ce monde, jusqu'à la journée de Christ.

L'apôtre se sert donc de la citation de Deutéronome 25:4, pour montrer quelle est la position et le droit des frères employés au service du Seigneur, bien que pour lui il ne profitât pas toujours de ce droit ; c'était là une exception que les circonstances de l'œuvre, ou l'état spirituel des chrétiens rendaient nécessaire en certains cas. De semblables exceptions peuvent encore se reproduire, bien qu'il soit heureux de demander qu'il en soit différemment au milieu des saints en nos jours, nous souvenant que la règle que le Seigneur a établie est : « que ceux qui annoncent l'évangile, vivent de l'évangile ».

Chapitre 10:7

Pour saisir l'application que l'apôtre Paul fait aux Corinthiens de la citation d'Exode 32:6, il faut remarquer que, dans ce chapitre, l'apôtre parle des voies de Dieu envers Israël dans le désert, voies pleines d'instruction pour nous donner l'intelligence de ses voies envers nous. Les choses survenues à Israël sont des types pour nous, « afin que nous ne convoitions pas des choses mauvaises, comme eux en convoitèrent. » Or, dans leurs circonstances respectives, les chrétiens de Corinthe manquaient, ou du moins étaient exposés à manquer de scrupules à l'égard de choses d'une nature compromettante pour leur témoignage chrétien, et dont l'accomplissement pouvait entraîner des frères, dont la conscience était faible, à manger des choses sacrifiées aux idoles. Il s'agissait donc de savoir quel degré de culpabilité il y avait a manger des choses sacrifiées aux idoles, et c'est en réponse à cette question que l'apôtre cite la fin du verset 6 d'Exode 32. Remarquons bien les paroles citées ici, « le peuple s'est assis pour manger et pour boire, et ils se sont levé pour danser », parce qu'elles font ressortir la leçon que l'Esprit veut donner à cette occasion. On remarquera donc que les paroles qui précèdent celles que nous venons de citer, rapportent le fait que des sacrifices ont été offerts au veau d'or ; c'était, comme on pourrait dire, l'acte grossier de la circonstance, l'acte idolâtre ; tandis que manger, boire et danser, alors que la cérémonie proprement idolâtre était passée, paraissait l'être moins. C'était probablement ainsi que le pensaient les Corinthiens pour ce qui les concernaient ; mais c'est en cela même que consistait leur erreur. Et c'était pour les éclairer là-dessus que l'apôtre cite les dernières paroles du verset 6, plutôt que celles qui le commencent, montrant ainsi que s'asseoir au temple des idoles, c'était coparticiper à l'acte qui rendait idolâtre ; car offrir aux idoles ou bien manger dans le temple des idoles ce qui leur avait été offert, était tout un. La manière dont l'apôtre applique les paroles qu'il cite, le montre clairement ; aussi exhorte-t-il les Corinthiens à ne pas devenir idolâtres comme ceux d'Israël. S'asseoir au temple des idoles et y manger, était la publique démonstration que l'on faisait cause commune (au moins cela en avait l'air), avec ceux qui avaient préalablement offert la viande qui était mangée. Il ne s'agissait donc pas en cela d'une simple jouissance ; aux yeux de Dieu c'était un cas grave, car leur témoignage aussi bien que leur propre moralité, étaient par là gravement compromis.

L'instruction que nous pouvons tirer de ce qui vient d'occuper l'apôtre, est, paraît-il, celle-ci : lors même que, dans les fêtes du monde, nous ne participions pas à ce qu'il peut y avoir de grossier, il suffit pour être coupables de participer à ce qui le paraîtrait le moins à nos yeux. Aux yeux de Dieu tout se lie. Souvent on entend dire par des chrétiens, à l'égard de certaines choses de ce genre, je ne vois pas qu'il y ait du mal en cela, et toutefois ils n'oseraient pas affirmer que cela est bien ; néanmoins en maintes circonstances on passe outre, acceptant pour un moment, sans trop de difficultés, hélas ! d'être les disciples de celui dont le catéchisme enseigne qu'il y a *des œuvres indifférentes.* Est-ce indifférent à Dieu si de ma fenêtre je regarde passer une procession religieuse ? Il peut être sans doute agréable à mes yeux de voir et à mes oreilles d'entendre, mais c'est précisément par ces sens qu'en bien des cas notre cœur participe aux choses dans lesquelles le monde prend plaisir. La question ne devrait donc pas être : quel mal y a-t-il en cela ? mais, est-ce pour Christ que je fais ceci ou cela ? « Ne provoquons pas le Seigneur à la jalousie », car sommes-nous plus forts que lui, en sorte que nous l'obligions même à admettre comme bonne, une chose mauvaise ? Il est vrai que la grâce sort du mal celui qui croit, et que par la

prière il peut même sanctifier les aliments qu'il prend ; mais, même à ce point de vue et tout en faisant abstraction du péché qui a souillé le monde, en sorte qu'il puisse dire : « La terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient » néanmoins, toutes choses ne sont pas avantageuses – « toutes choses n'édifient pas ». Sans doute que malgré tout le mal que le péché a amené à sa suite, le Seigneur est le maître souverain de toutes choses ; c'est ce que la foi reconnaît, grâces à Dieu ; toutefois ce ne sera qu'au temps où sa seigneurie sera établie sur la terre, que ses droits et son autorité y seront publiquement reconnus, que l'on pourra jouir sans réserve aucune, n'y ayant d'achoppement pour personne, de toutes choses devant Lui et pour Lui.

Voilà, me semble-t-il, ce que l'apôtre donne à entendre par l'emploi de la citation empruntée au Ps. 24:1, et rapportée ici. Si donc quelqu'un était libre il devait user de sa liberté de manière à n'être en achoppement à aucun de ses frères ; agir différemment c'était s'exposer à pécher contre Christ lui-même.

Chapitre 14:21

Le bien de l'Église et l'édification des saints, tel était le but constant de l'apôtre. Il en devrait être de même de tous ceux auxquels des dons pour l'édification ont été confiés. Si quelqu'un agissait dans un but autre que celui-là, l'effet que l'exercice de son don devait produire manquait totalement. C'est ce qui avait lieu à propos des langues au milieu des frères Corinthiens : ceux qui possédaient ce don-là ne comprenaient pas que, s'ils n'avaient pas l'intelligence de ce qu'ils disaient ou s'il n'y avait personne dans l'assemblée capable d'interpréter, ils devaient se taire et parler à eux-mêmes et à Dieu. L'apôtre donc fixe l'attention des Corinthiens sur l'importance et la nécessité de travailler pour l'édification, au lieu de chercher à briller par un don exercé au milieu d'une assemblée où il ne serait pas compris. C'est à propos de cela que l'apôtre cite les paroles tirées du chap.28:11-12 d'Ésaïe ; afin que ceux qui possédaient le don de parler en langue, comprissent bien que l'exercice de ce don, partout où celui qui l'exerçait n'était pas assisté d'un interprète, cessait d'être une bénédiction de Dieu ; car dans ce cas, n'étant pas compris, ils étaient barbares à ceux qui les entendaient, vu qu'ils n'en retiraient aucun fruit. Or, exercer ce don-là de cette manière présentait, quant à son effet, le caractère du jugement sous lequel Dieu avait placé Israël. Aussi, bien que par l'exercice de ce don, ils montrassent la puissance de l'Esprit, ils étaient pour les croyants, tout aussi *barbares,* que l'étaient pour le peuple de Dieu, pour Israël, les étrangers entre les mains desquels il était livré et desquels il ne comprenait pas le langage (És. 33:19). Il n'en devait donc pas être ainsi dans l'assemblée ; c'est pourquoi mieux valait se taire que d'être barbare à ses frères et d'agir sans avoir l'espoir d'être utile à quelqu'un. Les versets 27 et 28 sont donnés pour régler l'exercice de ce don, afin qu'il n'y eût dans l'assemblée ni confusion, ni même apparence de folie, afin que les incrédules ne pussent pas conclure défavorablement du témoignage de la puissance de l'Esprit qui se déployait par eux.

Chapitre 15

En lisant ce chapitre, il faut remarquer que les citations de l'Ancien Testament qui s'y trouvent, ont rapport à Christ et non aux Corinthiens eux-mêmes. Dans les chapitres précédents, elles ont trait à l'état moral, aux misères des frères de Corinthe ; tandis qu'ici, elles ont trait à Christ lui-même, *homme ressuscité.*

Ici, un autre mal se manifestait au sein de ce troupeau : quelques-uns disaient qu'il n'y avait pas de résurrection des morts ! – La négation de la résurrection du corps avait pour la foi les plus graves conséquences ; et c'est ce que l'apôtre fait voir en posant l'argument que, « s'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ n'est pas ressuscité non plus, et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés ». En réponse à un tel mensonge, l'apôtre s'attache à constater la résurrection de Christ par des témoignages complets et positifs, y compris le sien propre, car il avait vu le Seigneur lui-même, vraiment ressuscité (v.7, 11). Tous étaient donc unanimes à l'égard du fait réel de la résurrection de Christ, car il était véritablement ressuscité d'entre les morts ; et cette vérité était le vrai fondement du salut, de la joie et de l'espérance du chrétien. Ainsi, outre la vérité générale que les morts ressuscitent, il y a ce fait particulier et spécial : que Christ est ressuscité par la puissance de Dieu intervenue pour le relever *d'entre les morts.* Ce glorieux fait établissait donc d'une manière bénie que les croyants aussi, objets de la faveur de Dieu, sortiront d'entre les morts par la puissance de Dieu, lorsque le Seigneur Jésus reviendra.

La citation du Ps. 8:6, que nous lisons au v. 27, introduit l'idée du royaume, en rapport avec la domination universelle du Fils de l'Homme ressuscité, sous les pieds duquel Dieu assujettira toutes choses. Alors Christ prendra sa grande puissance et agira en roi souverain ; car en vertu de sa résurrection d'entre les morts, il a le droit et le pouvoir « d'abolir toute principauté et toute autorité et toute puissance » ; après quoi il remettra la royaume à Dieu le Père. Cette citation est donc un témoignage divin en faveur de Christ, lui homme ressuscité, et héritier légitime et universel de tous les droits de Dieu.

Au vers. 29, l'apôtre reprend le fil de son raisonnement, interrompu par la parenthèse que forment les versets 20 à 28 ; alors vient la citation d'Ésaïe 22:13, qui reproduit les paroles par lesquelles étaient exprimés les sentiments impies des Juifs qui, niant la résurrection, lâchaient la bride à la chair. En effet, s'il n'y avait pas de résurrection des morts, quelle raison y avait-il de brider la chair ? « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». Pour les impies, cette conséquence est logique ; mais pour les fidèles, de telles personnes étaient selon le jugement de l'Esprit de Dieu, « de mauvaises compagnies », et uniquement propres à corrompre les bonnes mœurs

partout où elles se rencontraient. Les Corinthiens donc devaient se réveiller et tendre à élever leur niveau moral, vivant justement et ne péchant pas.

Au verset 45, l'Apôtre emploie la citation de Genèse 2:7, pour faire ressortir le contraste qui existe entre le premier et le dernier Adam. Le premier Adam n'avait pas de force vivifiante en lui : il était simplement un homme, devenu par la création « âme vivante ». Il n'en était pas ainsi du second Adam, de Christ, car tout en étant homme sur la terre, Il avait la vie en lui-même ; aussi vivifie-t-il qui Il veut. La puissance d'une vie par laquelle Il pouvait communiquer la vie à d'autres, Il la possédait (Jean 5:26).

Maintenant, après avoir parlé (v.54-55), du changement subit accompli à l'égard de l'Église, par la puissance de Dieu, l'apôtre cite Ésaïe 25:8, constatant le fait que « la mort a été engloutie en victoire » ; toutefois, cette démonstration du triomphe de la puissance de Dieu sur la mort, sera vue ailleurs aussi, car les paroles citées, font partie d'un cantique par lequel est célébrée l'intervention de Dieu à l'égard de son peuple et des nations qui y participeront en bénédiction (v.6-7), « car l'Éternel engloutira la mort pour jamais » ; les larmes aussi seront essuyées de dessus tous les visages, et l'opprobre d'Israël sera ôté. La résurrection des fidèles, à quelque économie qu'ils aient appartenu, aura donc lieu en bénédiction par la puissance de Dieu qui a ressuscité Jésus. Quant à Israël, ce que Dieu n'avait pu être pour lui autrefois, à cause de son impénitence (Os. 13:14), Il le sera au jour où Dieu montrera son triomphe complet sur la mort ; alors on s'écriera : « O mort où est ton aiguillon ? O Hadès, où est ta victoire ? ». Or, grâces à Dieu, déjà le terrible aiguillon de la mort a été ôté par la mort de Christ, car il l'a subie lui-même, sous le double caractère de puissance de Satan et de jugement de Dieu. Loué soit son saint nom ! Pour celui qui croit, tout est changé : sa position présente est en rapport avec l'état dans lequel Christ est entré par sa résurrection d'entre les morts.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.272-293

9 – Ce que c'est que l'Église, comme elle était au commencement et quel est son état actuel

On peut considérer l'Église sous deux aspects ; premièrement, elle est l'incorporation des enfants de Dieu en un seul corps uni à Jésus Christ, monté au ciel, homme glorifié ; et cela, par la puissance du Saint Esprit. En second lieu, elle est la maison ou l'habitation de Dieu en Esprit. Le Sauveur s'est donné lui-même, non seulement pour sauver parfaitement tous ceux qui croient en lui, mais aussi pour réunir en un les enfants de Dieu dispersés. Christ a parfaitement accompli l'œuvre de la rédemption ; ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, il s'est assis à la droite de Dieu… Car par une seule offrande il a pour toujours et parfaitement purifiés ceux qui sont sanctifiés. Et encore par le Saint Esprit Dieu dit : Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités. L'amour de Dieu nous a donné Jésus, la justice de Dieu est pleinement satisfaite par son sacrifice, et il est assis à la droite de Dieu comme témoignage continuel de l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption, de notre acceptation en lui, et de la possession de la gloire à laquelle nous sommes appelés. Du ciel, selon sa promesse, Jésus a envoyé le Saint Esprit, le Consolateur, lequel demeure en ceux qui croient en Jésus, et par lui ils sont scellés pour le jour de la rédemption, c'est-à-dire, de la glorification de nos corps. Le même Esprit est encore l'arrhe de notre héritage.

Mais tout cela serait toujours vrai quand même il n'y aurait pas une Église sur la terre : c'est-à-dire, autre chose est qu'il y ait des individus sauvés, enfants de Dieu, et héritiers de la gloire dans le ciel – et autre chose est leur union avec Christ, de manière qu'ils sont membres de son corps, de sa chair, et de ses os – et autre chose encore est d'être l'habitation de Dieu par l'Esprit. Nous parlerons de ces derniers points.

Il n'y a rien de plus clair dans la Sainte Écriture que cette vérité, que l'Église est le corps de Christ. Non seulement par Christ nous avons le salut, mais nous sommes en Christ, et Christ est en nous. Le vrai chrétien qui jouit de ses privilèges, sait que par le moyen du Saint Esprit, il est en Christ, et Christ en lui. « Dans ce jour-là, dit le Seigneur, vous saurez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous ». En ce jour-là, c'est-à-dire, en celui dans lequel nous aurions reçu le Saint Esprit envoyé du ciel. « Celui qui est uni au Seigneur, est un même Esprit avec lui : ainsi nous sommes en Christ, et membres de son corps ». Cette doctrine est largement exposée dans l'Épître aux Éphésiens 1-3. Qu'y a-t-il de plus clair que cette parole-ci : « L'ayant donné pour Chef sur toutes choses à l'Église, laquelle est son corps ». Faites attention que ce fait merveilleux a commencé à se trouver exister aussitôt que Christ a été glorifié dans les cieux, quand même tout ce qui est contenu dans ces versets ne soit pas encore accompli. « Dieu, dit l'apôtre, nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans les lieux célestes en lui ». Pas encore « *avec* lui », mais « *en* lui ». Et dans le chapitre troisième : « Lequel (mystère) ne fut pas donné à connaître aux générations précédentes, aux fils des hommes, comme maintenant il a été révélé aux saints apôtres et prophètes par l'Esprit ; savoir que les Gentils sont cohéritiers et d'un même corps et participants de sa promesse en Christ par l'évangile…, afin que dans le temps présent soit donné à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'Église, la sagesse de Dieu qui est infiniment diverse ».

Voilà donc l'Église formée sur la terre par le Saint Esprit descendu du ciel après la glorification de Christ ; elle est unie à son chef céleste, Christ, et tous les vrais croyants sont ses membres, par le moyen du même Esprit. Cette précieuse vérité est confirmée dans d'autres passages, par exemple, dans l'Épître aux Romains chap.12 :

« Comme dans un même corps nous avons plusieurs membres, et tous les membres n'ont qu'une même opération ; de la même manière, nous, qui sommes plusieurs, nous sommes un seul corps en Christ, et chacun de nous membres l'un de l'autre ». Il ne sera pas nécessaire de citer d'autres passages, nous appellerons seulement l'attention du lecteur sur le chap.12 de la première aux Corinthiens. Il est clair comme la lumière du jour, qu'ici l'apôtre parle de l'Église sur la terre ; non pas d'une Église future qui sera accomplie dans le ciel, et pas même des églises dispersées dans le monde ; mais de l'Église tout entière, représentée toutefois par l'église de Corinthe. C'est pourquoi il est dit, en tête de l'épître : « A l'Église de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés en Jésus Christ, saints appelés, avec tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus Christ, Seigneur d'eux et de nous ». On voit clairement la totalité de l'Église dans les paroles : « Et Dieu en a constitué dans l'Église les uns pour être apôtres… les dons de guérisons… » Il est évident que les apôtres n'étaient pas dans une église particulière, et que les dons de guérisons ne pouvaient s'exercer dans le ciel. Voilà l'Église universelle sur la terre, cette Église est le corps de Christ, et les vrais croyants sont ses membres. Elle est une par le baptême du Saint Esprit. « Car comme le corps est un seul corps, et il a plusieurs membres, et tous les membres de ce corps qui est un seul, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps ; il en est de même de Christ » (v.12). Ensuite, après avoir dit que tous ces plusieurs membres opèrent chacun dans sa propre opération dans le corps, il ajoute (v.27) : « Or, vous êtes le corps de Christ, et ses membres, chacun pour sa part ». Rappelez-vous que ceci est arrivé par le baptême du Saint Esprit, descendu du ciel ; en conséquence, ce corps existe sur la terre, et embrasse tous les chrétiens, où qu'ils soient, qui ont reçu le Saint Esprit, par lequel ils sont membres de Christ, et membres les uns des autres. Oh ! comme elle était belle cette unité ! « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; et si un membre est honoré, tous les membres s'en réjouissent ensemble ».

Ici la Parole nous enseigne, de plus, que les dons sont des membres de tout le corps, et qu'ils appartiennent à tout le corps entier. Les apôtres, les prophètes, les docteurs, sont dans l'Église et non dans une Église particulière ; en conséquence, ces dons donnés par le Saint Esprit s'exercent dans toute l'Église où le membre se trouve, par la raison qu'il est membre du corps. Si Apollos enseignait à Éphèse, il enseigne aussi quand il est à Corinthe, et dans quelque localité qu'il soit. L'Église est donc le corps de Christ, uni à Lui Tête dans le ciel, et on est membre par l'Esprit qui habite en nous, et tous les chrétiens sont membres les uns des autres. Cette Église, qui sera plus tard accomplie dans le ciel, est présentement formée sur la terre par le Saint Esprit envoyé du ciel, lequel demeure avec nous, et par lui tous les vrais croyants sont baptisés pour être un seul corps. Les dons, ensuite, sont exercés comme membres de cet unique corps, dans l'Église entière.

Il y a, comme nous avons dit, un autre caractère de l'Église sur la terre. C'est-à-dire, elle est l'habitation de Dieu sur la terre. Il est intéressant de voir que ceci n'eut pas lieu avant la rédemption ; Dieu n'a pas habité avec Adam, pendant même qu'il était innocent, ni avec Abraham ; quoiqu'il ait visité avec beaucoup de condescendance, tant le premier dans le Paradis, que le père des croyants. Néanmoins, Il n'a jamais habité avec eux. Mais aussitôt qu'Israël est racheté d'Égypte, Dieu va pour habiter au milieu de son peuple ; aussitôt que la construction du Tabernacle fut révélée et réglée, Dieu dit : « J'habiterai au milieu d'Israël, et je serai leur Dieu, et ils connaîtront que je suis le Seigneur, leur Dieu, qui les ai tirés hors du pays d'Égypte, pour habiter au milieu d'eux » (Ex. 29:42, 46). Ainsi l'habitation de Dieu au milieu du peuple était le but de la délivrance ; la présence de Dieu au milieu de Son peuple est le plus grand privilège de Son peuple.

La présence du Saint Esprit est ce qui caractérise les vrais croyants, le christianisme. « Nos corps sont les temples du Saint Esprit » (1 Cor. 6:19). « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est point à Lui ». Les chrétiens pris ensemble sont aussi le temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite en eux (1 Cor. 3:16).

Pour ne pas parler davantage de l'individu chrétien, je dirai donc que l'Église est l'habitation de Dieu sur la terre, par l'Esprit. Privilège fort précieux ! La présence de Dieu lui-même, source de joie, de force et de sagesse pour son peuple ! Mais en même temps, il y a une très grande responsabilité à l'égard de la manière dont on traite un tel hôte. Je citerai quelques passages pour démontrer cette vérité. Éph. 2 : « Vous (Gentils) n'êtes plus étrangers ni forains, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu ; étant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus Christ Lui-même étant la maîtresse pierre du coin ; en qui tout l'édifice posé et ajusté ensemble, s'élève pour être un temple saint au Seigneur, en qui vous êtes édifiés ensemble pour être un tabernacle de Dieu en Esprit ». Ici on voit que, quoique cet édifice soit déjà commencé sur la terre, le dessein de Dieu est d'avoir un temple accompli, composé de tous les croyants, après que Dieu eut défait la paroi qui excluait les Gentils, et que cet édifice croît jusqu'à ce que tous les chrétiens soient réunis dans la gloire. Mais, en attendant, les croyants sur la terre forment un tabernacle de Dieu, son habitation par l'Esprit, lequel demeure au milieu de l'Église. Dans 1 Tim. 3, l'apôtre dit : « Je t'écris ces choses espérant de venir bientôt vers toi ; mais si je tarde, afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Église du Dieu vivant, colonne et appui de la vérité ». Par ces paroles on voit que l'Église sur la terre est la maison du Dieu vivant, et que cette épître enseigne à Timothée comment il faut se conduire dans cette maison. On voit aussi que l'Église est responsable de maintenir la vérité dans le monde. L'Église n'enseigne pas, mais les apôtres enseignaient. Les docteurs enseignent, mais l'Église maintient la vérité en y étant fidèle. Elle est son témoin dans le monde. Ceux qui cherchent la vérité, ne la cherchent pas parmi les païens ni parmi les Juifs ou chez les Mahométans, mais dans l'Église chrétienne. Elle n'est pas l'autorité pour la vérité, mais c'est la Parole qui est son autorité. L'Église est le vase qui la contient, et là où il n'y a pas la vérité, il n'y a pas d'Église. Telle est l'Église, corps de Christ, lequel est

son Chef céleste ; [22] telle est la maison de Dieu par l'Esprit sur la terre. Quand l'Église sera accomplie, alors elle sera unie à Christ dans le ciel, revêtue de la même gloire que son Époux.

Or, il est nécessaire, avant de parler de l'état de l'Église, comme elle était au commencement, d'indiquer une différence qui se trouve dans la Parole de Dieu, quant à la maison. Le Seigneur a dit : « Sur ce rocher je bâtirai mon Église ». C'est Christ lui-même qui bâtit Son Église, et par conséquent, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle [23]. Ici ce n'est pas l'homme qui édifie, mais Christ. C'est pourquoi l'apôtre Pierre, parlant de la maison spirituelle, ne dit rien des ouvriers : « Duquel vous approchant comme de la pierre vive… Vous aussi, comme des pierres vives, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sacrificature sainte » (1 Pier. 2). Celle-ci est l'œuvre de la grâce dans le cœur de l'individu, par laquelle l'homme s'approche de Christ. Ainsi, encore, dans les Actes il est dit, que « le Seigneur ajoutait à l'Église, chaque jour, ceux qui devaient être sauvés ». Cette œuvre ne pouvait pas manquer étant de Dieu, efficace pour l'éternité et manifestée en son temps. Nous lisons encore dans l'Épître aux Éphésiens, 2 : « Étant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en ce que tout l'édifice bien composé croît pour être un temple saint au Seigneur ». Cet édifice qui croît peut se manifester devant les yeux des hommes ; mais si l'effet de la grâce efficace ne se manifeste pas dans son unité extérieure devant les hommes, Dieu ne laissera pas pour cela de faire son œuvre, recueillant ses enfants pour la vie éternelle. Les âmes s'approchent de Christ, et sont édifiées sur Lui.

Les apôtres Jean et Paul, et plus particulièrement ce dernier, parlent d'une unité manifestée devant les hommes, en témoignage aux hommes de la puissance du Saint Esprit. Dans le chapitre 17 de Jean nous lisons : « Or, je ne prie pas seulement pour ceux-ci, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole ; afin qu'ils soient un, comme Toi, Père, es en moi, et moi en Toi, afin que ceux-ci soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé ». Ici, l'unité des enfants de Dieu est un témoignage rendu au monde, que Dieu a envoyé Jésus afin que le monde croie. Maintenir cette unité, est, par conséquent, le devoir évident des enfants de Dieu. Tous savent comment l'état de choses opposé à cette unité est une arme dans les mains des ennemis de la vérité.

Le caractère de la maison et la doctrine de la responsabilité des hommes sont encore plus clairement enseignés dans la Parole de Dieu. Paul dit : « Vous êtes l'édifice de Dieu ; moi, selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, comme sage architecte, j'ai posé le fondement, d'autres édifient dessus. Or, que chacun examine comment il édifie dessus ». Ici ce sont les hommes qui bâtissent. La maison de Dieu est manifestée sur la terre. L'Église est l'édifice de Dieu ; mais on y trouve, non seulement l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire, ceux qui s'approchent de Dieu mus par le Saint Esprit ; mais on y trouve aussi l'effet de l'œuvre des hommes, lesquels ont souvent édifié avec du bois, du foin et de la paille. Les hommes ont confondu ensemble la maison extérieure, édifiée par les hommes, et l'œuvre de Christ, laquelle peut bien être identique avec l'œuvre des hommes, mais qui peut aussi en différer beaucoup. Les faux docteurs ont attribué tous les privilèges du corps de Christ, à la grande maison composée de toute sorte d'iniquités et d'hommes corrompus. Mais cette erreur fatale ne détruit pas la responsabilité des chrétiens relativement à la maison de Dieu, Son habitation par l'Esprit ; de même elle ne la détruit pas non plus à l'égard de la manifestation de l'unité de l'Esprit en un seul corps sur la terre.

J'ai pensé qu'il était important de faire remarquer cette différence, parce qu'elle jette beaucoup de lumière sur les questions d'aujourd'hui. Maintenant poursuivons notre sujet. Quel était l'état de l'Église au commencement, quand elle a commencé à Jérusalem ? Nous trouvons que la puissance de l'Esprit de Dieu se manifestait merveilleusement : « Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble et avaient toutes choses communes ; ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous selon que chacun en avait besoin ; et ils persévéraient d'un commun consentement à être tous les jours dans le temple, et rompant le pain dans la maison, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur ; louant Dieu et étant agréables à tout le peuple ; et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'Église les sauvés » (Act. 2). Et dans le chapitre 4 : « Et il y avait une grande grâce sur eux tous. Car il n'y avait personne parmi eux qui fût dans l'indigence ; parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre, ou des maisons, les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu. Ils le mettaient aux pieds des apôtres ; et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin ». Quel beau tableau de l'effet de la puissance de l'Esprit dans les cœurs, effet qui a dû trop tôt disparaître pour toujours ; mais les chrétiens devraient chercher à le réaliser autant qu'il leur est possible.

Le mal du cœur de l'homme a paru bientôt, et le cas d'Ananias et Sapphira, comme aussi le murmure à cause des veuves, a manifesté que le péché du cœur de l'homme, joint à l'œuvre du diable, travaillait encore au sein de l'Église ; mais en même temps le Saint Esprit était et agissait dans l'Église, et était suffisant pour éloigner le mal et le changer en bien. L'Église était cependant *une*, connue du monde, et on pouvait dire, que les apôtres ayant été renvoyés vinrent vers les leurs. Une unique Église, remplie du Saint Esprit, rendait témoignage au salut de Dieu et à Sa présence sur la terre ; et à cette Église Dieu ajoutait tous ceux qui devaient être sauvés. Cette Église se dispersa à cause de la persécution, sauf les apôtres qui restèrent à Jérusalem. Alors Dieu suscita Paul pour être son messager auprès des Gentils. Il commence à édifier l'Église parmi les Gentils, et il enseigne qu'en elle il

[22] Ceci est une preuve incontestable que le Pape ne peut pas être le Chef de l'Église, parce que si Christ est le Chef, un seul corps ne peut pas avoir deux têtes.

[23] Qu'on observe qu'il n'y a point de clefs pour l'Église. On n'édifie pas avec des clefs, mais les clefs sont pour le royaume.

n'y a ni Gentil ni Juif, mais que tous sont d'un seul et même corps en Christ. Non seulement l'existence de l'Église parmi les Juifs est constatée, mais de plus la doctrine de l'Église, de son unité, de l'union des Juifs avec les Gentils en un corps, est proclamée et mise à exécution. Elle était l'objet des conseils de Dieu déjà avant la fondation du monde, mais cachée en Dieu : « mystère qui avait été caché des siècles en Dieu, afin que dans le temps présent (de l'apôtre) soit donnée à connaître aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, par l'Église, la sagesse infiniment variée de Dieu. Lequel mystère ne fut pas donné à connaître dans les siècles aux fils des hommes, comme il a été maintenant révélé aux saints apôtres et prophètes [24] par l'Esprit » ; Éph. 3. Comme aussi aux Col. 1:26 : « Le mystère qui a été caché dès les âges et dès les siècles, et qui a été manifesté maintenant à ses saints ».

Tous les chrétiens étaient connus, tous admis publiquement dans l'Église, tant Gentils que Juifs. L'unité était manifestée : tous les saints étaient membres d'un seul corps, celui de Christ ; l'unité de ce corps était reconnue, et c'était une vérité fondamentale du Christianisme ; dans chaque localité il y avait la manifestation de cette unité de l'Église de Dieu sur la terre. De manière que, une épître de Paul adressée à l'Église de Dieu à Corinthe parvenait à une assemblée unique ; et l'apôtre pouvait encore y ajouter tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom de Jésus, Seigneur d'eux et de nous. Cependant si on parle spécialement de ceux de Corinthe, il dit : « Vous êtes le corps de Christ, et membres les uns des autres ». Si un chrétien, membre du corps de Christ, fût allé d'Éphèse à Corinthe, il aurait été également et nécessairement aussi membre du corps de Christ dans cette dernière assemblée. Les chrétiens ne sont pas membres d'une Église, mais de Christ. L'œil, l'oreille, le pied, ou quelque autre membre qui fût à Corinthe, était tel également à Éphèse. Dans la Parole on ne trouve pas l'idée qu'on est membre d'*une* Église, mais bien de Christ.

Le ministère, comme il est présenté dans la Parole, est de même une preuve de cette même vérité. Les dons, source du ministère, donnés par le Saint Esprit, étaient dans l'Église. 1 Cor. 12:8-12, 28. Ceux qui les possédaient étaient membres du corps. Si Apollos était docteur à Corinthe, il était aussi docteur à Éphèse. Qu'il fût œil, oreille, ou un autre membre quelconque du corps du Christ à Éphèse, il était aussi tel à Corinthe. Pour ce sujet il n'y a rien de plus clair que le chap.12 de la première aux Corinthiens : un corps, plusieurs membres ; l'Église une, dans laquelle se trouvaient les dons que le Saint Esprit avait donnés, dons qui s'exerçaient dans quelque localité que ce fût, où se trouvait celui qui les possédait. Au chapitre 4 aux Éphésiens on trouve exposée la même vérité : « Christ étant monté en haut, a donné des dons aux hommes… les uns pour être apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs pour la perfection des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Christ, afin que nous croissions en toutes choses dans Celui qui est le Chef, savoir, Christ ; duquel tout le corps bien proportionné, et bien joint par la liaison de ses parties, qui communiquent les unes aux autres, tire son accroissement selon la force qu'il distribue dans chaque membre, afin qu'ils soient édifiés dans la charité ».

Cette unité et la libre activité des membres, se trouvaient réalisées au temps des apôtres. Chaque don était pleinement reconnu efficace pour accomplir l'œuvre du Seigneur, et était exercé librement. Les apôtres travaillaient comme apôtres, et de même ceux qui avaient été dispersés à l'occasion de la première persécution, travaillaient dans l'œuvre selon la mesure de leurs dons. C'est ainsi qu'enseignaient les apôtres : 1 Pie. 4:10, 11 ; 1 Cor. 14:26, 29. Et c'est ainsi que faisaient les chrétiens. Le diable chercha à détruire cette unité, mais il ne put pas réussir, aussi longtemps que les apôtres vécurent. Il employa à cette œuvre le Judaïsme, mais le Saint Esprit conserva l'unité, comme nous lisons dans les Actes 15. Il chercha à y créer des sectes par le moyen de la philosophie (1 Cor. 2) et de l'un et de l'autre ensemble (Col. 2). Mais tous ces efforts furent vains. Le Saint Esprit agissait au milieu de l'Église, et la sagesse donnée aux apôtres a maintenu l'unité et la vérité de l'Église contre la puissance de l'ennemi. Plus on lit les Actes des Apôtres, plus on voit cette unité et cette vérité. L'union de ces deux choses ne peut s'effectuer que par l'action du Saint Esprit. La liberté de l'individu n'est pas l'union, et l'union des hommes ne laisse pas à l'individu sa pleine liberté. Mais le Saint Esprit, quand il gouverne, unit nécessairement les frères ensemble, et agit en chacun selon le but qu'il s'est proposé en les réunissant, c'est-à-dire, selon son propre but. Ainsi la présence du Saint Esprit réunit dans un seul corps tous les saints, et opère en chacun selon sa volonté, les conduisant dans son service pour la gloire de Dieu et l'édification du corps.

Telle était l'Église. Comment est-elle maintenant, et où existe-t-elle ? Elle sera accomplie dans le ciel. Bien. Mais où se trouve-t-elle maintenant sur la terre ? Les membres du corps de Christ sont dispersés, plusieurs cachés dans le monde, d'autres au milieu de la corruption religieuse, ou les uns dans une secte, les autres dans une autre ; se faisant concurrence les uns aux autres pour s'approprier les sauvés. Beaucoup, grâces à Dieu, cherchent l'unité ; mais qui est-ce qui l'a trouvée ? Il ne suffit pas de dire que par le même Esprit nous nous aimons les uns les autres ; car « Nous avons été baptisés d'un seul Esprit pour être tous un seul corps » ; « afin qu'ils soient un, dit le Seigneur, pour que le monde croie ». Mais nous ne sommes pas un ; l'unité du corps n'est pas manifestée ; au commencement elle était clairement manifestée, et dans chaque ville cette unité était évidente à tout le monde ; tous les chrétiens marchaient partout comme une seule Église. Celui qui était membre de Christ dans une localité, l'était aussi dans une autre ; et celui qui avait une lettre de recommandation était reçu partout, parce qu'il n'existait qu'une seule société.

La Cène était le signe extérieur de cette unité : « Nous sommes tous un même corps, parce que nous participons tous à un même pain » (1 Cor. 10:17). Le témoignage que donne l'Église maintenant est plutôt celui de pro-

[24] L'on observera que l'apôtre parle seulement des prophètes du Nouveau Testament.

clamer, que le Saint Esprit, avec sa puissance et avec sa grâce, est impuissant pour surmonter les causes de division. La plus grande partie de ce qui s'appelle Église, est le siège de la plus grande corruption, et la plupart de ceux qui se glorifient de sa lumière, sont incrédules. Grecs, Romains, Luthériens, Réformés, ne peuvent prendre la Cène ensemble ; ils se condamnent les uns les autres. La lumière des enfants de Dieu, qui se trouvent dans les sectes, est cachée sous le boisseau ; et ceux qui sont séparés de ces corporations, à cause qu'ils ne peuvent pas en supporter la corruption, sont divisés en centaines de parties, lesquelles ne veulent pas prendre la Cène ensemble. Ni les uns ni les autres ne prétendent être l'Église de Dieu, et ils disent qu'elle est devenue invisible ; mais quelle est la valeur d'une lumière invisible ? Néanmoins, il n'y a pas d'humiliation ni de confession, en voyant la lumière devenue invisible. L'unité par rapport à sa manifestation est détruite sur la terre. L'Église, jadis belle, une, céleste, a maintenant perdu son caractère, est cachée dans le monde ; et les chrétiens eux-mêmes sont mondains, avares, avides des richesses, des honneurs, du pouvoir, comme les enfants du siècle : c'est une épître, sur laquelle on ne peut plus lire un seul mot de Christ [25]. La plus grande partie de ce qui porte le nom de chrétien, est le siège de l'ennemi, ou incrédule ; et les vrais chrétiens sont perdus au milieu de la multitude. Où trouver un seul pain, signe d'un seul corps ? Où est la puissance de l'Esprit, qui unit les chrétiens en un seul corps ? Qui peut nier que les chrétiens fussent ainsi unis ? et ne sont-ils pas coupables de n'être plus ce qu'ils étaient ? Ou, appellerons-nous un bien que d'être dans un état totalement différent de celui dans lequel l'Église était au commencement, et de celui que la Parole exige de nous ? Nous devrions plutôt être profondément peinés d'un tel état de l'Église dans le monde, parce qu'il ne répond nullement au cœur et à l'amour de Christ. Pourrions-nous nous contenter d'être assurés de notre salut éternel ?

Cherchons ce que dit la Parole sur ce point. Voici ce que nous y lisons d'une manière générale, pour ce qui a rapport à toute l'économie ou dispensation, et aux voies de Dieu envers les Juifs et envers les branches d'entre les Gentils, qui furent substituées aux Juifs (Rom. 11). « Sur ceux qui sont tombés, la sévérité, et la bonté envers toi, si tu persévères dans cette bonté ; autrement tu seras aussi retranché ». N'est-ce pas une chose sérieuse quand le peuple de Dieu sur la terre est retranché ? Certainement les fidèles sont et seront gardés, Dieu ne pouvant pas manquer à sa fidélité ; mais tout le système dans lequel Dieu se glorifie sur la terre, peut être jugé et retranché. La gloire de Dieu, sa vraie présence visible, était autrefois à Jérusalem, son trône était sur les chérubins ; mais depuis la captivité de Babylone, sa présence a abandonné Jérusalem, et sa gloire ainsi que sa présence ne furent plus dans le temple, au milieu du peuple. Et quoique sa grande patience l'ait supporté jusqu'à ce que Christ fut rejeté, cependant Dieu l'a retranché quant à cette alliance-là. Le résidu est devenu chrétien, mais tout ce système-là fut terminé par le jugement. Il en sera de même du système chrétien, s'il ne persévère pas dans la bonté de Dieu. Mais il n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu ; c'est pourquoi, quoique je croie fermement que tous les vrais chrétiens seront conservés et ravis dans le ciel, cependant, pour ce qui regarde le témoignage de l'Église sur la terre, la maison de Dieu par le Saint Esprit, elle n'existera plus. Pierre avait déjà dit : « Le temps est venu que le jugement doit commencer par la maison de Dieu » ! Et déjà, au temps de Paul, le mystère d'iniquité agissait et devait continuer jusqu'à ce qu'apparaîtrait l'homme de péché. Déjà du temps de l'apôtre, tous cherchaient leurs propres intérêts et non celui du Christ ; et l'apôtre nous dit que, après son départ, il entrerait parmi les chrétiens, dans l'Église, des loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau, et que dans les derniers jours il surviendrait des temps difficiles, avec l'apparence de la piété sans la force ; que les hommes méchants et trompeurs iront de mal en pire, séduisants et étant séduits ; et que finalement il y aura une apostasie. Et est-ce là persévérer dans la bonté de Dieu ? Et cette infidélité, est-ce une chose inconnue dans l'histoire de l'homme ? Dieu a toujours commencé par placer sa créature dans le bien, mais celle-ci a toujours abandonné la position dans laquelle Dieu l'a mise, y étant devenue infidèle. Et Dieu, après un long support, ne l'a jamais rétablie dans la position de laquelle elle était déchue. Ce n'est pas dans ses voies de raccommoder une chose gâtée, mais plutôt Il la retranche pour introduire ensuite une chose tout à fait nouvelle et bien meilleure que la précédente. Adam est tombé, et Dieu veut avoir le second Adam, le Seigneur du ciel. Dieu a donné la loi à Israël ; mais celui-ci a fait le veau d'or avant que Moïse soit descendu de la montagne, et Dieu écrira la loi dans le cœur de son peuple. Dieu a ordonné la sacrificature d'Aaron ; mais ses enfants, dès le premier jour, ont offert du feu étranger ; et de ce moment Aaron ne peut plus entrer dans le lieu très saint avec ses vêtements de gloire et d'honneur. Dieu a fait asseoir sur le trône du Seigneur, le Fils de David ; mais celui-ci ayant introduit l'idolâtrie, le royaume fut partagé. Dieu donna le trône du monde à Nebucadnetsar ; mais il fait une grande idole d'or, et fait brûler les fidèles dans la fournaise. Dans tous les cas, l'homme a été infidèle ; et Dieu, après l'avoir supporté longtemps, intervient avec le jugement, et substitue un système meilleur.

Il est intéressant d'observer que toutes les choses dans lesquelles l'homme a manqué, sont rétablies d'une manière plus excellente dans le second homme. L'homme sera exalté en Christ, la loi sera écrite dans le cœur des Juifs, la sacrificature exercée par Jésus Christ. Il est le fils de David qui régnera sur la maison d'Israël, et qui gouvernera les Gentils. Pareillement pour ce qui regarde l'Église. Elle a été infidèle, elle n'a pas maintenu la gloire de Dieu qui lui avait été confiée : c'est pourquoi elle sera retranchée comme système sur la terre, l'ordre de choses établi de Dieu sera terminé par le jugement, les fidèles monteront dans le ciel dans un état bien meilleur pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, et le royaume du Sauveur sera établi sur la terre. Tout cela sera un témoignage admirable de la fidélité de Dieu, qui accomplira tous ses conseils malgré l'infidélité de l'homme. Mais ceci ôte-t-il la responsabilité des hommes ? Comment Dieu pourrait-il alors, comme dit l'apôtre, juger le monde ? Nos cœurs, ne devraient-ils pas sentir que nous avons jeté dans la poussière la gloire du Seigneur ? L'iniquité a commencé au temps des apôtres, chacun y a ajouté la sienne, et l'iniquité des siècles est accumulée sur nous, et

[25] Il n'est pas dit que nous devrions être l'Épître de Christ ; mais, « Vous êtes l'épître de Christ ».

bientôt la maison de Dieu sera jugée. Le sang de tous les justes a été redemandé à la nation judaïque par Jésus, comme aussi Babylone sera trouvée coupable du sang de tous les justes.

Il est vrai que nous serons ravis dans le ciel ; mais avec cela, ne devrions-nous pas mener deuil sur la ruine de la maison de Dieu – jadis une, magnifique témoignage de la gloire de son Chef par la puissance du Saint Esprit, unie, fidèle, de manière que le monde a pu reconnaître l'effet de la puissance du Saint Esprit, qui mit les hommes au-dessus de tous les motifs humains, et faisant disparaître les distinctions et les diversités parmi eux, a fait des croyants de tous les pays et de toutes les classes, une famille, un corps, une Église, témoignage puissant de la présence de Dieu sur la terre, au milieu des hommes.

Mais on objecte, que nous ne sommes pas responsables des péchés de ceux qui nous ont précédés. Ne sommes-nous pas responsables de l'état dans lequel nous nous trouvons ? Les Néhémies, les Daniels, hommes de Dieu, s'excusaient-ils du péché de leur peuple ? Ou plutôt ne menaient-ils pas deuil de la misère du peuple de Dieu, comme lui appartenant ? Si nous n'étions pas responsables, pourquoi Dieu mettrait-il de côté, jugerait-il et détruirait-il tout ce système ? Pourquoi dit-il : « Je viendrai bientôt vers toi, et j'ôterai ton chandelier, si tu ne te repens pas » ? Pourquoi juge-t-il Thyatire, la remplaçant par le royaume ? Pourquoi dit-Il : « Je te vomirai hors de ma bouche » ? Je crois que les sept Églises nous fournissent l'histoire de l'Église depuis le commencement jusqu'à la fin ; en tout cas, nous y avons la responsabilité des chrétiens quant à l'état de l'Église. On dira, peut-être, qu'il n'y a que les Églises locales qui soient responsables, et non pas l'Église universelle. Ce qui est sûr c'est que Dieu retranchera l'Église comme système établi sur la terre.

Et pour démontrer davantage la responsabilité continuelle depuis le commencement jusqu'à la fin, lisons en Jude : « Quelques-uns se sont glissés, qui dès longtemps sont écrits pour ce jugement ». Ils s'étaient déjà glissés. « Or, Énoch, septième homme après Adam a prophétisé de ceux-ci en disant : Voici le Seigneur, est venu avec ces saints qui sont par milliers, pour les juger tous ». Ainsi, ceux qui au temps de Jude s'étaient déjà glissés, feraient venir les jugements sur les profanes qui professent le christianisme. Dans cette épître nous avons les trois classes de l'iniquité et leur progrès. En Caïn, il y a la pure iniquité humaine ; en Balaam, l'iniquité ecclésiastique ; et en Coré la rébellion ; alors ils périrent. Dans le champ où le Seigneur avait semé le bon grain, pendant que les hommes dormaient l'ennemi y a semé l'ivraie ; il est bien vrai que le bon grain a été ramassé dans le grenier, mais la négligence des serviteurs a laissé à l'ennemi l'occasion de gâter l'œuvre du Maître. Serons-nous indifférents à l'état de l'Église bien-aimée du Seigneur, indifférents aux divisions que le Seigneur a interdites ? Non ; [26] humilions-nous, chers frères, reconnaissons notre péché et quittons-le. Marchons fidèlement chacun de son côté, et efforçons-nous de retrouver l'unité de l'Église et le témoignage de Dieu. Purifions-nous de tout mal et de toute iniquité. S'il nous est possible de nous réunir au nom du Seigneur, ce serait une grande bénédiction ; mais il faut que cela se fasse dans l'unité de l'Église de Dieu et dans la vraie liberté de l'Esprit.

Si la maison de Dieu est encore sur la terre, et que l'Esprit Saint demeure en nous, nos cœurs ne seraient-ils pas affligés, humiliés, pour le déshonneur fait à Christ, et pour la destruction du témoignage que le Saint Esprit est descendu du ciel pour rendre dans l'unité de l'Église de Dieu. Celui qui comparera l'état de l'Église tel qu'il nous est décrit dans le Nouveau Testament avec son état actuel, sentira son cœur profondément affligé en voyant la gloire de l'Église traînée dans la poussière, et l'ennemi triomphant dans la confusion du peuple de Dieu.

Finalement, Christ a confié sa gloire sur la terre à l'Église. Elle était le dépositaire de cette gloire ; le monde eût dû la voir là manifestée par la puissance du Saint Esprit, témoignage de la victoire de Christ sur Satan, la mort, et tous les ennemis qu'il a menés captifs, triomphant d'eux par la croix. L'Église a-t-elle conservé ce dépôt et maintenu la gloire de Christ sur la terre ? Si elle ne l'a pas fait, dis-moi, chrétien, si elle n'en est pas responsable. Le serviteur, auquel le Seigneur a confié le soin de sa maison (Matt. 24), était-il responsable ou non, de l'état de la maison de son maître ? On dira peut-être, le méchant serviteur est l'Église extérieure qui est corrompue et n'est pas vraiment l'Église ; moi je ne suis pas membre de celle-là. Mais je te répondrai que dans la parabole, le serviteur est un seul, et la question est, si cet unique serviteur est fidèle ou infidèle. Il est peut-être vrai que tu t'es séparé de l'iniquité qui remplit la maison de Dieu, et tu as bien fait ; mais ton cœur n'est-il pas affligé de l'état de cette maison ? Le Seigneur a versé des larmes de douleur sur Jérusalem ; et nous, n'en verserons-nous pas sur ce qui est encore plus cher à son cœur ? Ici la gloire du Seigneur a été foulée aux pieds ; dirons-nous que nous n'en sommes pas responsables ? Son unique serviteur est tenu pour responsable. Quand même, conduit par la parole, je me sois éloigné individuellement de toute l'iniquité qui corrompt la maison de Dieu, cependant, comme serviteur de Christ, je dois m'identifier avec la gloire de Christ et avec sa manifestation dans le monde. C'est en cela que se montre la foi ; non pas à croire que Dieu et Christ possèdent la gloire ; mais en identifiant cette gloire avec son peuple (Ex. 32:11, 12 ; Nombres 14:13-19 ; 2 Cor. 1:20). Premièrement Dieu confie sa gloire à l'homme, et celui-ci est responsable de se maintenir dans sa position et d'y être fidèle, de ne pas abandonner son premier état ; ensuite Dieu établira sa propre gloire selon ses conseils. Mais d'abord, l'homme est responsable là où Dieu l'a placé. Nous fûmes placés dans l'Église, dans sa maison, habitation de sa gloire sur la terre : – où est-elle ?

(Traduit de l'italien de J.-N. Darby)

L'Écho du témoignage, vol.6, p.339-365

[26] Dans la Première Épître à Timothée, nous avons l'ordre de l'Église, maison de Dieu ; dans la seconde, la règle à suivre quand l'Église est en désordre ; car notre Dieu a pourvu à toutes les difficultés, afin que nous fussions fidèles, et que nous nous éloignassions de toute iniquité.

10 – « Le cordon de couleur bleue »

Nombres 15:37-39 ; Colossiens 3:1

(Version anglaise)

Je désire envisager un peu avec mes lecteurs l'importance du cordon de couleur bleue que le Seigneur ordonne aux Israélites de porter sur le pan de leurs vêtements. Nul chrétien ne saurait supposer que cette circonstance n'a pas de signification, ou que, si elle en possède une, notre affaire n'est pas de nous en enquérir et de chercher, en outre, à marcher en conséquence soutenus par la grâce de Dieu.

Quant à la signification générale du « bleu » que nous trouvons si souvent mentionné dans les Nombres il ne peut y avoir de difficulté. C'est la couleur du ciel et l'image tout à fait convenable d'un caractère céleste. Le blanc est ordinairement employé pour symboliser la pureté, comme le cramoisi ou l'écarlate pour figurer la gloire du monde ; et puisque le cordon de couleur bleue porte la couleur céleste, la pensée qui s'y rattache est des plus simples tout en étant de la plus haute importance pratique. Le Seigneur voudrait que, même dans les choses les plus ordinaires de la vie, ses saints eussent devant leurs yeux et présentassent aux yeux des autres un continuel témoignage de la position céleste qu'ils occupent. L'effet serait immense sur l'âme. Ce n'est point assez que nous nous abstenions seulement de ce qui est mal, ou même que nous cultivions la piété. Sûrement aucune personne née de Dieu ne pourrait mettre en doute ou nier que nous sommes tenus à la sainteté, et que les enfants de Dieu doivent s'abstenir même de l'apparence du mal. Mais en supposant que nous réalisions tout cela et que chacun porte son vêtement ainsi pur de toute tâche, pensez-vous que ce serait là le cordon de couleur bleue ? Ne signifie-t-il pas que nos âmes se souviennent journellement de la place à laquelle nous appartenons ? Le vêtement extérieur servait à représenter ce qui se déploie dans le monde – notre caractère et nos voies ; et ce qui était, je crois, l'intention de Dieu dans l'ordonnance relative au cordon de couleur bleue à porter sur le vêtement, c'était de nous rappeler constamment dans les détails les plus communs de notre vie journalière que nous sommes du ciel, et non pas simplement que nous y serons bientôt. Si nous laissons quelque peu le ciel de côté, l'envisageant uniquement comme une espérance dont la réalisation est plus ou moins éloignée, n'est-ce pas la même chose que l'absence du cordon de couleur bleue sur le vêtement de l'Israélite ? Car si nous traitons ainsi le ciel, cela revient à dire : Nous pouvons être terrestres maintenant, lorsque nous habiterons le ciel nous serons célestes. Mais l'effet produit sur nos âmes par l'acceptation de la vérité que notre type nous présente, c'est que, tout en étant sur la terre environnés de difficultés, nos yeux et nos cœurs sont dirigés en haut. Si nous agissons autrement, nous serons constamment en danger d'agir simplement comme des hommes terrestres – pieux, je veux bien l'admettre, et même aimables et sincères, mais tout cela est loin d'atteindre à ce que Dieu veut de nous. Même, servir Christ, quelque bénie que soit une telle chose, ce n'est pas être céleste. Nous pouvons jusqu'à un certain point, faire toutes ces choses, et c'est souvent le cas chez les bien-aimés de Dieu, tandis que le cordon de couleur bleue est oublié.

Ce qui, dans le Nouveau Testament, répond à ce type et nous présente la chose d'une manière bien plus parfaite selon la puissance du Nouveau Testament qui ne nous donne plus l'ombre mais bien la vraie image des choses, c'est la vérité contenue en Colossiens 3.

Dans ce chapitre le Saint Esprit s'adresse à nous comme à des êtres qui appartiennent au ciel tout en étant nécessairement sur la terre, ce qui donne lieu à toutes les difficultés de la marche de la foi ; il n'y aura plus de difficulté pour nous à marcher droitement lorsque nous serons dans le ciel, mais maintenant c'est par la foi que nous avons à combattre et à vaincre. Nous sommes toujours enclins à juger des choses selon les sentiments de nos cœurs qui errent si aisément. Et qu'avons-nous qui soit propre à nous fortifier contre nous-mêmes ? Prêtons l'oreille à ce que dit ici le Seigneur : « Le cordon sera sur la bande, et en le voyant il vous souviendra de tous les commandements de l'Éternel, afin que vous les fassiez. » N'est-il pas remarquable que le Seigneur se serve du cordon pour exciter les siens à l'obéissance ? Commencer chaque jour notre marche avec un tel mémorial sous les yeux, n'est sûrement pas une chose de petite importance. Supposez que nous entrions par nos affaires, ou de tout autre manière, en contact avec les hommes, qu'est-ce qui sera pour nous un préservatif par la grâce de Dieu ? Quelle efficace d'encouragement aura pour nous le souvenir que nous sommes du ciel ! « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu ». Si une telle pensée était continuellement devant nous, il n'y aurait aucune chose, grande ou petite, que le chrétien ne pût accomplir selon Dieu ; il y aurait la conscience d'un lien nous unissant au ciel, et non pas seulement un sentiment de devoir ou d'obligation qui est un mobile au-dessous du chrétien. Il va sans dire qu'un chrétien sera honnête et pieux ; mais si c'est par devoir ou par respect de moi-même que j'agis de telle ou telle manière, je ne marche pas du tout comme un chrétien, mais comme marchent bien des hommes qui sont ennemis de Dieu et de son Fils. Agir par devoir n'élève pas au-dessus du moi et des choses présentes. Bien plus : supposé que je regardasse au Seigneur uniquement comme à Celui qui seul peut me fortifier dans l'accomplissement de mes devoirs de chaque jour, ce serait parfaitement vrai, sans doute, mais ce ne serait pas toute la vérité. Je puis rabaisser le Seigneur, si j'ose m'exprimer ainsi, en ne regardant à Lui que comme à un aide pour la terre : mais ce n'est pas là le cordon de couleur bleue. Mais si mes yeux sont élevés de la terre et fixés sur Christ dans le ciel – si je me rappelle à moi-même mon union actuelle avec Christ dans le ciel et la marche que Dieu attend de moi, marche digne de Christ auquel je suis uni quoique je me trouve encore ici-bas, j'ai là, ce me semble, la grande vérité que nous présente notre type. Le Seigneur associe cela avec le souvenir de ses commandements et avec une marche

sainte qui y réponde. Il les avait tirés hors d'Égypte afin qu'ils marchassent selon Lui, et qu'ils fussent son peuple, et que Lui fût leur Dieu. Combien, hélas ! il arrive fréquemment que nous nous contentons de marcher « comme des hommes ». Mais si nous ne nous élevons pas au-dessus d'un tel niveau, nous ne nous conduisons pas selon le témoignage des choses célestes que Dieu présente dans le type à Israël. Nous découvrirons que notre puissance pour être célestes, répond à la mesure dans laquelle nos âmes vivent avec Christ dans le ciel. La question n'est pas de se corriger de ceci ou de cela, de commencer une chose ou bien une autre, mais d'être occupés des choses célestes en Christ, séparant nos cœurs de celles qui sont sur la terre. Si nous envisagions tout comme du ciel, et que nous agissions comme de là, ce qui est terrestre disparaîtrait bientôt à nos regards, et la louange d'une telle disparition reviendrait non à nous, mais à Christ. C'est ainsi que toute gloire doit lui revenir, quelles que soient les choses merveilleuses produites par le Saint Esprit chez les enfants de Dieu.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.416-420

11 – Les généalogies de Jésus Christ en Matthieu et en Luc

Ceux qui aiment la Parole de Dieu sont quelquefois exposés à rencontrer des incrédules qui prennent plaisir à attaquer les Saintes Écritures, en mettant triomphalement en avant des objections spécieuses, qui sont de nature à embarrasser les âmes simples, peu versées dans les choses divines.

Ces objections n'ont, pour la plupart, rien de vraiment fondé ; elles disparaissent promptement devant un examen consciencieux et attentif. Mais également elles ont pour effet d'arrêter un instant, de fatiguer peut-être le chrétien sincère, lors même qu'elles n'ébranlent pas sa foi.

Celui dont la conscience est engagée devant Dieu et qui a compris pour lui-même l'excellence de la connaissance de Jésus Christ, peut bien être embarrassé par des difficultés qu'il ne saurait résoudre pour le moment. Néanmoins, il va en avant ; il apprécie ce que la grâce lui a communiqué ; il jouit avec certitude de ce qu'il possède ; tout ce qu'il peut désirer, c'est de recevoir plus de lumières sur des points qu'il ne comprend pas bien encore.

Il peut donc être bon et convenable d'aborder directement ces objections, pour ne pas laisser subsister de petits accrocs, dont le moindre inconvénient est de tracasser l'esprit. On a le bonheur de voir comment la Parole sort victorieuse de ces critiques ; le cœur est satisfait ; la foi raffermie ; et l'on peut continuer en paix l'étude biblique avec plus de calme et d'assurance.

Celle de ces objections que nous examinons aujourd'hui est tirée des deux généalogies de Jésus, présentées dans les évangiles de Matthieu et de Luc. – Essayons d'en résoudre les difficultés.

Au premier abord, il saute aux yeux que ces deux généalogies ne s'accordent pas du tout ; elles présentent même quelque chose de contradictoire qui étonne. – Qu'un père ait plusieurs fils, cela se comprend ; mais qu'*un fils* puisse avoir *deux pères,* et par conséquent, *deux généalogies* complètement différentes, voilà qui est inintelligible d'après nos usages.

Mais l'explication de ce fait se présente aussitôt à l'esprit, quand on porte son attention sur un point particulier de la législation du peuple Hébreu.

Il s'agit de la loi de *Lévirat* [27] par laquelle, quand un homme mourait sans enfants, son frère était obligé de lui *susciter lignée.* Il devait épouser sa veuve ; et le premier fils issu de ce mariage était censé être *le fils du défunt* ; il en avait le nom et les droits ; il était inscrit dans sa généalogie ; et en cette qualité, il entrait en possession de l'héritage de son *père légal.* – Les autres enfants provenant de ce mariage appartenaient au père réel. – Ce règlement avait été établi pour maintenir les héritages des tribus et des familles dans leur état primitif, et pour empêcher que la mort n'opérât des bouleversements dans le partage du pays de Canaan. – On peut voir cette loi mentionnée dans plusieurs endroits des Écritures, surtout en Deut. 25:5-10.

Elle n'obligeait proprement que *le frère* du défunt ; mais l'usage, en Israël, en avait étendu l'obligation *au plus proche parent*, à l'oncle, au cousin, etc.

On trouve un exemple remarquable de l'application de cette loi, dans l'histoire de Ruth. – Il y est fait aussi allusion dans la question captieuse des Sadducéens (Matt. 22:23 etc). – Mais il paraît qu'elle a une origine beaucoup plus ancienne que Moïse, si l'on en juge par le récit de Gen. 38:8, 9, etc.

Donc, d'après cette loi, un homme pouvait avoir deux pères, l'un *réel,* l'autre *légal ;* par conséquent, deux généalogies entièrement distinctes l'une de l'autre.

[27] Ce mot vient du latin levir, beau-frère.

Remarquons qu'il ne s'agit pas maintenant du jugement que nous avons à porter sur cette loi, sur sa justice, sur sa convenance, etc. ; mais seulement du fait en lui-même, tel qu'il existait dans cette nation, indépendamment de notre opinion là-dessus.

Les registres publics ou ceux des familles pouvaient ainsi présenter deux généalogies distinctes pour le même individu, et cela sans aucune anomalie.

Venons-en maintenant à nos deux généalogies de Jésus.

On a essayé de dire que l'une est celle de Joseph et l'autre celle de Marie. Mais il paraît que c'est une erreur. Les Juifs ne faisaient aucun cas de la généalogie d'une femme mariée. C'est le mari qui était le chef de la maison ; son nom figurait seul dans les registres généalogiques.

Le but des Évangélistes était de prouver que cet Homme, qui se présentait comme le Messie, était, par son *père légal*, Joseph, inscrit sur les tables généalogiques comme descendant de *David*. – Dans les usages de cette nation, la preuve devait être faite d'après les ancêtres de *Joseph,* et nullement par ceux de Marie. – Marie avait été fiancée à Joseph ; aux yeux de la loi, Joseph était son *mari* (Matt. 1:19) – et Jésus était *censé* le fils de Joseph (Luc 3:23) – « N'est-ce pas ici Jésus, *le fils de Joseph,* dont nous connaissons le père et la mère ? » (Jean 6:42 ; Luc 4:22). – C'est donc bien de Joseph qu'il est question dans les deux endroits que nous examinons.

Qu'on prenne maintenant la peine de confronter ces deux généalogies – ainsi que le petit tableau annexé à cet article – et l'on verra qu'elles s'accordent depuis Abraham jusqu'à David. Depuis là, elles se bifurquent, l'une passant par *Salomon,* et l'autre par *Nathan.* Elles se nouent de nouveau en *Salathiel* et *Zorobabel,* pour se partager une seconde fois, l'une en *Abiud*, et l'autre, en *Rhésa ;* et elles finissent par se rencontrer enfin, en *Joseph,* l'époux de Marie, *le père légal* de Jésus.

L'apparence de contradiction s'efface, si l'on considère que *Salathiel* a pu être le fils légal de Jéchonias, et le fils réel de *Néri* ; – et que *Zorobabel* a pu figurer dans l'une des filiations, comme père *d'Abiud,* et dans l'autre comme père de Rhésa.

De même, les deux généalogies donnant pour père à *Joseph,* l'une *Jacob,* et l'autre *Éli,* il a pu être le fils de tous les deux ; mais de l'un par la nature, et de l'autre par la loi.

Maintenant remarquons soigneusement que si Joseph était le père légal de Jésus, cependant les deux généalogies séparent complètement Jésus de son père putatif. D'après Matthieu, Joseph n'est que l'époux de Marie, *de laquelle* (et non *duquel*) est né Jésus. D'après Luc, Joseph était le père, *comme on l'estimait*, de Jésus : – *ôs enomizeto, ut lege sancitum erat,* comme c'était une chose légalement reconnue.

Ces deux généalogies prouvent donc, non pas proprement que Jésus fût fils de David selon la nature, mais seulement que Joseph, le père légal de Jésus, descendait de ce prince.

Mais la descendance légale tenait lieu de la descendance réelle. C'est pourquoi jamais ce titre de *Fils de David* ne fut mis en doute parmi les Juifs, qui le reconnurent toujours comme tel, depuis Hérode le Grand, qui voulut faire périr, à sa naissance, ce rejeton de David, jusqu'à Pilate qui le crucifia comme roi des Juifs. Jamais, non plus, ces généalogies, qu'il était si facile de confronter avec les registres publics de la nation, ne furent contestées. On a disputé au Seigneur sa qualité de *Fils de Dieu,* de *Messie,* etc, mais jamais celle de *Fils de David.*

Quelques petites remarques encore, mais seulement en passant. – Matthieu, dans sa liste, saute quelques noms, dans le but de faire une série juste de trois fois quatorze générations, comme plus facile à retenir dans la mémoire, mais cela ne change en rien l'exactitude de la filiation.

Matthieu dans sa généalogie, s'arrête à Abraham, tandis que Luc remonte jusqu'à Adam même. Cela tient au caractère particulier des deux évangiles. L'un voulait montrer Jésus comme fils et héritier des promesses faites à David et Abraham, en faveur d'Israël ; tandis que l'autre avait à cœur de le présenter comme Fils de l'Homme, venu en faveur de l'homme en général, et comme héritier de la position glorieuse et bénie que Dieu avait destinée primitivement à l'homme, mais dont Adam avait été déchu par le péché.

Enfin, rappelons que s'il y a dans l'Écriture deux généalogies de Jésus, qui remontent, l'une jusqu'à Abraham, l'autre jusqu'à Adam, il y en a une *troisième,* la plus importante de toutes, si l'on peut parler ainsi, qui nous élève bien plus haut, qui nous conduit infiniment plus loin que les précédentes ; une généalogie qui nous transporte en dehors des limites de toute Création, jusque dans l'éternité, dans le sein de Dieu lui-même, pour nous y faire contempler la *Parole éternelle* et *Divine ;* cette Parole *qui fut manifestée en chair* dans le temps, venant nous apporter du ciel *la Grâce et la Vérité ;* – C'est Jean 1.

Si l'on demande pourquoi il fallait que le Fils de Dieu, Jésus, naquît d'une manière si extraordinaire – si contraire au cours de la nature ; – pourquoi il devait être fils d'une femme, et cependant ne reconnaître aucun homme pour père ? – Nous répondrons que cela était nécessaire pour qu'il y eût une *Rédemption* efficace et réelle pour nous.

Si Jésus était né comme un homme quelconque, comme l'un de nous tous, enfants d'Adam – alors, la tache, la souillure du péché aurait été sur Lui, comme elle est en nous tous ; – Il aurait hérité, pour Lui-même, de la condamnation qui repose sur tout homme ; et en mourant sur la croix, ce n'aurait été que pour ses propres pé-

chés qu'il aurait subi le supplice de la mort, et non pour les nôtres. – Ainsi nous n'aurions point de *Sauveur ;* nous serions perdus !

Pour nous racheter, il fallait qu'Il fût un *vrai homme,* afin de recevoir, dans notre nature même, la punition du péché ; il fallait qu'Il fût un homme *sans défaut et sans tache* aux yeux de Dieu, et par conséquent qu'Il ne fût pas descendant réel d'Adam, selon la nature pécheresse, afin de pouvoir prendre sur Lui-même le jugement des autres ; il fallait, enfin, qu'il eût en Lui *la nature divine ;* qu'Il fût réellement *Dieu revêtu de notre chair,* pour pouvoir offrir, d'une manière infiniment valable, sa nature humaine entière en sacrifice devant Dieu, et communiquer, par ce moyen, une délivrance éternelle au pécheur croyant.

Voilà une chose admirable, qui était digne de Dieu ! – une chose que Dieu seul pouvait concevoir et accomplir ; – une Rédemption qui ne serait jamais montée au cœur de l'homme, et que nous comprenons, maintenant que Dieu nous l'a révélée par son Esprit !

Ou bien, nous n'avons point de Rédempteur, et nous sommes sans ressource contre le juste jugement ; – ou bien, il fallait que les choses se passassent ainsi. Et cela montre la sagesse infinie, comme la merveilleuse bonté de Dieu.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.420-426

12 – La palingénésie (ou régénération)

La Palingénésie ou la Régénération, dont il est parlé en Matt. 19:28, est un état auquel nous sommes déjà arrivés. Le lavage de la Palingénésie, ou de la Régénération, de Tite 3:5, désigne l'acte ou le moyen par lequel un nouvel état, une condition nouvelle est atteinte : cette opération spirituelle qui renouvelle, recrée ou régénère un pécheur.

Ce sont là les deux seuls passages de l'Écriture où le mot de Palingénésie se trouve. En Matt. 19:28, c'est le titre par lequel est désignée la condition dans laquelle apparaîtront toutes choses, ou la création elle-même, lorsque le Fils de l'Homme s'assiéra dans son royaume, sur le trône de sa gloire. Mais ce royaume est appelé de divers autres noms et est décrit de diverses autres manières dans l'Écriture. Il est appelé « le monde habitable à venir » ; il est décrit comme « les temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur », ou « les temps du rétablissement de toutes choses ». Il est encore appelé tout simplement : « le royaume », « le royaume du Dieu des cieux », et « le royaume de votre Père ». C'est la création assujettie au Fils de l'Homme. Nous l'appelons familièrement, et pour abréger, « le Millénium ». Le titre sous lequel le Seigneur le désigne dans le passage ci-dessus est celui de « la Palingénésie, ou la Régénération » – expression qui donne à entendre que ce sera une autre, une seconde Genèse – une création à nouveau dans une condition nouvelle.

C'est ainsi que la sagesse de Dieu nous apparaît dans l'Écriture, accomplissant un cercle qu'on dit la plus parfaite de toutes les figures ; car arrivée à la fin, elle revient au commencement ne perdant rien dans le cours qu'elle a suivi, mais retrouvant tout dans sa magnifique et merveilleuse marche, et réunissant tout à la fois dans des conditions plus riches et plus avancées. La vieille Création était sans gloire en comparaison de la gloire de la nouvelle, qui l'emporte ; et si celle qui a passé était glorieuse, celle qui demeure l'est bien davantage. L'histoire de la vieille se perd dans l'histoire plus merveilleuse de la nouvelle. La vieille création avait son fondement dans la puissance de Dieu, la nouvelle a le sien dans le sacrifice de l'Agneau de Dieu [28]. Et ce mystère, que l'Agneau de Dieu est le nouveau Créateur, l'Édificateur de la création nouvelle, Celui qui y arrange, y dispose tout, aussi bien que son Chef, nous est enseigné en 2 Cor. 5, où l'Apôtre dit : « Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création », nous déclarant par là que notre caractère de nouvelle création est la même chose que le fait que nous sommes « en Christ » et dépend de cela. Ensuite il poursuit la même pensée, en disant : « les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont de Dieu *qui nous a réconciliés avec lui-même*. »

Cela est clair et décisif. La nouvelle création est ce grand système qui subsiste en Dieu et sous Dieu en tant que Rédempteur et Réconciliateur. Telle est sa position, son caractère. Elle n'a pas d'être, pas d'existence, si ce n'est dans la réconciliation qu'a accomplie le sang de l'Agneau de Dieu. C'est une possession acquise et rachetée, et non une possession créée tout simplement.

Héb. 2 nous enseigne aussi pareillement la même vérité. « Le monde habitable à venir » dont ce chapitre nous parle, est révélé comme une scène où toutes les œuvres de la main de Dieu doivent se trouver dans un état d'assujettissement au Fils de l'Homme. Mais il nous enseigne également, en rapport avec cela, que ce Fils de l'Homme, ce Seigneur du monde à venir, avait été fait auparavant un peu moindre que les anges, en vue qu'il souffrît la mort, qu'il goûtât la mort pour les pécheurs, afin qu'il pût, en tant que Chef de leur salut, qui avait été

[28] Quand la rédemption fut sur le point d'être manifestée parmi les enfants d'Israël, le commencement de l'année fut changé – cette circonstance leur faisant connaître qu'un genre de vie entièrement nouveau commençait maintenant pour eux ; qu'ils entraient sur la scène d'une nouvelle création, parce qu'ils étaient entrés désormais en rapport avec la rédemption, avec le salut de Dieu, par le moyen du sang qui avait été répandu sur les poteaux de leurs maisons, les rachetant de la mort et du jugement (Ex. 12:2)

consommé par les souffrances, conduire des enfants à la gloire, ou des pécheurs avec lui-même dans « le monde habitable à venir ».

Et cela n'est pas seulement grand dans sa portée et son caractère, c'est encore quelque chose de tout à fait particulier et nouveau. Jamais le Bienheureux et seul Souverain avait-il fait quelque acquisition à pareil titre dans une région quelconque de sa création sans limites, ou s'était-il jamais rendu dans quelque province de son vaste empire par un semblable sentier ? On peut bien l'appeler, avec raison, « le monde habitable à venir », ou une Palingénésie ; car, non seulement il est encore à venir, mais quand il sera révélé, on devra dire qu'il n'y a jamais eu auparavant rien de pareil. Il est fondé sur l'expiation ; il repose sur les douleurs et les souffrances de son divin Seigneur, le Fils de l'Homme. Tout rayonnant de gloire et de bonheur qu'il sera devant les âges de l'éternité, il surgit à l'existence du sein de l'œuvre de réconciliation accomplie par la Croix et scellée par le couronnement de gloire et d'honneur dans le ciel de Celui qui y mourut.

Quelle grandeur, certes, dans ces voies de la grâce, de la sagesse et de la puissance de Dieu ! L'œuvre de ses mains se détruisit elle-même dans la personne d'Adam, qui la représentait et à l'administration duquel elle avait été remise ; mais maintenant, dans la personne du Seigneur Jésus, Dieu lui-même est venu au milieu des ruines, sur la scène de l'immense catastrophe, et là, d'une manière qui le glorifie souverainement, il a opéré une parfaite délivrance de l'esclavage de la corruption, et transplanté sa création dans la liberté de la gloire.

D'autres passages de l'Écriture viennent encore nous dire à leur manière et dans leur mesure la même merveilleuse histoire. Les mots : « jusqu'à la rédemption de la possession acquise », que nous lisons en Éph. 1, sont pleins de ce profond et précieux secret. Nous y trouvons exprimées trois pensées : 1° L'*acquisition* de la possession ; 2° sa *rédemption* ; 3° un *intervalle* entre cette acquisition et cette rédemption. Ces trois choses sont certainement renfermées dans ce passage.

Le Seigneur Jésus, le Fils et le Christ de Dieu, est à la fois l'Acquéreur et le Rédempteur, et la terre est la possession ou l'héritage dont il est question ici.

L'acquisition et la rédemption peuvent aussi s'appeler rédemption par deux voies différentes : c'est-à-dire par *sang* et par *puissance*.

Le Seigneur est un Rédempteur par sang, qui nous rachète nous et notre héritage, qui paie la rançon tout entière, de façon à satisfaire toutes les justes exigences du trône de Dieu. Il est un Rédempteur par *puissance*, qui nous retire, nous et notre héritage, de la main de l'ennemi et usurpateur, qui détruit celui qui avait la puissance de la mort, et jette dehors le prince de ce monde. De sorte que dans le monde à venir, dans la Palingénésie, où la rédemption de la possession acquise doit se déployer, les rachetés du Seigneur regarderont *avec gratitude* à Dieu, dont la grâce est la source de cette gloire et de cette félicité, et le sauront pleinement satisfait dans sa justice par notre Rédempteur ; et aussi ils regarderont *hardiment* au grand ennemi, et le verront vaincu par notre Rédempteur, et jeté par lui hors de son usurpation

Certes ce sera là une condition élevée. Dans la vieille création, l'homme ne l'atteignit jamais, et ne pouvait jamais l'atteindre. Il était, ainsi que toute la scène autour de lui, dans un état conditionnel plein d'incertitude. Tout y était exposé à la déchéance et à la ruine, au lieu d'être établi en victoire et en rédemption. La vieille création et l'homme à sa tête, n'auraient pu jamais regarder, soit à Dieu, soit au serpent, comme la nouvelle création et les saints auront le droit de le faire. « Acquis » et « racheté » telle sera la condition du « monde habitable à venir », ou de « la possession » de l'héritage dans la Palingénésie. Mais il n'a jamais rien existé de pareil à cela dans quelque autre partie que ce soit de la création de Dieu ; et les Anges dans leurs dignités, non plus qu'Adam dans son innocence, n'en sont, à aucun degré, une image – comme, certainement, je n'ai pas besoin de le dire.

À leur tour, l'Épître aux Colossiens et l'Épître aux Philippiens nous présentent, chacune dans un verset – la première, une vue de la rédemption par le *sang*, ou de l'achat ; et l'autre, une vue de la rédemption par la *puissance* (Col. 1:20 ; Phil. 3:21). Le verset que je viens d'examiner dans l'Épître aux Éphésiens combine les deux sortes de rédemption, en nous présentant un tableau du mystère dans sa perfection, ou la *rédemption* de la possession *acquise*.

Mais nous trouvons, en outre, dans le cours de l'Écriture, des types, des *prophéties* et des *récits* de ce grand mystère, ou de la création de Dieu dans une condition d'acquisition et de rachat aussi bien que ces passages qui nous l'*enseignent*. Le monde sous Noé après le déluge – le pays d'Égypte en tant que constitué et gouverné par Joseph – le Jubilé, ou la cinquantième année en Israël, en étaient des *types* ou des exemples ; le Psaume 81, Ésaïe 11 et 35, Éz. 36, avec beaucoup d'autres passages semblables, en sont des *prophéties* ; et la scène que décrit Apoc. 5, où toutes les créatures qui sont dans le ciel, dans les mers, sur la terre et sous la terre font retentir leur joie d'une manière diverse mais dans une harmonie parfaite, peut se lire comme en étant un récit.

Et je puis ajouter qu'il y a eu dans l'histoire d'Israël une grande exposition de ce mystère, une possession acquise et rachetée. Au pays d'Égypte, les enfants d'Israël eux-mêmes furent rachetés par le *sang*, ou acquis dans toute l'étendue du prix qu'elle pouvait exiger, des droits qu'avait sur eux la justice divine. Dieu lui-même, car nul autre ne pouvait le faire, satisfit ses propres demandes ; car il ordonna le sang qui détourna son épée de jugement. Et puis, au moment voulu, ce même peuple, l'Israël de Dieu, fut racheté par la *puissance* à la Mer Rouge, comme de la main de Pharaon, par le bras et la force de Jéhovah (Ex. 12 et 15).

Et comme il en avait été des personnes, ainsi en fut-il de leur héritage. Le pays promis à leurs pères, le pays déjà à eux par don divin (à la suite de la déchéance du droit qu'y avaient ses possesseurs naturels qui avaient rempli la mesure de leurs péchés), est racheté par la force du bras, de la main des Cananéens, dans les jours de Josué. Et cela avait lieu sur le fondement et l'autorité d'une acquisition antérieure, ou de la rédemption par le sang (voir Ex. 15:15, 16) [29].

Je pourrais bien prendre occasion de tout cela comme d'une multitude d'autres démonstrations du même fait, pour m'écrier : De quelle manière admirable l'Écriture conserve son unité – les Prophètes et les Apôtres, les Psaumes, les Épîtres, les Évangélistes et l'Apocalypse, les paroles des Patriarches et les paroles de Moïse révélant les mêmes mystères de Dieu, dans des harmonies aussi magnifiques que sacrées !

Et maintenant laissez-moi ajouter que rien dans le royaume qui vient, rien dans cette Palingénésie, ou monde habitable à venir dont nous parlons, ne sera perdu : tout ce que l'on a vu jadis dans la vieille création et dans le monde actuel, reparaîtra de nouveau.

La création elle-même, l'œuvre de la main de Dieu s'étendra encore au loin, comme autrefois, dans tout l'ordre qui la distingue et toutes les provinces qui la constituent, avec ses cieux et sa terre dans leur arrangement et leurs ornements variés : mais rien ne sera plus exposé à la ruine ; tout sera assuré, réconcilié et glorifié. Au lieu d'être assujettie à la vanité, elle sera « affranchie de la servitude de la corruption pour (jouir de) la liberté de la gloire des enfants de Dieu », elle subsistera dans la force et brillera dans la beauté du Seigneur ressuscité.

Alors le monde végétal se réjouira. La terre elle-même sera délivrée de la malédiction. Le sapin croîtra au lieu de l'épine, et le myrte au lieu de la ronce. Le désert fleurira comme la rose. La campagne tressaillira de joie avec tout ce qui est en elle, et les arbres de la forêt également ; et avec ces choses, la mer et tout ce qu'elle renferme, les rivières et les coteaux. C'est ce que disent dans leurs chants le Psalmiste et les Prophètes.

Le bétail qui paît dans les montagnes, et les bêtes des forêts compteront parmi les sujets de cet empire universel, de cette souveraineté au loin et au large du Fils de l'Homme. Le lion mangera du fourrage comme le bœuf ; le loup et l'agneau paîtront ensemble ; le léopard gîtera avec le chevreau – le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble ; l'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra la main au trou du basilic.

Les cieux de ce monde seront là aussi dans toute la splendeur de leur beauté et dans leur service pour fertiliser et enrichir la terre. Ainsi que nous lisons dans l'Écriture comment le Seigneur de ces jours-là réjouira l'Orient et l'Occident ; comment il visitera la terre et l'arrosera comme avec le ruisseau de Dieu, bénissant le germe et la moisson, couronnant l'année de ses biens jusqu'à ce que les campagnes soient revêtues de troupeaux et que les vallées soient couvertes de froment, qu'elles en triomphent, et qu'elles en chantent (Ps. 65). Alors on ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans cette sainte montagne de l'Éternel ; et il répondra aux cieux et les cieux répondront à la terre ; et la terre répond au froment, au bon vin et à l'huile ; et le froment, le bon vin et l'huile répondront à Jizreël (Os. 2).

Quels tableaux nous présentent là les visions des Prophètes !

Et pourtant nous en avons d'autres encore à admirer. Non seulement tous les matériaux dont se compose l'ensemble de la création reparaissent ainsi, mais les systèmes du monde ancien seront aussi reproduits : ce sera naturellement dans des conditions purifiées et parfaites de merveille, de joie et de gloire ; mais ce n'en sera pas moins la reproduction des systèmes de l'ancien monde aussi bien que des matériaux de la vieille création.

Les nations sur toute la terre, seront de nouveau établies dans leurs limites et leurs héritages respectifs. Elles serviront le Roi de Sion, tous les peuples l'appelant bienheureux, et la connaissance de sa gloire couvrant la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer. On verra accourir là avec des présents la fille de Tyr, ainsi que les rois de Tarsis et des îles, et les rois de Shéba et de Shéba – et quelques-uns viendront de loin, quelques-uns du nord et de l'Occident et quelques-uns du pays des Siniens.

Le Peuple d'Israël sera établi de nouveau dans son propre pays et distingué encore parmi les nations comme jadis, à la tête et non à la queue ; et des hommes de toutes les langues des nations empoigneront et tiendront ferme le pan de la robe des Juifs, en disant : « Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous ».

Jérusalem brillera de nouveau, comme en la présence de l'Éternel au jour de la gloire. Elle sera le trône et le sanctuaire du Dieu et Roi de ce monde à venir, le témoin du culte d'un monde, la demeure des enfants du royaume, le siège du gouvernement de justice et de paix, et le centre heureux et honoré de la terre aux jours de la Palingénésie.

Sûrement c'est là un grand et merveilleux spectacle à contempler, un thème ravissant et sublime d'entretiens et de méditations : et à mesure que nous le considérons, nous aurions bien sujet d'être ravis d'admiration et de nous répandre en actions de grâces. Mais je désire demander s'il n'y a pas aussi pour nous en tout cela un *avertissement moral* bien solennel ? Certainement il s'y en trouve un. Si l'expiation de la croix de Christ est le fondement

[29] Précisément comme en Apoc. 5. – Car nous voyons « l'Agneau qui a été immolé » être un avec « le Lion de la tribu de Juda » quand l'héritage va être racheté par la puissance – reconnaissant ainsi la vérité que la rédemption par le sang avait précédé.

assuré de ce « monde habitable à venir » et notre seul titre à ce monde, comment ne devrions-nous pas triompher aujourd'hui dans cette expiation et en elle uniquement ! Et si cette même croix de Christ nous dit le caractère de ce « présent siècle mauvais », nous rappelant le rejet dont il s'est rendu coupable de ce bien-aimé Seigneur sur lequel toutes nos espérances reposent, comment ne devrions-nous pas lui être morts et garder fidèlement notre place de séparation morale de lui ! C'est bien cela certainement. Mais notre cœur connaît, hélas ! ses nombreux sujets d'humiliation – il sait avec quelle froideur il triomphe en la croix, avec quelle faiblesse il remporte ses victoires sur le monde.

Je ne voudrais pas clore cette méditation sans signaler une autre vérité. Il n'a pas été permis à la vieille création de disparaître jusqu'à ce que l'homme, œuvre de Dieu dans sa beauté et sa perfection première, fut pleinement vengé et justifié à la gloire du saint nom de Dieu. Cela a été fait dans la personne, le caractère et la vie du Seigneur Jésus. Il apparut au milieu de la vieille création comme un homme sans défaut et sans tache, orné de toute gloire morale aux yeux et pour les yeux et les délices de Dieu – le seul qui fut tel, mais tel sûrement – la parfaite image immaculée de l'homme selon Dieu. Mais après avoir réalise, comme homme, cette perfection sans tache, après s'être ainsi tenu ferme au milieu de la ruine dans laquelle était plongé tout le reste, il mourut sous le *jugement* de cette chose corrompue, prenant sur lui sa condamnation, et répondant *justement* pour elle en vertu de sa dignité personnelle, étant à la fois Dieu et homme dans un seul Christ et un seul sacrifice. Et après avoir accompli cette œuvre, il a posé, entant que ressuscité d'entre les morts, comme le Christ triomphant, le fondement de cette création nouvelle dont nous parlons. Il est demeuré ferme là où Adam tomba ; il a été vainqueur là où Adam fut vaincu ; il a brisé les portes de l'enfer ; et, en lui-même et dans sa victoire, il a fondé un royaume qui ne peut être Jamais ébranlé – une nouvelle création, une création rachetée. Voilà le secret. L'Éternel Dieu est le Fondement aussi bien que l'Édificateur de ce puissant et inexpugnable système. Au lieu d'un monde dont les destinées dépendaient de l'issue qu'aurait la mise à l'épreuve de l'obéissance de l'homme, c'est un monde soutenu dans un état de force inattaquable et d'inflétrissable gloire par la victoire remportée et célébrée du Seigneur de la vie et du salut.

« L'herbe est séchée, et la fleur est tombée ; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. »

Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles (gens) devriez-vous être en sainte conversation et piété, attendant et hâtant le jour de Dieu, dans lesquel les cieux étant en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront ?

Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite.

C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache, et irréprochables devant lui, en paix.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.460-474

13 – Préfiguration du royaume

C'était la volonté de Dieu que l'homme eût l'autorité sur cette terre. En conséquence, Adam, la dernière des œuvres de Dieu dans la création, fut formé pour occuper la position de suprématie sur cette portion de l'univers. Le jardin d'Éden était le lieu de sa résidence, et il avait à le cultiver et le garder. La terre produisait pour sa nourriture « toute herbe portant semence qui est sur la terre, et tout arbre qui a en soi-même du fruit d'arbre portant semence ». Il lui fut donné de dominer sur tous les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tout reptile qui rampe sur la terre. Tout cela reconnaissait son pouvoir. Sous la dépendance de Dieu, il était souverain sur la terre ; il n'avait pas de rival ; et la Parole nous apprend que pour mettre l'empreinte de son autorité sur la création animale, et manifester la volonté de Dieu à cet égard, l'Éternel fit venir vers Adam tous les animaux afin de voir comment il les nommerait et afin que le nom qu'Adam donnerait à tout animal fût son nom. Quel tableau nous avons là du plaisir que Dieu prenait dans son ouvrage et dans cette dernière œuvre de ses mains – l'homme ! Sous quel magnifique aspect tout cela a-t-il dû apparaître aux yeux des anges promenant leurs regards sur ce monde sortant des mains de leur commun créateur, et sur l'homme, son seigneur, fait à l'image de Dieu. Les étoiles du matin avaient bien sujet de se réjouir ensemble, et tous les fils des hommes de chanter en triomphe (Job 38:7) en contemplant une scène pareille. Mais celui dont la terre était la sphère de gouvernement, et dont l'empire s'étendait aussi loin que ses limites à elle, tomba et tout fut changé. La terre qui aurait rapporté son fruit pour lui, fut maudite, et en retour de son travail ne produisit que des ronces et des épines (Gen. 3:18). Il n'eut plus ses fruits pour le rafraîchir ; et désormais, il est, lui, naguère seigneur de la création, un exilé de ce jardin de plaisir et de délices. Il faut qu'il mange son pain, qui ne se compose plus que de l'herbe des champs, à la sueur de son visage. Le péché était entré et avait souillé le paradis de Dieu ; et par le péché la mort était aussi venue. Adam créé sans tache, pur, innocent, n'est plus tel. L'image de Dieu à laquelle il avait été créé a été tristement gâtée. Les plans de Dieu ont été, selon toute apparence, complètement renversés. L'homme a cru un mensonge, s'est défié de la bonté de Dieu, a douté de son amour, a prêté l'oreille au tentateur, a péché contre celui qui l'a fait, et a fait entendre que Dieu était la cause de tout cela par l'aide semblable ‡ lui qu'Il lui avait si gracieusement procuré.

Que va-t-il arriver maintenant ? Les plans du Créateur avaient-ils été traversés par la ruse et l'inimitié d'une créature ? Satan avait-il triomphé pour toujours ? En ruinant l'homme avait-il détrôné Dieu pour toujours comme le Seigneur de toute la terre ? Il semblait qu'il en était ainsi ; mais Dieu promit Quelqu'un qui reconquerrait ce qu'Adam avait perdu. Adam avait failli et était tombé pour avoir prêté l'oreille aux suggestions que le Diable lui avait insinuées par l'intermédiaire d'Ève ; mais la semence de la femme briserait la tête du serpent ! Un autre Homme, le second Homme, le dernier Adam, fera bien plus que réparer la ruine attirée par le premier sur tous ses descendants et sur cette terre.

Ceci n'est jamais perdu de vue ; et dans tout l'intervalle qui s'est écoulé depuis la chute Dieu n'a pas cessé de l'avoir présent à sa pensée. C'est ainsi que la proclamation de l'évangile du royaume est appelé l'évangile éternel (Apoc. 14:6). L'évangile de la grâce de Dieu ne le remplace point. Il introduit les âmes dans le royaume. Du commencement à la fin, la Bible tient constamment devant nous ce sujet, et nous y voyons comment tout a travaillé et travaille, sous la direction de Dieu, pour que ce but soit atteint.

Le royaume est le royaume du Seigneur ; et Il sera reconnu Gouverneur parmi les peuples. Nous ne voyons pas encore tout cela réalisé, mais nous voyons Celui qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur. Et de temps en temps il brille, lisons-nous dans la Parole, assez de rayons de cette gloire qui vient, pour faire désirer au cœur et guetter aux yeux la pleine satisfaction des besoins de la créature, et des aspirations les plus élevées de la création dans l'accomplissement du royaume du Seigneur sur la terre.

Nous trouvons un de ces tableaux anticipés de l'avenir dans la position de Noé après le déluge. Débarqué, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, balayé par les eaux du déluge, l'homme est placé de nouveau sur la terre, et le gouvernement est remis en ses mains. Tous les animaux devaient le craindre et le redouter, et ils lui furent donnés pour nourriture. Les fruits de la terre dont l'usage lui avait été retiré, semblait-il, après la chute, lui sont permis de nouveau, aussi bien que l'herbe des champs. Mais la malédiction que la terre a encourue, quoique adoucie, n'est point retirée, et la peur que les animaux ont instinctivement de l'homme, ne le garantit pas des effets de leur colère. Le petit enfant ne peut pas, sans s'exposer à en souffrir, mettre sa main au trou du basilic, et le lion ne mange pas non plus encore du fourrage comme le bœuf – et même l'inimitié des bêtes sauvages pour l'homme est positivement signalée (Gen. 9:5). Imparfaite, donc, comme l'était la position de l'homme comparée à celle qu'avait occupée Adam, nous voyons dans l'exemple de Noé que l'homme – tel qu'il existait alors, l'homme tombé, quoiqu'il put être un homme juste et intègre en son temps, marchant avec Dieu et tel qu'était Noé, ainsi que Dieu en rendait témoignage, n'était pas celui qui briserait la tête du serpent et renverserait le dieu de ce monde. Noé fait bientôt voir que ce n'est pas lui qui est l'*homme.* Il planta la vigne, but du vin et s'enivra. Il ne put se gouverner lui-même, comment donc gouvernerait-il le monde ? L'avenir, qui, après le déluge, semblait rempli de promesses, est vite obscurci. L'homme qu'on avait vu juste devant Dieu en son temps, a failli, et toute espérance de bénédiction prochaine s'évanouit devant le spectacle de Noé étendu dans sa tente, sans conscience de lui-même.

Maintenant, ce qui caractérise le monde, c'est la violence, l'idolâtrie et la passion des conquêtes. Les enfants de Dieu n'apparaissent plus comme distincts des enfants des hommes, jusqu'à ce que Dieu appelle Abraham à marcher avec lui, seul sur la terre. En lui toutes les familles de la terre seront bénies. Mais quand sera-ce qu'on jouira de cette bénédiction ? Lorsque le royal sacrificateur bénira Israël victorieux de ses ennemis. L'histoire d'Abraham nous présente une vue rapide de cette brillante époque. Il demeura comme étranger dans le pays promis à ses descendants. Un ennemi du dehors l'a envahi, et le patriarche s'avance avec ses serviteurs nés dans sa maison, et Aner, Eshcol et Mamré, et remporte la victoire. Comme il revient victorieux du combat, Melchisédec, sacrificateur de Dieu, le rencontre et le bénit. Est-ce là celui qui doit venir ? Est-ce le vrai roi à qui est promis le royaume ? Bien des années doivent s'écouler avant qu'il puisse apparaître. Abraham n'avait pas encore d'héritier direct, et quand celui-ci est né, comme le chapitre suivant nous le dit, il faut que sa postérité habite 400 ans sur une terre étrangère, avant qu'elle puisse appeler sien le pays sur lequel marchait Abraham. Cette scène, rayon de l'avenir, s'évanouit dans les ténèbres, avant la longue nuit de l'esclavage d'Égypte révélé dans le chapitre suivant.

Une autre scène qui dépeint le bonheur dont on jouira sur la terre, nous est fournie dans le songe de Jacob, où apparut une échelle dressée sur la terre et dont le bout touchait jusqu'aux cieux ; et « voici, les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle. Et, voici, l'Éternel se tenait sur l'échelle ». Ce que l'homme (Gen. 11), dans l'orgueil de son cœur et dans la puissance de sa force, avait vainement entrepris d'accomplir, c'est-à-dire, d'ouvrir une communication directe avec le ciel, le songe de Jacob l'a réellement effectué ; non certes par l'homme déchu, car la confusion des langues a été la réponse de Dieu à son entreprise, mais par Dieu lui-même qui se tenait sur l'échelle. Mais cela pouvait-il durer ? Jacob se réveilla au matin, et voilà, c'était un songe. Le pauvre pèlerin sans demeure dut servir dans un pays étranger, exposé à toutes les vicissitudes du climat et à l'injustice de son beau-père durant vingt longues années. Jamais, que nous sachions, dans tout le cours de sa longue vie, cette brillante vision ne revint de nouveau. Il revit encore Béthel, il s'y rencontra encore avec Dieu, et se vit renouveler par lui la promesse faite à Abraham et Isaac de donner ce pays à sa postérité, mais nous ne retrouvons plus aucune mention de l'échelle qui unissait la terre au ciel.

Les années s'écoulent, ses descendants se sont multipliés ; mais néanmoins, lui et eux sont encore des étrangers dans le pays. La période des 400 ans assignés a atteint la moitié de son cours (v. Gen. 12:4 ; 21:5 ; 25:20 ;

47:9 ; Exode 12:4) et une famine visite Canaan et force les enfants d'Israël d'aller en Égypte pour acheter du blé. Là ils trouvent Joseph, celui qu'ils ont haï, persécuté et tué dans le dessein de leur cœur, élevé par Dieu pour conserver la vie à la semence élue. Celui qui s'était attiré leur haine, lorsque jadis il leur raconta les songes, présages de sa grandeur future, est celui devant lequel ils se prosternent et auquel ils s'adressent comme à leur Seigneur. Mais Joseph meurt, et ses frères aussi ; et leurs enfants sont maltraités par un roi qui ne l'avait point connu. Une délivrance fut bien opérée en faveur des enfants d'Israël, par celui qu'ils avaient rejeté en disant : « régnerais-tu en effet sur nous ? et dominerais-tu en effet sur nous ? » mais ce n'est qu'une délivrance temporaire ; il meurt, et des afflictions plus grandes que jamais tombent sur la race élue.

Si la bénédiction est en réserve pour Israël, n'est-elle pas aussi en réserve pour les Gentils ? Le second Homme exercera son autorité sur toute la terre. Suit une scène qui décrit ce qui aura lieu à sa venue. Le peuple est dans le désert, sa rédemption de la servitude d'Égypte ayant été accomplie. Jéthro, le Madianite, beau-père de Moïse, est venu là à leur rencontre avec Séphora, sa femme, et Guershon et Éliézer ses deux fils. La délivrance que le Seigneur a opérée en faveur d'Israël est le sujet de leur conversation ; « Et Jéthro se réjouit de tout le bien que l'Éternel avait fait à Israël, parce qu'il les avait délivrés de la main des Égyptiens » (Ex. 18:9). Ils offrent ensuite des sacrifices, et Jéthro le Gentil, Moïse, Aaron et les anciens d'Israël mangèrent ensemble du pain en la présence de Dieu. Ce n'est point le Juif et le Gentil prenant un nouveau fondement, commun à l'un et à l'autre, étant faits un seul homme nouveau comme dans l'Église, mais c'est le Juif et le Gentil, conservant leur distinction de familles, se réjouissant ensemble de la délivrance que l'Éternel a accordée à Israël de la main des Égyptiens. La nuit succède à cet heureux jour ; le lendemain arrive, mais nous ne lisons pas que la fête se soit répétée. Elle préfigure ce qui se passera plus tard sur la terre.

La vie du peuple dans le désert nous fournit un autre tableau bien différent de la gloire qui vient. Aaron et ses fils ont été consacrés comme sacrificateurs pour Dieu. Le tabernacle a été dressé ; le huitième jour de leur consécration est arrivé, et Aaron, vêtu des vêtements faits pour gloire et pour ornement, élève ses mains d'auprès de l'autel et bénit le peuple. Il entre ensuite avec Moïse dans le tabernacle, et tous les deux, le roi et le sacrificateur, en sortant bénissent le peuple. Alors la gloire de l'Éternel apparut à toute la congrégation ; le feu sortit de devant l'Éternel et consuma l'holocauste et les graisses. Le peuple vit tout cela et ils s'écrièrent de joie et se prosternèrent le visage contre terre. Mais combien cela fut aussi de courte durée ! Nadab et Abihu offrent devant l'Éternel un feu étranger. Le deuil succède à la joie. Les vêtements qu'Aaron portait ce jour-là, il n'aurait plus l'occasion de les porter de nouveau. Les Israélites ne verraient plus jamais Moïse et Aaron sortant du tabernacle de l'Éternel pour les bénir.

Une autre période de plus de 400 ans s'écoule. Moïse et Aaron meurent, Josué meurt, les anciens qui ont survécu à Josué, meurent à leur tour, les juges disparaissent, et il y a un roi sur Israël. Salomon occupe le trône de David son père. David a vaincu ses ennemis ; il a soumis à sa puissance tous les rois qui se trouvaient sur le territoire de Canaan promis à Abraham, et Salomon, le roi de paix, est établi sur le royaume. Le tabernacle a été remplacé, le temple prend sa place, et tout Israël est appelé pour célébrer sa dédicace, et observer la fête des tabernacles. Jamais auparavant il n'y a eu dans Jérusalem une telle magnificence, de telles richesses, comme sous Salomon (2 Chr. 9:23-28). La gloire de l'Éternel apparaît et remplit la maison, et le peuple célèbre la fête des tabernacles, type du repos millénial. Le règne de justice a-t-il réellement commencé ? Le second Homme a-t-il apparu pour s'asseoir sur le trône de David ? « Le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Pharaon, *savoir* : des Moabites, des Ammonites, des iduméenne, des Sidonniennes, et des Héthiennes, qui étaient d'entre les nations dont l'Éternel avait dit aux enfants d'Israël : Vous n'irez point vers elles et elles ne viendront point vers vous ; car, certainement elles feraient détourner votre cœur pour suivre leurs dieux. Salomon s'attacha à elles et les aima » (1 Rs. 11:1, 2). La gloire du royaume est obscurcie, son soleil s'est couché dans les ténèbres, et l'Éternel a annoncé le déchirement du royaume de Salomon en deux, et l'établissement de son ennemi comme roi sur dix des douze parties du pays. L'homme déchu est de nouveau montré impropre pour la place de souveraineté.

Suivent des temps bien sombres. Près de trois cents années s'écoulent, et la nation est encouragée par une prophétie annonçant un roi qui régnera en justice, et des princes qui présideront avec équité. Le trône de David est occupé par un roi pieux. Le temple fermé sous le règne d'Achaz, a été ouvert de nouveau et purifié ; les lampes, qu'on avait laissé s'éteindre, ont été de nouveau allumées ; les sacrificateurs et les lévites ont été sanctifiés pour le service de la maison de l'Éternel ; la Pâque, en souvenir de la rédemption d'Égypte a été célébrée une fois de plus ; l'ennemi du peuple de Dieu, l'Assyrien, a été heureusement défait d'une manière signalée. Il ne reviendra jamais pour envahir le pays. Ajoutez à cela que le roi Ézéchias a été malade et est rétabli de sa maladie ; que le cadran d'Achaz a marqué le retour du soleil en arrière de dix degrés, et que le bruit du rétablissement d'Ézéchias a porté le roi de Babylone à lui envoyer des lettres et un présent. Dans ces derniers temps, Juda avait été plutôt accoutumé à voir venir de cette partie du monde des lettres lui enjoignant de se soumettre et une armée ayant pour but de l'y contraindre, qu'un présent en signe d'amitié. Le roi qui devait venir avait-il peut-être apparu ? Ici encore nous voyons comment l'homme déchu est incapable d'occuper la position qui est encore à remplir. Dans l'orgueil de son cœur, Ézéchias montre tous ses trésors aux ambassadeurs du roi de Babylone ; il faillit, et la captivité est annoncée. Cela aussi n'est qu'un rayon passager de la gloire du royaume qu'un jour prochain verra établi.

Une autre série d'années s'écoule et *le Roi* apparaît sur la montagne de la Transfiguration. Les trois disciples contemplent sa gloire : « Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lu-

mière ». Deux hommes, Moïse et Élie, apparaissent avec lui en gloire. À coup sûr, maintenant, le royaume sera établi ; maintenant a lui pour le monde fatigué le temps de la bénédiction promise. Voilà le roi, la postérité de la femme, l'héritier d'Abraham, et le fils de David. Ces deux hommes s'entretiennent avec lui, et n'est-ce pas de la gloire de son royaume, de la grandeur et de la majesté de son règne qu'ils parlent ? Non, c'est un tout autre sujet qui les occupe : « Ils parlaient de la mort qu'il allait accomplir à Jérusalem ». Une nuée les couvrit tous de son ombre : quand elle se fut dissipée, la manifestation de sa majesté avait disparu. Certes, elle fut courte la vision qu'ils eurent de la gloire de Christ. Elle s'évanouit de devant leurs yeux, mais non de leur mémoire, aussi promptement que le songe de Jacob. Et au temps convenable, le sujet de la conversation qui avait eu lieu sur la montagne fut rendu clair pour ses disciples par sa mort. Le Roi était venu, et s'en était allé. Depuis qu'il avait été pendu à la croix, et que Pilate avait donné ordre d'en descendre son corps, le monde ne l'avait plus vu. Était-ce là tout ce dont on devait jouir de la gloire du roi et du royaume ? Rejeté par le monde, avait-il disparu à jamais ? Le monde peut ignorer et ignore effectivement la vérité de son retour. Pour nous, nous l'attendons, et le royaume également. « Car il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » (I Cor. 15:25.)

L'homme, le fils d'Adam, la postérité de la femme, aura la domination qu'Adam a perdue. Melchisédec, roi et sacrificateur, bénira encore Israël. L'échelle de communication entre la terre et le ciel sera manifestée un jour comme établie. Déjà les circonstances sous lesquelles elle peut être dressée ont commencé à se développer (Voyez Jean 1:51, aJp jarti, « *désormais* vous verrez », etc). Les Juifs et les Gentils se réjouiront ensemble devant le Seigneur (Deut. 32:43). Le trône sera établi dans la paix et le jugement s'unira à la justice. (Ps. 94:15). Tous ces avant-goûts de félicité auront leur plein accomplissement dans la présence permanente et le règne de Celui qui seul est digne de recevoir et de retenir la souveraineté de la terre.

Mais comment un roi pouvait-il régner en justice aussi longtemps que le péché et l'iniquité abondaient ? Comment le bonheur pouvait-il être la constante portion des saints de Dieu, et comment la terre pouvait-elle être dans l'allégresse et se réjouir avec eux, aussi longtemps que la souffrance, la maladie et la mort avaient la puissance de couper court à leur joie ? Comment un homme pouvait-il régner sans rival sur ce monde, aussi longtemps que Satan qui en avait usurpé la souveraineté, et la proclamait en disant : « Je te donnerai toutes ces choses », etc, conservait le titre de prince de ce monde ? Il fallait que tout cela fût vaincu. Il mourut, Lui, le Roi ; mais il ressuscita. Tout semblait perdu à sa mort. – À sa résurrection il fut manifesté que tout était gagné. Il abolit le péché par le sacrifice de Lui-même. Par sa mort, il a vaincu la mort et celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable (Héb. 9:26 ; 2 Tim. 1:10 ; Héb. 2:14).

Il ne lui reste plus rien à faire, qu'à prendre le royaume. Néanmoins il attend – nous savons pourquoi. Il attend le temps fixé par le Père (Ps. 110:1). Il diffère pour le salut des âmes (2 Pier. 3:9, 15). Sa prochaine apparition au monde sur cette terre aura pour but de réclamer le royaume pour les siens. Alors sera vu l'homme en puissance, confessé par tous comme Seigneur, reconnu par Israël comme Roi.

Oh ! de quel intérêt sont remplies ces rapides perspectives de la gloire du royaume qui, tout en permettant aux saints de jadis de goûter pour un moment quelque chose de cette joie qui sera encore connue sur la terre, leur faisaient porter leurs regards en avant comme des gens dont les désirs et les aspirations n'étaient pas encore pleinement satisfaits ! Et certainement, tout en connaissant une position céleste, et nous réjouissant en elle, nous aussi nous devons prendre un intérêt profond à tout ce qui concerne la gloire de Christ sur cette terre, et l'entière délivrance de la création du pouvoir du dieu de ce monde par l'établissement de la puissance et de la souveraineté de la personne du second Homme, le Seigneur (venu) du ciel.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.474-485

14 – Le dévouement chrétien

S'il y a une chose qui ait une importance spéciale aujourd'hui, c'est le dévouement chrétien. Ce n'est pas que je le sépare de la doctrine chrétienne, mais je le fonde sur elle. Je ne le sépare pas non plus – assurément – de la présence ni de la puissance de l'Esprit, une des plus importantes de ces doctrines ; car il est produit par là. Mais je regarde le dévouement chrétien, fondé sur la vérité et produit par la puissance du Saint Esprit, comme étant de la plus haute importance pour les saints eux-mêmes et pour le témoignage de Dieu. Je crois assurément que la doctrine est d'une profonde importance maintenant – la clarté quant à la rédemption, et la paix qui appartient au chrétien par le moyen de la justice divine ; la présence et la puissance vivante du Consolateur envoyé du ciel ; l'espérance sûre et bénie du retour de Christ pour nous prendre auprès de lui-même, afin que là où il est, lui, nous, nous y soyons aussi, afin que, le voyant comme il est, nous lui soyons semblables, et que si nous mourons, nous soyons présents avec lui ; la connaissance qu'étant ressuscités avec lui, nous serons bénis, non seulement par le moyen de Christ, mais *avec* Christ ; l'identification profonde et pratique avec lui, par le moyen de notre union avec lui, par le Saint Esprit : toutes ces choses, et bien des vérités qui s'y rattachent, étant retenues par la puissance du Saint Esprit, nous séparent du monde, protègent l'âme par la possession spirituelle de Christ glorifié, la conscience que nous possédons Christ, la protègent, dis-je, contre les attaques de l'incrédulité de nos jours, et donnent une force vivante à la joie et à l'espérance de toute la vie du chrétien. Mais l'expression de la puissance de ces choses dans le cœur, se manifestera par le dévouement.

Le christianisme a exercé une puissante influence sur le monde, même où il est ouvertement rejeté, aussi bien que dans les lieux où l'on fait profession de l'accepter. Le soin des pauvres et les efforts pour fournir à leurs besoins temporels, sont devenus des devoirs reconnus dans la société. Et là où la vérité est inconnue, et où le christianisme est corrompu, un zèle diligent à cet égard, sur la fausse base du mérite, est largement employé pour propager cette corruption. Et même où l'incrédulité domine, les habitudes de sentiment produites par le christianisme dominent ; l'homme devient l'objet d'un soin diligent, quoique souvent perverti. Le témoignage du vrai chrétien ne devrait certainement pas manquer, là où le mensonge a imité les bons effets de la vérité. Mais il y a des motifs plus élevés que cela ; et c'est du véritable caractère du dévouement que je désire parler.

J'accepte comme la règle générale, que, sauf un appel spécial de la part de Dieu, les chrétiens doivent demeurer dans l'état dans lequel ils ont été appelés. C'est là uniquement la sphère de leur marche ; les motifs et le caractère de cette marche sont intérieurs. Ceux-ci se résument en un seul mot – Christ. Il est à la fois la vie, et l'objet ou le motif de la vie, en nous, donnant ainsi à notre marche son caractère propre. « Pour moi, dit l'apôtre, vivre, c'est Christ ». Il y a deux grandes parties de la vie divine, dont l'une est le dévouement. Toutes deux sont pour nous des privilèges infinis et inexprimables ; toutes deux sont parfaitement réalisées par Christ, et manifestées en lui. L'une, Dieu lui-même ; l'autre, les actes et la manifestation de sa nature, en tant qu'amour, le témoignage divin de sa nature qui est amour. C'est ce qui fut vu en Christ. Sa communion avec son Père était parfaite, aussi bien que son désir de le glorifier. La vie pour lui était la vie « à cause du Père » (Jean 6:57*, dia ton Patera*).

Mais il était aussi la manifestation (quoiqu'il lui en coûtât à lui-même) de l'amour divin envers les hommes. Ces choses ne pouvaient être séparées dans son âme. Son Père était continuellement ses délices et son objet ; l'expérience de l'amour de sa part et la manifestation de son Père, et par là de la nature divine, étaient constants et parfaits. Mais c'était là son dévouement. Il faut ajouter à cela un autre principe, pour compléter ceux qui gouvernaient sa marche, savoir : une obéissance entière à la volonté de son Père, le fait qu'il avait cette volonté pour son motif constant. L'amour pour le Père, et l'obéissance au Père donnaient la forme et le caractère à son amour pour nous. Et il en est de même de nous, sinon en ce qu'il devient *lui-même* pour nous plus immédiatement notre objet ; mais cela n'empêche en aucune manière la manifestation de la nature divine dans l'amour. « Soyez donc *imitateurs de Dieu* comme de bien-aimés enfants ; et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur ». Remarquez ici la plénitude de motif et de caractère qui est montrée, et combien ce motif et ce caractère sont élevés et bénis. Nous sommes imitateurs de Dieu. Nous marchons dans l'amour comme le Christ nous a aimés. C'est l'exercice de l'amour divin, comme il a été manifesté en Christ. Cet amour n'a aucune limite. Il s'est donné lui-même – rien de moins – lui-même tout entièrement ; principe qui est souvent répété quant à Christ ; c'est son amour pour nous ; il s'est donné lui-même pour nous. Toutefois Dieu était l'objet et le motif qui en constituaient la perfection. Offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur ! C'est ainsi que nous sommes appelés à marcher, à imiter Dieu, à le suivre, selon qu'il s'est manifesté en Christ.

Si c'est une chose bénie que de nous glorifier en Dieu, qui est amour, c'est aussi une chose bénie de le suivre dans l'amour qu'il a exercé. Toutefois cet amour, en tant que manifesté en Christ comme homme, a Dieu lui-même pour son objet ; et il en est de même de nous. Lorsque l'amour qui descend de Dieu agit dans l'homme, il tend toujours vers Dieu et s'élève à lui, comme ayant justement et nécessairement Dieu pour son objet. Il ne saurait rien avoir de moins élevé pour sa source, quels que soient ceux envers qui il s'exerce. Tout l'encens de l'offrande du gâteau était brûlé sur l'autel, quelque agréable qu'en fût l'odeur pour d'autres. C'est ce qui constitue, comme je l'ai dit, son caractère essentiel et son excellence ; et sa vraie action en nous n'est pas au-dessous de son action en Christ. « Par ceci, dit Jean, nous avons connu l'amour, (c'est) que lui a laissé sa vie pour nous et nous devons laisser (nos) vies pour les frères ». Il n'est nullement question d'une coupe de colère pour nous. À cet égard Christ demeurait nécessairement seul ; mais quant à tout sacrifice de soi-même manifesté en lui, nous sommes appelés à le manifester, comme ayant sa vie – *lui-même* – en nous.

Mais je désire considérer ce point un peu plus méthodiquement, avant d'y insister auprès de mes frères par voie d'exhortation.

Quant à la récompense, *comme motif,* ou quant au mérite, il est clair que toute pensée d'une telle nature détruit toute la vérité quant au dévouement, parce qu'il y a là absence complète d'amour. C'est le moi ; c'est chercher, comme « Jacques et Jean », à avoir une bonne place dans le royaume. Il est bien question de récompense dans l'Écriture, mais elle est présentée pour nous encourager dans les difficultés et les dangers dans lesquels nous conduisent des motifs plus élevés et plus vrais. Il en est ainsi de Christ lui-même, lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte. Cependant nous savons bien que son motif, c'était l'amour. De même Moïse : « Il tint ferme comme voyant celui qui est invisible » ! « Car il regardait à la rémunération ». Son motif était sa sollicitude pour ses frères. C'est ainsi que la récompense est présentée ; et de cette manière, c'est une grande bonté de Dieu. « Mais chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail ».

L'origine et la source de tout vrai dévouement, c'est l'amour divin remplissant nos cœurs, et y opérant ; comme le dit Paul : « L'amour du Christ nous étreint ». Sa forme et son caractère doivent être tirés des actes de Christ. Ainsi il faut d'abord connaître la grâce pour soi-même ; car c'est ainsi que je connais l'amour. C'est ainsi que cet amour « est répandu dans nos cœurs ». Nous apprenons l'amour divin dans la rédemption divine. Notez bien aussi que cette rédemption nous place dans la justice divine devant Dieu. Dès lors toute question de mérite, de justice, est exclue, et tout ce qui tend à satisfaire le moi dans notre travail, est mis de côté. Nous avons appris

que « la grâce règne par la justice en vie éternelle par Jésus Christ ». L'amour infini et parfait de Dieu envers nous a opéré, et l'a fait lorsque nous n'étions que pécheurs, a pensé à nos besoins ; nous a donné la vie éternelle en Christ ; alors que nous étions morts dans nos péchés, nous a donné le pardon et la justice divine, quand nous étions coupables ; nous donne maintenant de jouir de l'amour divin ; de jouir de Dieu, parce que son Esprit habite en nous, et d'avoir toute assurance au jour du jugement, parce que comme Christ – le juge – est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. Je parle de tout cela maintenant en vue de l'amour qui y est manifesté. Il est vrai que cela ne pouvait être divinement sans la justice. Mais la chose a été glorieusement réalisée par Christ, et le cœur peut librement jouir de l'amour de Dieu, sans empêchement – amour manifesté envers les hommes dans l'homme. Car les anges mêmes apprennent « les richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans (le) Christ Jésus ». Cela attache nos cœurs à Christ, nous amenant à Dieu en lui, et amenant Dieu, en lui, jusqu'à nous. Nous pouvons dire que rien ne nous sépare de cet amour. Le premier effet, c'est d'élever le cœur en haut, et ainsi, de le sanctifier ; nous bénissons Dieu, nous adorons Dieu, qui nous est ainsi connu : nous avons nos délices en Jésus, nos délices mêlées d'adoration.

Mais parce que nous sommes ainsi près de Dieu, et en communion avec lui, que nous sommes non seulement unis à Christ, mais unis à lui avec la conscience de l'être par le Saint Esprit, l'amour divin se répand dans nos cœurs et à travers nos cœurs. Nous sommes animés par cet amour, par le moyen de la jouissance que nous en avons. C'est ainsi qu'en réalité, « Dieu demeure en nous », comme l'exprime Jean, et que « l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs », comme le dit Paul. Cet amour se répand ainsi, comme il le faisait en Christ. Ses objets et ses motifs sont les mêmes qu'en lui, si ce n'est qu'il intervient lui-même comme révélant cet amour. C'est l'amour de Dieu dans (le) Christ Jésus notre Seigneur ; ce n'en est pas moins Dieu, mais Dieu révélé en Christ, car c'est là que nous avons appris l'amour. Ainsi, dans tout vrai dévouement, Christ est le premier objet, et l'objet dominant ; puis il y a les siens qui sont dans le monde. Ensuite viennent les hommes – nos semblables : d'abord leurs âmes, puis leurs corps, et tous les besoins qu'ils ont. Sa vie en faisant du bien aux hommes, gouverne la nôtre, mais sa mort gouverne le cœur. « Par ceci nous avons connu l'amour, (c'est) que lui a laissé sa vie pour nous ». « L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux ».

Il faut remarquer aussi que, comme la rédemption et la justice divine sont ce par quoi la grâce règne et que l'amour est connu en sorte que toute idée de mérite et de propre justice est complètement exclue, ainsi il s'agit d'une nouvelle vie en nous, qui jouit de Dieu, et à laquelle aussi son amour est précieux ; laquelle seule est capable (comme étant d'une même nature) de se réjouir dans la béatitude qui est en Dieu, et dans laquelle son amour divin opère envers d'autres. Ce n'est pas la bienveillance de la nature, mais l'activité de l'amour divin dans le nouvel homme. Sa pureté est ainsi mise à l'épreuve, parce que Christ a nécessairement la première place dans cette nouvelle nature, et son activité est selon son appréciation du bien et du mal, que le nouvel homme seul possède et dont Christ est la mesure et le motif. « Non (seulement) comme nous l'avions espéré, dit Paul en parlant de l'activité de l'amour (c'était plus que ce qu'il avait espéré), mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu ».

Mais c'est plus encore qu'une nouvelle nature. Nos corps sont les temples du Saint Esprit ; et l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. Et de même qu'il jaillit comme une fontaine d'eau en nous jusque dans la vie éternelle, ainsi aussi des fleuves d'eau vive coulent de nous par le Saint Esprit que nous avons reçu. Ainsi donc, tout vrai dévouement est l'action de l'amour divin dans les rachetés par le Saint Esprit qui leur est donné.

Il peut y avoir un zèle qui parcourt la mer et la terre, mais qui est dans l'intérêt d'un préjugé, ou qui est l'œuvre de Satan. Il peut y avoir une bienveillance naturelle, revêtue d'un plus beau nom, et qui s'irrite, si elle n'est pas acceptée à cause d'elle-même. Il peut y avoir le sentiment de l'obligation et l'activité légale ; et cela, par la grâce, peut mener plus loin quoique ce soit la pression de la conscience, et non l'activité de l'amour. L'activité de l'amour ne détruit pas le sentiment de l'obligation dans le saint, mais cela change tout le caractère de son œuvre. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ». En Dieu l'amour est actif, mais souverain ; dans le saint, il est actif, mais c'est un devoir, à cause de la grâce. Il faut qu'il soit libre, pour avoir le caractère divin – pour être amour. Toutefois nous devons tout cela, et plus que tout cela, à celui qui nous a aimés. L'Esprit de Dieu, qui demeure en nous, est un Esprit d'adoption, et par là même un Esprit de liberté avec Dieu ; mais il fixe le cœur sur l'amour de Dieu d'une manière qui étreint. Tout sentiment convenable dans une créature doit avoir un objet, et pour être dans le vrai, il faut que cet objet soit Dieu – et Dieu révélé en Christ comme le Père ; car de cette manière Dieu possède nos âmes. C'est pour cela que Paul, en parlant de lui-même, dit : « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en (la) chair, je le vis dans (la) foi, la (foi) du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ». Sa vie était une vie divine. Christ vivait en lui, mais c'était une vie de foi, une vie qui subsistait entièrement par un objet, et cet objet était Christ ; et il le connaissait comme le Fils de Dieu qui l'avait aimé, et qui s'était livré lui-même pour lui. Nous trouvons ici le caractère pratique et le motif du dévouement chrétien – vivre à Christ. Nous vivons à cause de Christ : il est l'objet et la raison de notre vie (tout ce qui est en dehors est la sphère de la mort) ; mais cela dans la puissante étreinte qui vient du sentiment de son amour en se livrant lui-même pour nous. Ainsi, dans un passage déjà cité, nous lisons : « L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est

mort et ressuscité pour eux ». Ils vivent à cela et pour cela, et rien d'autre. Cela peut être un motif pour bien des devoirs ; mais c'est le motif et le but de la vie. Nous ne sommes pas à nous-mêmes ; car nous avons été achetés à prix, et nous sommes appelés à glorifier Dieu dans notre corps, qui lui appartient.

Ce qui est supposé ici, ce n'est pas une loi qui combat ou réprime une volonté recherchant son bon plaisir, mais le sentiment béni et reconnaissant que nous nous devons nous-mêmes au Fils béni de Dieu, en réponse à son amour, et un cœur qui entre dans cet amour et s'occupe de son objet par le moyen d'une vie qui découle de Christ, et de la puissance du Saint Esprit. Dès lors c'est une loi de liberté. Dès lors aussi le cœur ne peut avoir que des objets de service tels que cette vie peut en avoir, et sur lesquels le Saint Esprit peut fixer le cœur ; et ce service sera un service libre accompli avec joie. La chair pourra chercher à l'empêcher, mais ses objets ne peuvent être ceux que le nouvel homme et le Saint Esprit recherchent. Le cœur se meut dans la même sphère que Christ. Il aime les frères, car Christ les aime ; il aime tous les saints, car Christ le fait. Il cherche tous ceux pour lesquels Christ est mort, sachant toutefois que pas un d'eux ne peut être amené que par la grâce seule ; et il « endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle ». Il cherche à présenter « tout homme parfait en Christ » ; à voir les saints croître « en toutes choses jusqu'à lui, qui est le Chef », et « marcher d'une manière digne du Seigneur ». Il cherche à voir l'Église présentée au « Christ (comme) une vierge chaste ». Il persévère dans son amour, bien qu'aimant beaucoup plus, il soit moins aimé. Il est prêt à endurer « les souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ ».

Le motif, qui nous gouverne, caractérise toute notre marche – tout est jugé par là – un homme adonné au plaisir jette l'argent ; il en est de même d'un homme ambitieux. Ils jugent de la valeur des choses par le plaisir et le pouvoir. L'homme avare regarde leur marche comme une folie, et juge de toutes choses par leur tendance à enrichir. Le chrétien juge de tout par Christ. Si une chose empêche sa gloire, en lui-même ou en d'autres, il la rejette. Cela est jugé, non comme un sacrifice à faire, mais comme un empêchement qu'il faut jeter loin de soi. Toutes choses sont regardées comme une perte et comme des ordures, « à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus notre Seigneur ». Ce n'est pas un grand sacrifice, que de jeter loin de nous *des ordures.* Quelle bénédiction que le moi ait disparu ici ! « *Ce qui m'était un gain* », s'évanouit. Quelle délivrance il y a là ! Précieux pour nous d'une manière inexprimable, et de nature à élever moralement nos âmes ! Christ s'est livré lui-même. Nous avons le privilège de nous oublier nous-mêmes et de vivre à Christ. Notre service (en grâce) sera récompensé ; mais l'amour a sa joie en servant dans l'amour. Le moi aime à être servi ; l'amour trouve sa joie à servir. C'est ce que nous voyons, en Christ, sur la terre, maintenant ; quand nous serons dans la gloire, il se ceindra, et nous servira. Et si nous avons ce privilège, ne serons-nous pas heureux de l'imiter, de le servir, de nous livrer à lui qui nous aime d'un tel amour ? Vivre à Dieu intérieurement, c'est le seul moyen possible de vivre à lui extérieurement. Toute activité extérieure, qui n'est pas mue et gouvernée par cela, est de la chair, et même un danger pour l'âme – tend à nous amener à nous passer de Christ, et introduit le moi. Ce n'est pas le dévouement, car le dévouement chrétien, c'est le dévouement à Christ, et pour qu'il existe il faut que nous soyons attentifs à être *avec lui.* Je redoute une grande activité, sans beaucoup de communion avec lui ; mais je suis assuré que quand le cœur est avec Christ, il vivra à lui.

La forme du dévouement, de l'activité extérieure, sera gouvernée par la volonté de Dieu et la capacité qu'on a pour servir ; car le dévouement est une chose humble et sainte, et il fait la volonté du Maître : mais l'esprit d'un service pour Christ, entier et sans partage, est la vraie part de *tout* croyant. Nous avons besoin de sagesse : Dieu la donne libéralement. Christ est notre vraie sagesse. Nous avons besoin de puissance : nous l'apprenons dans la dépendance de celui qui nous fortifie. Le dévouement est un esprit dépendant aussi bien qu'humble.

Il en était ainsi de Christ. Le dévouement sert son Seigneur. Il a courage et confiance dans le sentier de la volonté de Dieu, parce qu'il s'appuie sur la force divine en Christ. *Christ* peut faire toutes choses. Ainsi, le dévouement est patient et fait ce qu'il a à faire selon la volonté et la parole de Christ ; car alors Christ peut agir, et c'est lui qui fait tout le bien qui est fait.

Il y a un autre aspect du dévouement que nous avons à considérer. Le simple fait d'un service sans partage dans l'amour, n'est que joie et bénédiction. Mais nous sommes dans un monde où ce service sera combattu et rejeté, et le cœur voudrait naturellement s'épargner soi-même. C'est là ce que Pierre mettait devant Christ, et Christ le traita comme Satan. Nous trouverons que la chair recule instinctivement devant le fait du dévouement à Christ et devant ses effets, parce que c'est renoncer à soi-même, et que cela attire sur nous l'opprobre, le mépris et l'opposition. Nous avons à prendre notre croix pour suivre Christ ; non pas à retourner pour prendre congé de ceux qui sont dans la maison. Si nous tenons ce langage, c'est qu'*en effet,* il s'agit toujours pour nous de *notre* maison, et nous serons tout au plus, comme « Jean, qui était surnommé Marc », dans l'œuvre. Et alors on trouvera que c'est toujours : « Permets-moi *premièrement* » ! Si on admet quelque chose d'autre que Christ, elle sera avant Christ, et ce ne sera pas le dévouement à lui avec un œil simple. Mais voici ce qui est difficile pour le cœur : c'est qu'il n'y ait aucune satisfaction de soi, aucun ménagement de soi, aucune indulgence pour soi ! Et pourtant aucune de ces choses n'est le dévouement à Christ et à autrui, mais même l'opposé. Dès lors, si nous devons vivre à Christ, il nous faut nous tenir pour morts, « mais pour vivants à Dieu dans (le) Christ Jésus ». Et dans le fait, si, dans la pratique, on permet à la chair d'agir, elle est un empêchement continuel, et alors l'opprobre et l'opposition deviennent un fardeau et non une gloire. Nous avons, avec Paul, à porter « toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps », et à avoir ainsi la sentence de mort réalisée en nous-mêmes. C'est ici qu'intervient le secours du Seigneur, au travers des épreuves et des difficultés. Mais « nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés ». Rien ne nous sépare de cet

amour. Mais si nous en venons au gouvernement de notre propre cœur, nous trouverons que de porter « toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus », est la grande difficulté, et devient la pierre de touche de l'état intérieur de l'âme. Toutefois, il n'y a ni liberté de service, ni puissance, sinon dans la mesure que nous réalisons cette parole ; seulement, remarquez-le bien, nous avons cette puissance dans le sentiment de la grâce. C'est la puissance du sentiment que nous avons qu'il est mort et qu'il s'est livré pour nous, qui, par la grâce, nous conduit à nous tenir nous-mêmes comme morts à tout, excepté à lui-même. Extérieurement, la chose peut être comparativement facile, et il en est de même du travail extérieur, lorsque l'opposition du moi et de Satan n'est pas sentie. Mais réaliser le fait de la mort de Christ, en face du *moi* – démasqué par la croix – suppose que Christ est tout dans les affections. La vraie puissance et la vraie qualité du service sont mesurées par cela – l'opération de l'Esprit de Dieu par nous. C'est là la seule voie de dévouement devant Dieu ; il y a la puissance de Dieu, et nous avons la pensée de Christ dans le service que nous accomplissons. Cela seul est la vie. Tout le reste de notre existence (pour ne pas parler de ce qui est perte ou jugement), *périt* quand notre souffle s'en va. Cela appartient au premier Adam et à la scène où il se meut, et non au dernier Adam. Il n'y a que la vie que nous vivons par Christ qui demeure la vie.

Ses motifs et son caractère sont doubles : la croix et Christ dans la gloire. À la croix l'amour de Christ nous étreint, et nous porte à nous livrer nous-mêmes tout entièrement à celui qui s'est livré *lui-même* entièrement pour nous. La pensée de gagner Christ et d'être semblables à lui dans la gloire, donne de l'énergie, et la source de la puissance de l'espérance pour notre sentier. Mais quelle puissance et quelle force dans le premier motif, si nous l'avons vraiment senti ! Toutefois combien il est humble ! Il nous conduit à faire peu de cas de nous-mêmes en la présence d'un tel amour. Nous voyons que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais que nous avons été achetés à prix. Et ce n'est pas tout. Le sentiment de l'amour de Christ prend possession du cœur et nous étreint. Nous désirons vivre à celui qui s'est livré lui-même pour nous. La perfection de l'offrande, la manière absolue et parfaite dont elle fut offerte, aussi bien que son amour pour nous en cette offrande, agissent avec puissance sur nos âmes. Christ « par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache ». Le sentiment que nous ne sommes pas à nous-mêmes donne plus de force à ses droits sur nos cœurs, mais ôte en même temps toute idée de mérite dans le dévouement, tant sont sages et sanctifiantes les voies de Dieu ! Combien aussi la pensée de gagner Christ nous fait estimer toutes choses autour de nous comme une perte et comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de lui-même ! Que sont toutes choses en comparaison de lui plaire, de le posséder et d'être semblable à lui pour toujours ! Cela lie la valeur de Christ, comme motif, avec tout ce que nous faisons. Cela conduit à une vraie largeur de cœur ; car tout ce qui lui est cher nous devient précieux ; mais en même temps, nous sommes gardés par là de tout dérèglement des sentiments naturels, car nous sommes exclusivement attachés à Christ. Ce qui n'est pas pour sa gloire est impossible. Ainsi le péché est pratiquement mis hors du cœur par la puissance d'affections divines, par le fait que le cœur est rempli de lui. Dans la pratique, la nouvelle nature vit uniquement comme ayant Christ pour son objet.

Remarquez aussi que cela s'applique à toutes choses parce que nous avons à plaire à Christ en toutes choses. La toilette, les manières mondaines, la mondanité sous toutes ses formes, disparaissent. Elles ne peuvent être conformes à Christ, ni agréables à Christ – à lui que le monde a rejeté parce qu'il rendit témoignage de lui que ses œuvres étaient mauvaises. Le ton de l'esprit n'est pas conforme au monde et ne se rapporte pas au monde, sinon pour lui faire du bien quand on peut. La place du chrétien c'est d'être l'épître de Christ. Lorsque Christ possède ainsi le cœur, il y a une puissance qui nous circonscrit. Les motifs, les pensées, les relations du monde n'entrent pas dans le cœur. Mais comme Christ agit sur tout au dedans, et que tout dans le cœur se rapporte à lui, un tel état manifeste dans le monde son propre caractère en Christ. On est gardé du mal, et il y a l'exercice actif du bien qui est en lui – l'amour de Dieu. Le cœur est exclusivement pour Dieu, mais toute la bénédiction de Dieu se déploie selon la mesure même dans laquelle le vase la contient. Cet amour est actif. Christ a purifié « pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres ». L'amour de Christ était actif ; mais cet amour est gouverné par la pensée de Christ. Cet amour aime les frères, comme Christ le fit, c'est-à-dire qu'il a sa source en lui-même, et non dans son objet ; mais il sent toutes leurs tristesses et toutes leurs infirmités, tandis qu'il est au-dessus de tout cela ; en sorte qu'il peut supporter et pardonner, et y trouver l'occasion de sa sainte activité. Il est à la fois d'un esprit tendre, et ferme dans la conformité au sentier divin, car tel était l'amour de Christ. Il a encore un autre caractère : quels que soient son dévouement et son activité, il y a obéissance aussi. Il ne saurait y avoir une volonté selon la justice dans une créature, parce que justice, dans une créature, c'est obéissance. Adam tomba, ayant une volonté indépendante de Dieu. Christ vint pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé ; et dans son dévouement le plus élevé, son sentier était celui de l'obéissance. « Le chef du monde vient ; et il n'a rien en moi : mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais ». Cela nous guide à la fois dans le dévouement, et nous garde tranquilles et humbles.

Voici donc notre conclusion : un dévouement à Christ, simple et sans partage ; Christ le seul objet, quels que soient les devoirs dans lesquels un tel motif peut nous conduire à être fidèles ; point de conformité au monde qui l'a rejeté ; une espérance vive et céleste, qui se lie avec Christ dans la gloire, avec Celui qui viendra pour nous prendre auprès de lui-même et nous rendre semblables à lui-même, en sorte que nous devrions être « semblables à des serviteurs » qui attendent leur Seigneur ; son amour nous étreignant, de sorte qu'en toutes choses nous ayons soin de ce dont il a soin ; Christ crucifié, Christ devant nous comme notre espérance : les centres autour desquels tourne notre vie entière.

Il y a un autre point que je ferai peut-être bien de remarquer, et qui établit la différence évidente entre le dévouement et la bonté naturelle. « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux ». Le Seigneur ne leur dit pas de faire briller leurs bonnes œuvres devant les hommes ; ailleurs, il dit le contraire. Mais leur profession de Christ doit être tellement distincte, que les hommes puissent savoir à quoi attribuer leurs bonnes œuvres, et glorifier leur Père qui est aux cieux. Ce qui manque, ce qu'il faut désirer parmi les chrétiens, c'est que, par la grâce, ils soient des chrétiens dévoués, clairement dévoués, dans toutes leurs voies, dévoués de cœur et d'âme à Celui qui les a aimés et qui s'est livré lui-même pour eux.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.486-502

15 – La puissance de la gloire pour transformer

Quel est l'effet pratique du privilège de « contempler à face découverte la gloire du Seigneur » (2 Cor. 3:18) ? Paul met ici en contraste le ministère de la mort avec le ministère de la justice. Quoique dans le premier la gloire prît fin, parce qu'elle apparaissait seulement avec une réclamation sur l'homme qui était incapable d'y satisfaire (car la justice n'était pas pleinement établie), cependant Moïse portait sur sa face des marques de sa puissance transformatrice. À cause de la condition de l'homme elle était terrible dans sa portée sur lui ; néanmoins, comme nous le voyons en Moïse, personne ne pouvait se trouver en elle sans participer à son excellence ; aussi la face de Moïse en portait-elle des marques distinctes. Israël refusa même d'en contempler les effets sur *la face* de Moïse. L'homme, quand il cherche à maintenir sa propre justice devant Dieu, se refuse à admirer la puissance transformatrice de Dieu ; en demandant à Moïse de mettre un voile sur sa face, Israël ne faisait donc que déclarer à quelle distance morale leurs propres cœurs étaient de Dieu. En conséquence le voile est transféré sur leurs cœurs.

Mais maintenant, dit Paul, il y a merveilleux contraste. C'est maintenant le ministère de la justice, et cela de la part de la même gloire. Ce fut ainsi annoncé (en Luc 2) lorsque la gloire du Seigneur brilla autour des Bergers. Le Fils de Dieu était venu pour établir la justice de la part de la même gloire de laquelle était venue la réclamation de la justice. Et, en conséquence, si la gloire avait la puissance de produire de tels effets sur la face de Moïse, lorsque l'homme dans sa condition d'alors n'était pas capable de la contempler, combien plus doit-elle l'avoir maintenant que c'est un ministère de la justice ! Aussi l'Apôtre déclare-t-il que « nous usons d'une grande liberté de parole, et contemplant à face découverte la gloire du Seigneur nous sommes transformés à la même image de gloire en gloire ». Elle opère une transformation morale à sa propre ressemblance. Quelque humiliant que ce soit de l'admettre, toute association avec ce qui nous est moralement supérieur, doit avoir cet effet sur nous. Si nous descendons à des associations inférieures nous dépravons nos meilleures tendances ; mais si nous sommes occupés de supériorité morale, nous *adoptons* toujours plutôt que nous n'*améliorons.* Nous adoptons une nouvelle manière d'agir au lieu d'en améliorer seulement une qui existait déjà ; et comme la gloire de Dieu est unique et moralement suprême, si nous sommes en rapport avec elle, nous adoptons naturellement et presque d'une manière inconsciente ses traits caractéristiques et ses qualités, de sorte que nous sommes réellement en voie de transformation, et non d'amélioration simplement.

J'en viens maintenant *aux traces* de ces effets, et à la manière dont nous pouvons les observer. C'est remarquable comme nous envisageons différemment les mêmes choses à des époques différentes. Cela peut être même lorsque nous les sentons le plus, mais alors nous sommes dans l'esprit de notre entendement le plus au-dessus d'elle. La même question pénible occupa le cœur du Psalmiste en dehors et en dedans du sanctuaire ; mais il est évident qu'il sentait d'une manière toute différente selon qu'il était dans l'une ou dans l'autre de ces positions. La lumière de la gloire avait tellement transformé Étienne, qu'il était de fait supérieur à la violence dont il était l'objet, mais il en était d'autant plus affecté pour ceux qui la commettaient ; de sorte que je pourrais dire que les principales traces de l'effet moral de la gloire sont une plus grande sensibilité quant au mal qui m'afflige, mais une élévation marquée et sensible au-dessus de lui.

Puis, comment distinguer « la contemplation de la gloire du Seigneur » de tout autre exercice spirituel ? Si cela est difficile, c'est tout simplement à cause de la lenteur de l'âme à entrer dans le conseil de Dieu en sa Grâce pour nous, ou à voir réellement ce conseil comme une manifestation de son propre cœur, dans la personne de son Fils unique, du sein même de la gloire. La Grâce qui a fait de nous ses objets a son origine dans la gloire ; elle y appartient pour ainsi dire, et elle n'est point satisfaite dans ce qui l'intéresse essentiellement jusqu'à ce qu'elle nous rattache à la gloire. Si je comprends l'origine de cette grâce et comment je suis lié avec elle, je dois comprendre ses associations. Son origine est le *centre* de la gloire ; son association est la *Personne* de la gloire ; et quand je me trouve dans cette association par la Grâce de Dieu manifestée envers moi, je « contemple la

gloire du Seigneur ». Si la lumière rendit Paul aveugle (comme homme) [30], il n'en perdit jamais le souvenir dans son âme ; c'est pourquoi, il l'appela « les marques ».

L'Écho du témoignage, vol.6, p.555-557

16 – Dieu et moi

La foi place un homme avec Dieu, et, en tant qu'individu, seul avec Dieu. Abel agit comme individu ; Énoch marcha seul avec Dieu ; Noé trouva grâce devant ses yeux ; Abram fut appelé à sortir de tout et fut l'ami de Dieu. Joseph, Moïse, Samuel, David, Daniel, et tous les grands hommes de la maison de la foi, trouvèrent tous que leurs sources étaient en Dieu, et que Dieu les conduisait.

Comme ce cachet d'individualité, cet esprit qui sait être seul, apparaît aussi avec éclat dans notre précieux Sauveur et Seigneur, non seulement par suite du fait qu'il était sans péché, le seul parfait, mais aussi dans la manière dont Il marcha ! « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté ». « La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? ». Telles furent les devises de sa vie ici-bas.

Qu'il est beau aussi de voir dans le larron sur la croix, comment sa foi (qui lui avait été divinement enseignée) le place *seul* avec Dieu – le rend capable de condamner, non seulement sa propre vie passée, mais tout ce que faisaient les hommes religieux de ce jour ; et capable de donner à Christ un titre vrai de lui *seul* d'entre les hommes : « Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire ». Il ajoute, « Seigneur ! souviens-toi de moi dans ton royaume ! ». Et la parole du Seigneur à Pierre ne doit-elle pas être notée ? « Si je veux qu'il (Jean) demeure jusqu'à ce que je vienne, *que t'importe ?* **Toi, suis-moi** ».

Le secret de toute sainteté pratique dans un croyant se trouve dans cette marche individuelle avec Dieu – marche qui, en le gardant dans la lumière où Christ est à la droite de Dieu, le garde dans l'esprit de l'humble jugement de lui-même, parce qu'il voit les contrastes qui existent entre Christ et lui – le garde toutefois dans une ferme assurance, parce qu'il a à faire avec Dieu, et agit pour Dieu et de la part de Dieu.

Aussitôt que je puis dire que la parole de Dieu déclare qu'une chose est mauvaise, je dois m'en abstenir *sur le champ.* Elle est mauvaise au moins *pour moi,* et la pratiquer, serait me souiller. Toute âme pieuse (qui connaît seulement Rom. 14) acquiescera à cela : toute âme pieuse doit dire, « Obéissez à Dieu plutôt qu'à l'homme ; obéissez à Dieu selon vos lumières, et n'allez pas au-delà ».

On m'a eu demandé (hélas ! pour ceux qui le faisaient) pendant que j'agissais de la sorte, si j'étais infaillible, si je voulais dominer sur la conscience des autres. Ma réponse est simple : « Je marche avec Dieu, et je *me* juge *moi-même ;* la parole de Dieu ne me semble pas interdire un pouce pour moi sur le chemin ; droit, en avant, où la Parole m'enjoint d'avancer ».

On réplique : « Comment savez-vous que *vous* allez droit ? ». Je réponds : « En marchant dans un véritable esprit de dépendance de Dieu seul, pour qu'il me mène à voir sa pensée afin que je la fasse – pensez-vous qu'il ne sera pas fidèle à Lui-même (Jean 7:17) ? Et pour ce qui est de la conscience des autres, je ne domine sur aucune âme. Que chacun marche avec Dieu : seulement que chacun se souvienne que si ma marche se poursuit avec Dieu, hélas ! tant pis pour celui dont la marche ne s'accomplit pas dans le même sentier : qu'il soit devant ou derrière moi ».

Il n'y a pas de sainteté en communion – pas de « communion des saints » en dehors de cette marche solitaire avec Dieu – des saints comme individus.

L'état d'agitation incessante d'un si grand nombre me convainc qu'ils ne marchent pas avec Dieu.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.558-559

17 – Fragments et pensées

J'aime le Père et le Fils dans leur présence personnelle n'importe où, bien plus que leurs circonstances. J'eusse préféré la cruelle servitude d'Égypte avec Christ pour ma consolation et ma joie sous son oppression, à toutes les plus brillantes scènes de Canaan sans Lui. C'est Lui-même qui est ma joie, incomparablement plus que la gloire. Tout cœur renouvelé ne dira-t-il pas « Amen et Amen » !

~~~~~

[30] Sir Isaac Newton éprouva une telle impression pour avoir considéré le soleil rien que d'un œil, que, pendant trois semaines, il fut obsédé, dans une chambre obscure, par une lumière éblouissante circulaire et par l'image du soleil. Puissions-nous être tellement pénétrés par la foi de la gloire du Seigneur, qu'elle soit toujours devant nous, nous rendant pratiquement semblables à lui, nous remplissant de puissance pour nos difficultés, et d'abondantes louanges à la gloire de celui qui nous a bénis d'un aussi riche salut !
~~~~~

Le témoignage de Paul prend l'homme comme entièrement ruiné dans sa nature, et révèle un homme céleste et une création nouvelle. Il présente ceux qui sont appelés durant le rejet du véritable Homme céleste comme associés avec Lui dans le ciel ; de sorte qu'ils sont célestes. Christ est le Seigneur (venu) du ciel : eux, en tant qu'appartenant à la nouvelle création, ont part avec Lui, et deviennent son corps et son épouse, ses cohéritiers à Lui, le premier-né entre plusieurs frères. Mais le courant de la promesse continue aussi en rapport avec la promesse primitive faite à Abraham. Les branches juives ont été retranchées, et nous avons été greffés sur le tronc de l'olivier. Ainsi la chaîne de la promesse n'a pas été rompue, bien qu'il se trouve dans le mystère de l'union avec Christ des bénédictions qui dépassent la promesse. L'Église est associée avec Christ pour toujours ; et lorsque le temps de la manifestation de la bénédiction sera arrivé, elle jouira et servira comme ainsi unie à Christ et cohéritière avec Lui, et cela de la manière la plus heureuse, quoique sa joie la plus riche soit Lui-même.

———

La visibilité d'une compagnie de chrétiens réunie *dans le nom du Seigneur* (« où deux ou trois sont assemblés en Mon nom, Je suis là au milieu d'eux »), ne contredit en aucune manière l'Unité et la Catholicité du corps. L'Unité et la Catholicité existaient *par l'Esprit.* Si les deux ou trois marchent comme dans la dépendance du Seigneur et avec l'Esprit présent, l'Esprit de l'Unité et de la Catholicité *du corps* sera en eux et sur eux.

Mais il y a aussi une Unité et une Catholicité dans l'erreur – tirant leur source de l'observance de formes, du fait qu'on vit comme les hommes et qu'on a ses pensées et ses affections aux choses terrestres et de la conformité avec ce monde – choses dont une petite compagnie semblable sera affranchie, parce que ceux qui la composent auront leurs pensées et leurs affections aux choses du ciel.

———

En quelle perte se change le gain lorsque, en avançant dans la *connaissance,* nous perdons la *simplicité* et *l'amour* ! J'aimerais de les voir (à…) dans leur simplicité, et être rafraîchi par leur foi. Puissions-nous seulement soupirer de plus en plus après le temps de la perfection ! Les morceaux *seront sûrement* ramassés à la fin. Il n'en sera pas perdu un seul – pas un brin de la joie de l'Esprit ne sera perdu ; mais les scènes brillantes de l'âme seront fixées là dans leur pleine beauté pour toujours, quoique maintenant elles semblent parfois disparaître.

———

La relation du Seigneur avec le monde fut d'une dignité morale parfaite. Il y fut un *Vainqueur,* Il y *souffrit,* et Il *y fit le bien.* Un pareil ensemble est certainement merveilleux et parfait.

Il fut toujours occupé à faire du bien à ce monde, du train et de la souillure duquel il fut Vainqueur ; dont l'iniquité et la contradiction firent de Lui un Homme de douleurs. Il ne fut jamais surmonté par le mal, mais toujours surmonta le mal par le bien.

———

La patrie – Je m'étonne si je vous reverrai jamais ! Dans mes pensées, je demeure avec vous ; dans mes rêves, je foule les vertes campagnes de la *patrie,* et cueille ces fleurs qui se fanent trop vite dans nos mains ; – car je me réveille et je me trouve sur une terre étrangère.

———

La croix et la couronne vont ensemble : et plus que cela, la croix et la communion vont ensemble. La croix touche à ma volonté naturelle ; et en conséquence, elle renverse et emporte ce qui empêche la communion. C'est quand Pierre repoussait la pensée de la croix que Jésus dit : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ». C'est avec un Sauveur rejeté que nous avons à marcher. Tout le système du monde est une pierre d'achoppement pour détourner notre cœur de Dieu, toilette, train de maison, confort, aises de la vie : même les choses les plus communes, qui tendent à élever la nature. Tout ce qui nous met dans la position de l'homme riche est une pierre d'achoppement. C'est à un Christ rejeté que le ciel est ouvert. Souvenez-vous de cela. Le cœur de Dieu est occupé à conduire ses saints par cette route-ci à sa gloire. Il veut que nous marchions par la foi et non par la vue. Tout ce qui tend en moi à exalter le monde qui a rejeté Christ, est une pierre d'achoppement pour d'autres, en un mot, tout ce qui affaiblit la perception de l'excellence de Christ dans le saint le plus faible.

———

2 Cor. 5:9, 10. Paul s'efforçait d'être agréable à Christ, quelle que fût la catégorie dans laquelle il se trouverait à la venue du Seigneur ; que ce fût parmi ceux qui s'étaient endormis avant, ou parmi ceux qui seront encore restant, vivant sur la terre quand Il viendra.

———

C'est souvent après un grand effort de la foi, que la chute arrive. Voyez le cas de Gédéon.

~~~~~

La croix et la couronne vont ensemble : et plus que cela, la croix et la communion vont ensemble. La croix touche à ma volonté naturelle, et en conséquence elle renverse et emporte ce qui empêche la communion. C'est
~~~~~

quand Pierre repoussait la pensée de la croix que Jésus dit : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ». C'est avec un Sauveur rejeté que nous avons à marcher. Tout le système du monde est une pierre d'achoppement pour détourner notre cœur de Dieu, toilette, train de maison, confort, aises de la vie, même les choses les plus communes, qui tendent à élever la nature. Tout ce qui nous met dans la position de l'homme riche est une pierre d'achoppement. C'est à un Christ rejeté que le ciel est ouvert. Souvenez-vous de cela. Le cœur de Dieu est occupé à conduire ses saints par cette route-ci à la gloire. Il veut que nous marchions par la foi et non par la vue. Tout ce qui tend en moi à exalter le monde qui a rejeté Christ est une pierre d'achoppement pour d'autres : en un mot tout ce qui affaiblit la perception de l'excellence de Christ dans le saint le plus faible.

———

2 Cor. 5:9, 10. Paul s'efforçait d'être agréable à Christ, quelle que fût la catégorie dans laquelle il se trouverait à la venue du Seigneur, que ce fût parmi ceux qui s'étaient endormis avant, ou parmi ceux qui seront encore restant, vivant sur la terre, quand il viendra.

———

C'est souvent après un grand effort de la foi, que la chute arrive. Voyez le cas de Gédéon.

———

Christ est la justice, et elle nous est imputée, car elle n'est pas notre acte propre. Mais le point qu'on évite toujours, c'est que l'expression, imputer la justice, imputer à justice, signifie dans l'Écriture tenir un homme pour juste, et nullement l'imputation de quelque chose fait par quelqu'un. Il se peut que ce soit de cette manière ou non, mais l'expression ne dit pas cela, ce n'est pas dans sa signification. Elle ne dit pas que la justice de quelque autre personne m'est imputée, mais que moi je suis tenu pour juste. La déclaration que plusieurs ont été constitués pécheurs par la désobéissance d'un seul homme, ne dit point que le péché de l'individu leur fut imputé, mais que par lui ils entrèrent et se tinrent tous dans cette *position devant Dieu,* dans laquelle il s'était mis par ce seul péché. Ils sont tous envisagés comme dans ses reins, et comme aliénés de Dieu, et dans le péché, devant Dieu. C'est réellement tout le contraire de l'imputation d'un acte particulier pour ce qui concerne la portée de ce passage.

———

Prétendre qu'il est impossible qu'un Dieu saint, juste, bon et parfait puisse donner plus d'une règle, c'est dire une chose en opposition avec les faits et les déclarations manifestes de l'Écriture. Dieu en a donné une qu'il a abrogée parce qu'elle n'amenait rien à la perfection, et il y a introduction d'une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu.

———

Il y en a qui ont peur du mot « commandements » comme s'il affaiblissait l'amour et l'idée d'une nouvelle création ; l'Écriture n'en a pas peur. L'obéissance et l'observation des commandements de Celui que nous aimons, sont la preuve de cet amour et les délices de la nouvelle créature. Eussé-je tout bien fait, si je ne l'ai pas fait par obéissance, je n'ai rien fait de bien, parce que j'ai laissé de côté ma véritable relation et ma relation de cœur avec Dieu.

———

Gal. 2:2. – « De peur qu'en quelque sorte je ne courusse ou n'eusse couru *en vain* ».

Par la sagesse de Dieu – la conférence de Jérusalem (Act. 15) fut l'alliance, *par les apôtres Juifs,* de la doctrine de Paul avec les quatre lois de Noé – *la loi de Moïse* étant laissée de côté.

Dieu aura soin des circonstances que vous traversez. Prenez-vous garde *à la manière* dont vous les traversez ?

Combien la sympathie du Seigneur à l'égard de nos souffrances est différente de celle de l'homme – oui de la meilleure sympathie de l'homme – en proportion parfaite, comme la sienne doit toujours être, avec l'étendue et la profondeur de la souffrance elle-même ; et aussi avec le SENTIMENT variable que nous en avons, dans tous ses hauts et ses bas, affecté qu'il est par chaque vent qui souffle.

Je puis avoir la pensée que votre fardeau est petit comparé au mien, ou *vice versa.* Mais peu importe le poids du fardeau ; le grand point c'est l'esprit dans lequel on le porte, et la force nécessaire pour le porter.

Dieu cherche à nous édifier à la ressemblance de Christ, et rien ne le caractérisa plus que la patience et la longanimité.

~~~~~

C'est le même conseil divin qui a placé le Christ sur le trône du Père, et qui a tout disposé en vue de sa gloire – qui a déterminé aussi *lesquels* de nous seront vivants ce jour-là sur la terre pour L'attendre, et *lesquels* de nous, aussi, il ramènera ici-bas comme ayant été auparavant absents du corps et présents avec lui-même.
~~~~~

~~~~~

« Et la parole fut faite chair ; et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, gloire comme d'un Fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité… et de sa plénitude, nous tous nous avons reçu et grâce sur grâce ; car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ ».

« Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est au sein du Père, Lui, l'a fait connaître ».

~~~~~

« Auxquels sont les pères, et desquels, selon la chair est descendu *le Christ,* qui est **Dieu** sur toutes choses béni éternellement. Amen ».

« Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de la femme, né sous la loi, afin qu'Il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption ».

L'Écho du témoignage, vol.6, p.28, 136-139, 293-296, 338, 426, 428

18 – Poésies et cantiques

Elle n'est pas morte, elle dort

1
Elle n'est pas morte, elle dort !
Loin des écueils de cette vie
Son âme a vu déjà le port
Où, pour toujours, elle est bénie.
2
Morte ! laissons ce triste mot
À qui s'en va sans espérance ;
Nous qui gardons le bon dépôt
Disons en paix, en assurance :
3
Enfants, vous n'êtes séparés
De ceux qui pleurent votre absence
Que par des jours déjà comptés,
Dont le terme est la délivrance.
4
Dormez ! laissez-nous le labeur
Jusqu'au radieux jour de gloire,
Où la mort, au cri du Sauveur,
Disparaîtra dans la victoire !

Souvenir de sympathique amitié à…

P. C.

L'Écho du témoignage, vol.6, p.296

Tu viens, Seigneur, car ta parole est sûre

AIR : *Je la connais, cette joie excellente.*
1
Tu viens, Seigneur, car ta parole est sûre ;
Nous t'attendons en marchant vers les cieux :
Oh ! que selon ta divine mesure
Nous renoncions aux choses de ces lieux.
2
Quand c'est, Jésus, ta Personne bénie
Qui nous attache à ton prochain retour,
Il est bien doux de n'avoir dans la vie
Qu'un seul désir en attendant le jour.
3
Et ce désir, c'est celui de te plaire,
De t'honorer, Objet de notre foi,
De te servir sans nous laisser distraire,
Et d'être en tout manifestés à toi.
4

À ce désert nous préférons ta vue :
Quoi de plus beau que de te ressembler ?
Nous crions donc : Ravis-nous dans la nue !
Oui, viens, Seigneur, à toi nous rassembler.

P.C.